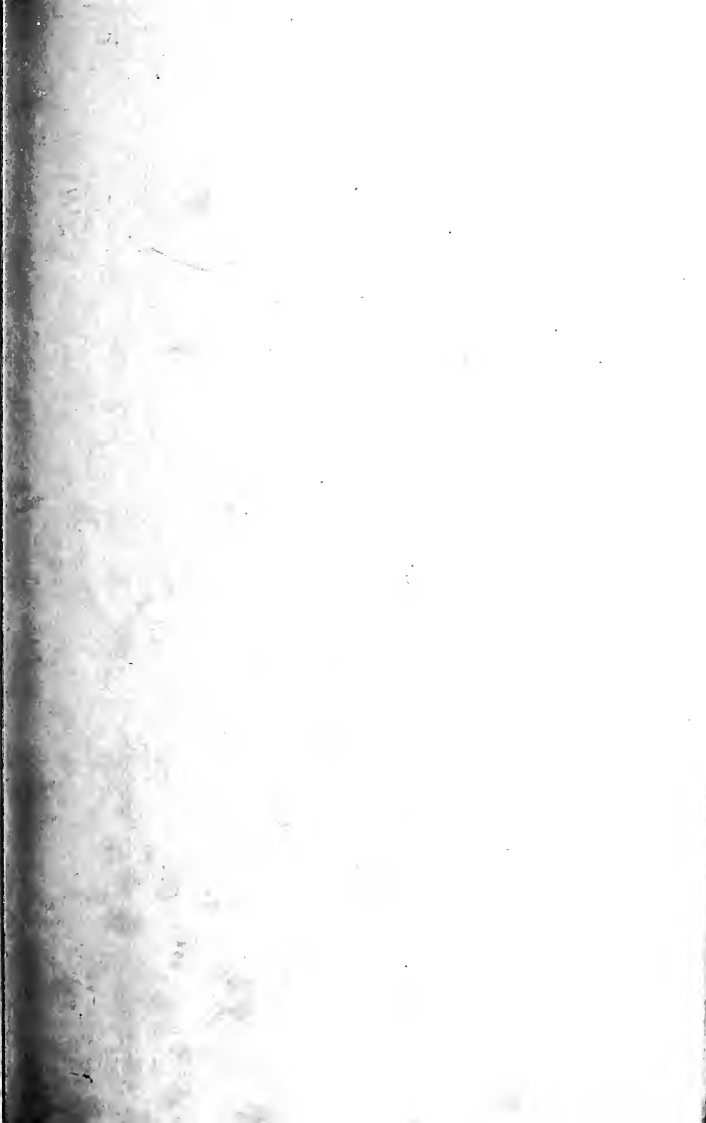


U d'of OTTAWA



39003002502671







# CONTES ET NOUVELLES

PAR

CHARLES PONCY

F. 2111

AVR 25 1974

CHARLES PONCY

MAÇON A TOLLON.

---

SEPTIÈME VOLUME

---

# CONTES ET NOUVELLES

TOME DEUXIÈME



MARSEILLE

GUEIDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, rue Saint-Théodore, 1

1868.



400 305

PQ

2382.

.P88

1867

v.7



## LEÏLA



### I

C'était en 1820, au début de l'hiver. Le brick marchand le *Vigilant*, parti le matin de Cette pour Messine, faisait bonne route vers l'Italie. Le soleil descendait à l'horizon. Les marins, absorbés tout le jour par les fatigues de l'appareillage, disaient adieu du regard aux falaises géantes de Collioures, perdues dans les brumes du crépuscule.

Joseph Colmain, capitaine du *Vigilant*, écrivait tranquillement dans sa cabine. C'était un

grand et beau jeune homme de trente ans, rompu dès son enfance au rude métier de la mer. A la nuit, il monta sur le pont, fit serrer une partie des voiles que la brise d'ouest gonflait et dirigea en toute hâte son navire sur Marseille.

— Qu'arrive-t-il donc ? dit le maître d'équipage, étonné de ce brusque changement de route.

— Le baromètre vient de baisser rapidement, répondit le capitaine soucieux ; nous sommes menacés d'un coup de mistral d'équinoxe.

— Beau début de campagne ! murmurèrent les matelots.

Aucun indice ne confirmait cependant les sinistres prévisions du capitaine. Le ciel était toujours beau, pas un nuage n'altérait la sérénité de la Méditerranée et le souffle régulier de la brise donnait, au contraire, un démenti au baromètre. Mais au lever des étoiles, la brume se dissipa. La clarté inusitée de ces astres et un froid trop précoce pour la saison inspirèrent de sérieuses inquiétudes à l'équipage. La nuit vint ; personne ne dormit à bord. A quatre heures du matin, de gros nuages s'a-

moncelèrent du côté de la terre. Le matelot qui veillait au bossoir signala le château d'If au loin. On largua quelques voiles supplémentaires afin de profiter du vent qui n'avait pas cessé d'être favorable depuis le départ.

Tout-à-coup la mer prit une teinte livide et la houle vint flageller, avec un bruit semblable aux lointaines détonations du canon, les bordages du brick. En même temps le vent sauta au nord. Une violente rafale tendit les voiles qui gémirent, et le navire s'inclina sur tribord avec une telle promptitude, que l'écume des flots blanchit, comme une frange de neige, le couronnement des bastingages.

— Voilà le coup de vent ! s'écria Joseph Colmain. Carguez les hautes voiles ! Il n'est pas dit que nous ne déjeûnerons pas à Marseille.

Un second hurlement du vent dans la mâture vint démentir cruellement les paroles du capitaine. Le *Vigilant* vira subitement de bord et, à l'inverse des dromadaires qui tournent le dos au sirocco dès qu'il embrase l'atmosphère, il présenta sa proue au vent. Le capitaine et le *second*, qui remplissait aussi les fonctions de subrécargue, coururent au gouvernail pour

aider le timonier. La barre se brisa dans leurs mains et les blessa ; on la remplaça immédiatement par une barre de rechange et le navire put être remis en route. Mais le vent s'éleva tout d'un coup au paroxysme de la rage. Il mit en pièces les voiles qu'on n'avait pas eu le temps de carguer ; il entonna son chant sauvage dans les cordages , les mâts se penchèrent comme des joncs sur la proue et le brick se prit à fuir devant le temps avec une rapidité vertigineuse.

Bientôt les promontoires qui ferment le delta du Rhône disparurent aux yeux des matelots consternés. Le golfe de Lyon, que les marins appellent tout simplement le *Lion*, tant ils le redoutent, déroula sa ténébreuse immensité d'où surgissaient et où s'abîmaient alternativement des montagnes d'eau, d'écume et de fumée. Le capitaine fut, dès lors, convaincu de l'inutilité de toute résistance contre l'ouragan. Il prit toutes les dispositions nécessaires pour le salut du navire et dit avec une courageuse résignation : « A la garde de Dieu ! »

Pendant trois jours, le navire courut en perdition. Pendant trois jours l'équipage n'aban-

donna pas un seul instant les pompes pour l'alléger de l'eau qui envahissait la cale et menaçait de le faire sombrer. Toutes les prières que la ferveur ou l'effroi ont pu formuler pour implorer la pitié de la Vierge de la mer, furent récitées sur ce pont où pleurait le désespoir, où tourbillonnait la poussière des vagues folles. Pendant trois jours, le *Vigilant* lutta en désespéré contre la tempête, tantôt s'affaissant avec fracas dans les flots, tantôt se tordant convulsivement sur leurs cimes et sentant sa robuste charpente se disloquer sous leurs étreintes furieuses.

Le soir du second jour, on avait aperçu la terre à l'orient. On avait cru reconnaître l'une des Baléares. Était-ce Majorque ? Était-ce Minorque ? Était-ce Iviça ou Formentera ? Le capitaine ne put pas relever ce rivage car la nuit approchait et les flots, qui galopaient sur les brisées du brick, le poussaient toujours implacablement vers le sud.

Oh ! le marin, après de pareilles émotions, a le droit de porter bien haut son front sillonné par les ouragans qui l'ont foudroyé sans le courber. Et c'est peut-être là le secret de l'in-

térêt puissant avec lequel on écoute, à la veillée, le récit de ses campagnes et de ses naufrages sur les grèves lointaines !

Dans la nuit du troisième jour, la tempête s'apaisa et les matelots, brisés de fatigue et d'insomnie, purent se reposer. Lorsque l'aube colora de pourpre et d'or les solitudes de la mer, les flots dormaient immobiles autour du brick et l'équipage put compter toutes les avaries du bâtiment. L'habitacle avait été emporté, les bastingages étaient démantelés, le beau-pré était rompu ras de la poulaine ; les perroquets pendaient sur les bas-mâts que le vent n'avait pas déracinés. La chaloupe avait disparu ; les cloisons extérieures étaient tellement disjointes qu'on aurait pu passer la main à travers leurs crevasses. La cargaison était à moitié perdue, les voiles avaient été complètement écharpées et il fallait en improviser de rechange avec les maigres ressources du bord. L'équipage répara par un rapide repas ses forces épuisées dans ces trois jours de lutte et d'épouvante, et se mit au travail avec l'ardeur et le courage que la circonstance commandait.

Ce qui surprenait les matelots, ce qui refou-

lait dans leur poitrine l'expression de la joie et de la confiance qui reviennent si vite au cœur du marin dès que le danger cesse, c'était de voir toujours, sur le front du capitaine, la même empreinte de souci et d'inquiétude.

Depuis le lever du soleil, Colmain était penché sur la carte marine, le compas entre les doigts, et il ne montait sur le pont que pour allonger sa longue-vue dans toutes les directions ou pour donner un coup d'œil aux travaux. Le loch du navire ayant été enlevé par une lame au début de l'ouragan, on ignorait à bord depuis deux jours sur quel point on se trouvait et les approximations de l'équipage donnaient, comme toujours en pareil cas, des résultats tout-à-fait contradictoires.

Vers dix heures du matin, le subrécargue, debout sur la dunette, saisit avec précipitation la longue-vue que le capitaine venait de quitter, et la braqua vers un point noir qui apparaissait dans une éclaircie de brume.

— Capitaine, un navire par babord !

Colmain escalada la dunette et dirigea la longue-vue vers le point noir. L'équipage imita

son mouvement et se porta tout entier sur babord pour reconnaître le navire signalé.

— Malédiction ! s'écria Colmain. Je le savais ! je le pressentais ! Et le calme, le calme maudit qui nous cloue ici ! O tempête ! . . . . tempête d'enfer ! il fallait nous engloutir au moins !

En un clin d'œil, les dix hommes qui montaient le *Vigilant* se rangèrent sur le pont, prêts à combattre l'ennemi qui s'avancait comme ils avaient combattu la tempête. Le capitaine descendit sur le pont.

— Mes amis, dit-il, dans l'état de délabrement et de fatigue où nous sommes, et presque sans armes, nous ne pouvons ni fuir ni nous défendre avec quelque chance de succès. Vous voyez que c'est Dieu qui le veut. Fiez-vous à sa bonté ; il sait bien ce qu'il doit faire de notre vie. Il n'approuverait pas, j'en suis sûr, une résistance inutile qui se terminerait par le massacre infaillible de nous tous.

On entendait distinctement le clapotement des avirons du pirate. C'était une grosse tartane portant douze rames sur chaque flanc. Elle était montée par une centaine d'Algériens au visage cuivré par le soleil d'Afrique. Elle por-



tait en outre quatre pièces de 18, deux à la proue pour la chasse ou l'attaque, deux à la poupe pour protéger la retraite au besoin.

Un instant après, une voix stridente héla le *Vigilant* en mauvais français.

— Ohé! capitain! où vas-tu avec ta caisse à café défoncée?

Au moment où Joseph Colmain s'avança pour répondre à cette insolente interpellation, deux détonations se firent entendre. Un nuage de fumée grise enveloppa la tartane. Le capitaine se retourna et vit quatre de ses hommes renversés, couverts de sang et poussant des cris de détresse et d'agonie.

— Lâches! lâches! s'écria-t-il.

C'est tout ce qu'il put dire. Les sanglots étouffèrent sa voix et le sang sembla faire explosion dans sa tête.

Cependant la tartane avait fendu le nuage de fumée et venait d'accoster le brick au milieu des hourras sauvages des pirates et du bruit des canons qu'ils rechargeaient. Un coup de fusil partit de la dunette du *Vigilant* et renversa à la mer, raide mort, un Arabe magnifiquement vêtu qui se tenait debout à la poupe

de la tartane. Le subrécargue, jeune homme plein de courage et de fougue, venait de lancer une balle au front de celui qui avait mis feu aux pièces.

— Défendons-nous ! cria-t-il : nous sommes sûrs de mourir maintenant.

Mais l'abattement du capitaine avait gagné l'équipage et le subrécargue fut seul à courir sur babord pour empêcher l'abordage. Un des matelots atteints par la mitraille essaya de le suivre, mais il retomba mort sur le pont en exhalant une suprême imprécation.

Le subrécargue fut assailli le premier. Le capitaine voulut s'élancer à son secours ; il était trop tard. Il fut saisi lui-même, lié et précipité dans l'entre-pont avec les cinq hommes survivants. Le subrécargue tomba sous le nombre. Alors il se passa une scène inouïe de férocité. Ce malheureux jeune homme subit les mutilations les plus atroces ; puis, au moment où il expirait, on le lança à la mer avec un poignard dans la gorge. Après leur facile victoire, les Arabes descendirent dans leur tartane en chantant un barbare refrain de triomphe, et

remorquèrent le brick vers les côtes d'Alger où la tempête l'avaient affalé.

Les captifs de l'entre-pont ressentirent bientôt une secousse terrible qui leur bouleversa les entrailles. Le brick s'échouait sur la grève, en face de la *Maison-Carrée*. Un coup d'œil avait suffi aux Arabes pour reconnaître que le navire était hors d'état de tenir la mer, et sa perte avait été résolue.

Des nuées de Bédouins accouraient de tous côtés. Les uns se précipitaient à la nage, les autres arrivaient dans des embarcations autour du brick, au milieu d'une confusion épouvantable. Avant le soir, il ne restait plus à bord un seul cordage, un seul morceau de fer. Tout avait successivement disparu. Les pillards s'étaient même battus entre eux pour s'assurer une plus large part dans le butin. La nuit s'étendit sur cette scène d'horreur et de tumulte. Des voies d'eau se déclarèrent dans la membrure du *Vigilant*. Les Arabes vinrent chercher les prisonniers que l'eau menaçait déjà d'asphyxier, et les descendirent, en les maltraitant, sur le sable argenté de cette admirable baie d'Alger dont la courbe part du cap Caxine, effleure les

ilots de Bab-Azoun et se déroule avec une grâce et une majesté infinies jusqu'aux ruines romaines de Rusgonium, au pied du cap Matifou.

Lorsque les naufragés, dont les pirates pressaient le pas à coups de bâton et que la populace lapidait de malédictions, tournèrent leurs yeux vers le *Vigilant* pour lui jeter du regard un dernier adieu, ils le virent tout en flammes. Les langues de feu de l'incendie léchaient les bordages que l'orage avait respectés et se tordaient en spirales rouges autour des mâts. Les Bédouins, pareils aux démons dans la ronde du sabbat, dansaient sur le sable aux clartés de l'incendie que la brise du soir attisait. Semblables à l'inscription lumineuse qui troubla le festin impie de Balthazar, les vergues horizontales s'embrasèrent. Elles formèrent, avec les mâts verticaux, de grandes croix de feu qui effrayèrent les Arabes superstitieux et semblèrent leur prédire l'éclatante revanche que la France chrétienne devait prendre dix ans plus tard sur ces rives. Les danses ne recommencèrent que lorsque ces croix gigantesques s'abîmèrent avec fracas dans les flots endormis du golfe.

Les naufragés furent conduits à Alger dans la tartane qui avait capturé le brick. Ils purent de là contempler les rouges lueurs de l'incendie du *Vigilant*. Puis le silence des nuits africaines descendit sur cette plage inhospitalière. A dix heures du soir, l'embrasement était magnifique. Il dura toute la nuit, empourprant de teintes ardentes la baie et le Sahel. Un immense brasier flottait sur la carcasse du navire qui s'élevait sur l'eau à mesure que les flammes l'allégeaient de sa mâture et de son pont. L'aube seule vint effacer les reflets de sang qui se jouaient sur ces radieuses collines où flotte aujourd'hui le drapeau de la civilisation et de l'humanité.

## II

Lorsque le jour se leva, Boul-Nouar, le chef des pirates, sauta dans la tartane suivi de quelques-uns de ses compagnons de la veille. Il partagea entre ses dignes acolytes les matelots français, et se réserva Joseph Colmain pour

sa part de prise. Les adieux des naufragés furent courts, silencieux et déchirants. Ils s'embrassèrent et tout fut dit.

Nous abandonnerons maintenant à leurs destinées respectives les nouveaux captifs et nous nous attacherons uniquement à celle du capitaine.

Cet homme, incapable de braver spontanément la mort en face, soit qu'elle se présentât à lui sous la forme d'un gouffre horrible ou sous celle d'un combat sans merci, avait en lui une force infinie de résignation. Il courbait la tête sans murmurer sous le malheur qu'il n'avait pu conjurer et jamais il n'avait, dans un accès d'orgueil et de folie sublimes, levé le poing, comme Ajax, contre le céleste courroux. On eût dit qu'il puisait la conscience de son infirmité dans cette mer si vaste et si puissante qui ne lui avait fait grâce de la vie que par une sorte de pitié méprisante.

Boul-Nouar partit d'Alger à cheval accompagné de quatre dromadaires chargés du butin du *Vigilant*. Colmain fut placé sur l'un de ces animaux où, pour la première fois de sa vie, il ressentit les atteintes du mal de mer. A la

nuit, la petite caravane traversa Blidah, et s'arrêta dans la cour d'une blanche villa mauresque entourée d'une magnifique orangerie.

— Annoncez mon arrivée à ma bien-aimée Nedjmé, dit Boul-Nouar à une négresse qui, sur la porte de la maison, manifestait par d'horribles contorsions le contentement que lui inspirait le retour de son maître.

Boul-Nouar fut mystérieusement introduit auprès de sa femme, et Colmain fut relégué dans un bouge infect où un vieux nègre, le jardinier de Boul-Nouar, le flétrit de l'épithète de *keffer*, c'est-à-dire le maudit par trois fois.

C'est dans ce trou fétide, dont il allait partager le séjour avec le vieux nègre, que Colmain prit son premier repas sur la terre d'Afrique, avec du maïs pilé et de l'eau. A peine l'eût-il achevé qu'il lui fallut suivre le jardinier allant remplir ses outres à l'Oued-Kebir. Au retour, au moment où il déposait les outres pleines au pied d'un néffier, il aperçut Boul-Nouar et Nedjmé se promenant sous une tonnelle d'orangers et de palmiers. Les étoiles brillaient comme des regards d'amour et, dans l'océan azuré du ciel, le croissant de la lune

flottait au-dessus de l'Atlas, comme une nacelle d'argent près d'un écueil immense.

Nedjmé était belle et blanche comme une mauresque. Sa taille n'avait pas subi cette ampleur dégoûtante dont l'oisiveté frappe comme d'un fléau la presque totalité des femmes africaines. Sa voix était douce et veloutée comme les peaux de tigre où, dans ses jours de paresse et d'amour, elle traînait ses pieds d'almée. Elle était cependant bien triste et bien contrainte en face de Boul-Nouar. On eût dit que son mari lui inspirait une répulsion invincible et que jamais son cœur n'avait palpité pour lui.

— Mon Dieu ! se dit Colmain, peut-être elle abhorre cet homme dont les mains sont souillées de notre sang ! Qui sait tout ce qu'il y a de généreux et de bon dans le cœur de la femme, quelles que soient sa patrie et sa religion ?

Puis une idée infernale lui traversa l'esprit. — Il l'aime ! il l'aime ! disait-il ; et si pour me venger je la lui tuais ! Mon Dieu ! ajouta-t-il en étreignant son front dans ses mains, est-ce que ce soleil m'a déjà rendu fou ? Est-ce que je perds ma liberté et ma raison tout à la fois ?

Et il tomba la face contre terre, épuisé par



la douleur qu'il avait jusqu'alors refoulée dans son sein et qui maintenant y faisait explosion.

— Debout, debout, chien de chrétien, cria le jardinier, en le frappant du pied au visage. Va dormir dans ton chenil, car le divin croissant n'aura pas encore fait place au soleil, qu'il te faudra travailler la terre à laquelle tu voles ta nourriture.

Colmain se leva et alla retomber douloureusement sur la natte qui devait lui servir de couche. Il n'y dormit pas. La fièvre vint battre ses tempes. Il eut un cauchemar affreux. Il lui sembla que le vieux nègre s'était assis sur sa poitrine. Nedjmé, attirée par ses sanglots, venait pour le délivrer, mais Boul-Nouar l'arrêtait avec un rire féroce et la menaçait d'un poignard semblable à celui qu'à bord du *Vigilant*, le pirate avait enfoncé dans la gorge du subrécargue.

Le lendemain, avant le jour, Boul-Nouar repartit pour Alger où sa tartane l'attendait. Lorsque le cavalier se perdit dans les lointains de la Mitidja, le jardinier chargea le captif de grossiers instruments de travail et le conduisit

vers le petit Atlas, dans un champ hérissé de palmiers-nains, à l'extraction pénible desquels il fut employé avec deux nègres esclaves comme lui.

Il est impossible d'exprimer les souffrances dont l'abreuvèrent les premiers jours de sa captivité. Les grandes douleurs, comme les grandes joies, ne se racontent pas. Il apprit rapidement néanmoins la langue arabe qui le frappa par sa mélodie originale et bizarre. Il remarqua que Boul-Nouar ne venait à Blidah que pour y déposer le produit de ses rapines et que Nedjmé se promenait tous les soirs, bien avant dans la nuit, sous les citronniers embauvés du jardin.

C'est sous ce ciel incandescent qui verse au cœur les amours infinis, que Colmain sentit naître en lui une passion fatale, immense, inexorable pour Nedjmé. Dans son métier de marin, vivant constamment sur les flots, il n'avait jamais éprouvé ce sentiment qui n'envahit que fort tard les organisations robustes, vouées aux fatigues et aux solitudes de la mer. L'amour entra dans son cœur avec le repos. Dès que Colmain s'aperçut de l'hôte mystérieux

qui s'emparait de son âme, sa résignation et son courage l'abandonnèrent, et le bambou du vieux jardinier ne put stimuler les forces alanguies de l'esclave. Il cacha son amour à tous les yeux avec une habileté merveilleuse : il savait que sa vie dépendait de ce secret. Mais Nedjmé le découvrit dans un de ses regards. Les femmes ont un instinct infailible pour lire dans les yeux d'un homme ce qui se passe dans son cœur. Depuis que Nedjmé fit cette découverte, elle ne descendit plus au jardin.

Les fièvres cruelles de l'Afrique allumèrent bientôt le sang méridional de l'esclave. N'étant plus soutenu par l'aspect de la femme aimée, il se replia sur lui-même, et il traîna plus impatiemment chaque jour sa lente agonie, plein du sinistre espoir d'en avoir bientôt fini avec la vie.

L'hiver s'écoula. Le printemps, si beau dans ces contrées, étala sa luxueuse végétation dans la Mitidja et sur le Sahel constellé d'éblouissantes villas mauresques.

Un soir, à l'heure du repos, un orage formidable arriva du désert, sur l'aile de feu du

Kramsin. Colmain n'eut pas la force de se mettre en route pour Blidah. Toutes les fois qu'il levait la tête pour aspirer un peu d'air, une bouffée ardente desséchait sa poitrine. Les chacals aboyaient autour de lui et semblaient déjà flairer une curée. L'orage couronna successivement toutes les crêtes de l'Atlas et attendit la nuit pour éclater.

La nuit survint vite. Soudain, au milieu de l'obscurité, une forme humaine vêtue de blanc, s'agenouilla doucement auprès de Colmain et interrogea ce visage où la vie semblait près de s'éteindre. L'esclave eut peur. Il se dressa sur ses genoux pour repousser le spectre ; mais il sentit une haleine tiède et douce effleurer son visage.

— Nedjmé ? cria-t-il d'une voix étouffée.

— Lève-toi, lui dit l'apparition. Désormais tu ne travailleras plus ici. Il ne faut pas que tu meures.

— Ah ! si tu le veux... tu sais bien que je ne mourrais pas ; je pourrais bien vivre puisque je pouvais mourir.

— Ne me suis pas : tu nous perdrais. Rappelle-toi mes paroles et sache quelle obéissance

tu dois à celle qui vient de s'attirer pour toi la malédiction de son Dieu et peut-être celle des siens.

Au moment où ils se séparaient, un vif éclair sillonna les ténèbres et le bruit du tonnerre rebondit d'abîme en abîme sur toute la chaîne de l'Atlas. La pluie tomba abondante et sonore. Colmain égaré dans un sentier obscur, tâtonnait des pieds et des mains de crainte de se briser le front contre quelque obstacle, mais ses bras ne rencontrèrent que Nedjmé égarée et éperdue comme lui. Un second éclair permit à Colmain de reconnaître les lieux. Alors il prit silencieusement Nedjmé par la main et la conduisit dans une alcôve naturelle formée de granit, avec un parquet de mousse et de gazon en fleur, fermée au jour par des rideaux parfumés de myrtes, de lentisques et de lauriers-roses. Quand l'orage, qui dure si peu dans ces contrées, eut cessé de ricocher sur les crêtes et d'ébranler les bases de l'Atlas, Nedjmé et Colmain rentrèrent à Blidah par des chemins opposés, le cœur certainement plus agité que les éléments ne l'avaient été sur leurs têtes quelques instants auparavant.

Pendant que la négresse, confidente de Nedjmé, cachait à la hâte les vêtements mouillés de sa maîtresse, Boul-Nouar, le burnous ruisselant de pluie, entra dans l'appartement de Nedjmé. Elle venait de se mettre au lit, brisée par les émotions terribles de cette soirée où l'orage de son âme et de ses sens avait grondé plus fort que l'orage du ciel.

### III

Un jour de l'année 1827, par un soleil plus étouffant que de coutumé, les contreforts de l'Atlas, sur lesquels Blidah est assis, se soulevèrent sous l'effort d'un volcan invisible et retombèrent lourdement sur eux-mêmes. Quelques maisons se disloquèrent. Le soir, dès que la lune parut, les muezzins montèrent sur les minarets pour implorer la clémence d'Allah et de son divin Prophète. Le sirocco soufflait avec force et charriait jusqu'à la mer la poussière ardente du Sahara. Pendant la prière, l'Atlas bondit de nouveau, la terre s'entr'ou-

vrit et Blidah, la Sodome musulmane, subit le sort des villes coupables de la Bible. Elle s'engloutit presque en entier.

Boul-Nouar était à Blidah ce soir-là. Aux premières secousses du tremblement de terre, Colmain courut vers la villa de Nedjmé. Il la trouva en cendres. Mais, debout sur les décombres, il vit la négresse, confidente de Nedjmé, serrant contre sa maigre poitrine la jeune Leïla, la fille de Nedjmé et de Boul-Nouar, âgée alors de six ans.

Boul-Nouar et Nedjmé furent ensevelis sous les ruines. Colmain essaya en vain d'entamer ce formidable amas de décombres fumants. Le vieux jardinier avait pris la fuite dans les gorges de la Chiffa. Colmain contempla un instant ce désastre irréparable, puis il étreignit de sa main calleuse la blanche main de la jeune Leïla et prit, suivi de la négresse, la grande route d'Alger.

La négresse et Leïla furent reçues dans la famille de Nedjmé, une des plus riches et des plus vénérées de la ville. Colmain fut vendu sur la place publique et emmené esclave d'un

nouveau maître, au fond des murs inexpugnables de Constantine.

Trois ans après, la flotte française, commandée par l'amiral Duperré, déploya ses ailes menaçantes devant Sidi-Ferruch. La civilisation se prenait corps à corps avec la barbarie; l'Évangile était en présence du Koran.

Parmi les guerriers arabes qui se distinguèrent par leur courage et leurs succès contre nos troupes, le jeune Boukandoura fut sans contredit un des plus célèbres. Il avait vingt ans : l'âge où l'enthousiasme, la force et la vie surabondent. Boukandoura était originaire de la tribu des Hadjoutes. Il était grand et fort et son visage offrait le type de beauté sévère, partage exclusif de cette tribu.

Ce fut au milieu des préparatifs de la défense d'Alger, qu'il vit sortir de la ville la belle Leïla, avec sa gouvernante et la famille qui les avait adoptées. Elles fuyaient le bombardement imminent et allaient se réfugier à Blidah, presque entièrement reconstruit alors, en attendant la solution du grand conflit qui s'était élevé entre le dey d'Alger et Charles X. Boukandoura remarqua la grâce merveilleuse de



cette jeune enfant et, quand il voulut fermer son cœur à ce souvenir, il s'aperçut qu'il n'était plus temps. Le portrait de Leïla le suivit partout, dans l'exaltation fébrile de la bataille, dans le sommeil, dans les triomphes et dans les revers.

Après la prise d'Alger, Boukandoura battit en retraite sur Blidah où les Français victorieux ne tardèrent pas à le suivre.

C'est à Blidah que le jeune Hadjoute, au milieu des fantasias éblouissantes, déploya devant Leïla sa souplesse féline, son incroyable adresse, son courage indomptable. C'est à Blidah aussi que Leïla, âgée alors de treize ans, l'âge de l'amour pour les Africaines, aima Boukandoura. Elle lui en fit le doux aveu, un jour que, fuyant vers Constantine, devenue le dernier refuge des tribus qui protestaient contre notre conquête, elle fut sauvée par lui des mains d'un détachement de spahis français.

Boukandoura fixa son séjour à Constantine, n'en sortant plus que pour aller renforcer la digue de plus en plus impuissante que la barbarie opposait à nos armes. Vingt fois il exposa ses jours avec une témérité et un dévoue-

ment qui enthousiasmèrent les vieux guerriers. Ses exploits et la beauté de Leïla, pour laquelle son amour était connu de tous, devinrent le thème favori des *aschra* (poètes.) Parmi ceux-ci, il s'en trouva un qui adora longtemps Leïla en secret et qui composa le chant suivant que l'on redit encore dans les tribus de l'Est. Ce chant peut donner une idée du degré de perfection où les Arabes ont élevé la poésie de l'amour :

« Lorsque tu cherches à jeter de loin sur  
« Leïla un profane regard, pour apaiser l'ar-  
« deur du feu qui dévore tes entrailles, les  
« femmes de la tribu s'écrient : Tu oses aspi-  
« rer à contempler les charmes de Leïla ! meurs  
« plutôt dans les tortures du désir.

« Comment pourrais-tu tourner vers elle un  
« œil souillé de la vue des autres femmes, et  
« que tu n'as pas purifié par les larmes ? Com-  
« ment pourrais-tu jouir du bonheur de son  
« entretien, toi qui n'as à lui faire entendre que  
« des paroles qui ont déjà frappé d'autres  
« oreilles que les siennes ?

« — O Leïla ! tu es trop belle pour que

« mon œil t'offense de son regard. Je te con-  
« temple seulement avec un cœur subjugué  
« par l'amour et tout entier sous tes lois. »

Ce fut pendant notre première et malheureuse expédition de Constantine que se déployèrent surtout l'énergie et le courage de Boukandoura. Ce fut pendant notre retraite qu'on le vit, sur une cavale aussi fougueuse que lui, fondre sur les traînants et sabrer nos soldats démoralisés, jusqu'au sein des bataillons de l'arrière-garde.

Lorsqu'il retourna dans la ville victorieuse, Ben-Aïssa, le lieutenant d'Achmet-Bey, lui fit présent d'un magnifique yatagan damassé et ordonna une *fantasia* sur la place du Marché, pour fêter l'intrépide héros. Boukandoura, ivre d'orgueil et d'amour, se présenta le soir devant Leïla. L'orpheline pleurait. Son visage virginal portait l'empreinte d'un grand chagrin. Quand le guerrier s'approcha d'elle, il crut lire un imperceptible mouvement de répulsion sur les traits de son amante.

— Leïla, lui dit-il en s'agenouillant devant elle, d'où vient que toi seule m'accueilles avec

froideur ? N'entends-tu pas devant ta demeure la fête qui proclame ma gloire ? D'où vient que tu n'es pas heureuse et fière de ton fiancé ?

— Ecoute, répondit-elle, je ne sais pas ce qui se passe en moi quand je te vois. Je suis heureuse et j'ai peur. Il me semble trouver en toi un affreux assemblage : le visage d'un ange et les mains d'un bourreau. Je regarde toujours avec terreur mes vêtements pour voir si, quand tu les effleures, tu n'y laisses pas des taches de sang.

— Leïla, qui t'inspire ces sentiments indignes de ton cœur ? N'es-tu pas, comme moi, enfant d'Allah et n'abhorres-tu pas ce sang chrétien que nous ne répandons, d'ailleurs, que pour la défense de nos familles, de notre patrie et de notre liberté ?

— C'est toujours du sang humain ! répondit-elle.

— Mais la patrie ! la patrie qu'on bafoue et qu'on enchaîne, et nous tous avec elle !

— Et qui t'a dit que tout ce qui nous arrive n'est pas providentiel ? Qui sait, Boukandoura, si ce n'est pas Allah lui-même qui veut que l'Occident chasse de l'Afrique la paresse abru-

tissante dans laquelle ses plus riches enfants croupissent, la barbarie, l'ignorance où dorment nos tribus pauvres et nues? Si rien n'arrive que par la volonté de ce Dieu, comme tu l'avouais tout-à-l'heure, sais-tu bien que c'est contre lui que tu te bats en te battant contre la France?

— Leïla! Leïla! la courbe du Croissant est moins gracieuse que celle de ta paupière et son éclat n'égale pas celui de tes yeux; et pourtant, lorsque tu parles, il me semble que tu n'es pas une fille de Mahomet et qu'un djin corrupteur te souffle ces pensées impies, revêtues d'or et de pourpre par ta parole afin que l'esprit ne s'en défie pas.

— Et moi, lorsque tu parles de haine et de vengeance, je ne reconnais plus mon Boukandoura qui se dit si plein de tendresse qu'aucun autre sentiment ne saurait trouver place dans son cœur.

Ils causèrent longtemps ainsi : la jeune fille, triste et pensive comme une âme à la recherche de l'idéal, et lui, perdu dans les horizons mystérieux que Leïla venait d'ouvrir à son intelligence. Les paroles de Leïla ébranlaient les

croyances aveugles de l'Arabe. Il répétait ces paroles qu'il considérait comme de sublimes blasphèmes, et qui l'obsédaient sans relâche. Il avait foi en Leïla et, dans la crainte d'altérer la sainteté de l'idole qu'il s'était créée, il n'osait s'avouer à lui-même combien ce langage était sacrilège.

Dès qu'un élan belliqueux remuait ses fibres, il se hâtait de le réprimer et il se posait avec effroi cette question solennelle : « Qui sait, fou que tu es, si en te battant contre la France, tu ne te bats par contre Dieu ? »

Bientôt cependant une seconde expédition fut résolue contre Constantine. Le bruit s'en répandit jusqu'aux oreilles de Leïla. Elle fit appeler Boukandoura qui, n'étant pas précisément encore converti à la religion qu'elle lui prêchait, tout enhardi au contraire par de récents exploits, se disposait à défendre la ville, plein de confiance en une victoire encore plus éclatante que la première.

Il se rendit avec empressement auprès d'elle. Jamais il n'avait été plus beau dans son riche costume de guerrier. Elle lui prit les deux mains et lui dit :

— Je t'ai fait venir pour avoir avec toi un suprême entretien. Tout notre avenir va en dépendre. Ainsi pèse tes paroles, Hadjoute. Dis-moi franchement si tu m'aimes assez pour accomplir sans regret un grand sacrifice que ma conscience croit devoir t'imposer?

L'Arabe plongea son regard pénétrant dans celui de Leïla, et la prunelle de la jeune fille soutint sans défaillance ce brûlant éclair.

— Parle, dit-il avec résolution; je t'ai dit que mon cœur et ma vie étaient à toi. Il ne sera pas dit que Boukandoura l'Hadjoute a violé jamais son serment.

— Eh bien! dit-elle, tu vas jurer à ta fiancée que ton bras ne versera jamais plus une goutte de sang chrétien.

— Voilà mes armes, répondit-il sans hésiter. Leïla! Leïla! Dieu est grand! mais tu es plus puissante que lui sur mon cœur subjugué.

— Garde tes armes, reprit vivement Leïla; j'aurais l'air, en les acceptant, de douter de ta parole, et ce serait faire injure à ton caractère. On a foi en ceux qu'on aime. Garde tes armes, elles te serviront peut-être à défendre tes jours et les miens, si la colère des vain-

queurs qui s'avancent, les menaçait injustement.

— Maintenant, ajouta l'Arabe, tu comprends que je ne puis rester caché près de toi lorsque le canon m'appellera sur les remparts. Je vais tâcher de concilier mon devoir et mon amour. Je pars, mais je serais auprès de toi pour te protéger quand l'heure sera venue.

— J'y compte. Adieu.

Ils se séparèrent.

Boukandoura rusa avec sa conscience. Il était trop jeune et trop ardent pour ne pas prendre une part active dans les nouveaux événements. Il alla trouver immédiatement Ben-Aïssa, il eut avec lui une longue conférence à la suite de laquelle il sortit de la ville, emportant au doigt la bague du lieutenant du Bey, sauf-conduit indispensable au milieu des tribus qu'il allait traverser.



IV

Le 1<sup>er</sup> octobre 1837, l'armée française expédiée contre Constantine, partit du camp de Mjez-Ammar. Les pluies d'automne, dont elle devait tant souffrir, l'accompagnèrent jusqu'au Raz-el-Akba, où elle bivouaqua le soir.

Boukandoura enveloppé dans un vieux burnous de pâtre, prit, par les montagnes, la route de Sidi-Tamtan, où il attendit l'armée qui n'y arriva que dans la nuit du 2. Tour-à-tour caché comme une bête fauve dans les aloès et les figuiers sauvages, insensible aux piqûres ardentes des cactus qui serpentent sur le sol comme des vipères ; ou bien perché comme un oiseau de proie dans le feuillage ténébreux des chênes centenaires, il put, sans être vu, compter nos régiments et nos canons. Il fut témoin des difficultés inouïes au travers desquelles l'armée expéditionnaire fraya un chemin à son artillerie. Il assista, plein d'une admiration sincère, aux travaux herculéens que nos soldats

exécutèrent en dépit de la pluie implacable et diluvienne qui ne cessa de leur disputer le passage jusqu'à Constantine. Le 3, l'armée franchit l'Oued-Zénati, à deux lieues au-dessus du gué que le génie consolida au moyen de rampes de pierres, pour le passage des troupes. On sait que, du Raz-Zénati, l'armée aperçut pour la première fois, depuis son départ de Mjez-Ammar, quelques arabes d'Achmet sur le plateau de Baccara, où elle devait camper. Boukandoura était du nombre et ce fut lui qui ordonna d'incendier les meules de paille des douars voisins.

Le lendemain, les Français entrèrent dans le bassin du Rummel. L'espion observa tous leurs mouvements du haut du Djebel-Bougarel ; puis il descendit sur les rives fleuries de l'Oued-Mérhis, que l'armée venait de traverser, et se replia vers Constantine en longeant la chaîne aride et désolée qui s'élève sur la rive méridionale du Boumerzoug. Il rendit compte au lieutenant Ben-Aïssa de tout ce qu'il avait vu, et l'espion infatigable repartit avant la nuit pour assister, dans la journée du 5, caché dans les ruines romaines de Somha, à l'arrivée de l'a-

vant-garde française sur les hauteurs du Mansourah et du Coudiat-Ati.

Le 6, l'armée prit ses positions de siège sur le plateau du Mansourah, d'où Constantine apparaît tout entière, comme une immense aire d'aigle, sur la gauche du Rummel. Boukandoura surveilla l'établissement des premières batteries ; il calcula l'effet qu'elles produiraient sur les divers points contre lesquels on les braquait et, le soir, Ben-Aïssa fut informé des dispositions d'attaque jusqu'aux moindres détails.

En sortant du palais du lieutenant, Boukandoura se rendit auprès de Leïla, pensant que le moment était venu de se préparer à la défense.

Bien que le canon de la Kasbah et de la porte d'El-Kantara eût grondé toute la journée, Boukandoura trouva Leïla calme et sereine comme une nuit d'été.

— Tu partages sans doute avec moi, lui dit tendrement le guerrier, l'espoir que nous sortirons une seconde fois victorieux de cette épreuve ? Tu fais bien de compter sur la protection spéciale du Prophète pour Constantine. Tu verras que nos défenseurs n'ont pas besoin

de moi pour repousser les infidèles, brisés par les fatigues de la marche et par les obstacles qu'ils rencontrent.

— Je ne partage pas tes espérances, Boukandoura. Je suis, au contraire, persuadée que le drapeau des chrétiens flottera bientôt sur le minaret de la mosquée. Tu vois cependant que je n'en suis pas moins tranquille et résignée.

— Ainsi, lorsque les femmes des tribus se lamentent ; lorsque les guerriers courent aux armes, lorsque les gourbis sont incendiées, lorsque les batteries de nos remparts entonnent leur chanson de guerre, tu restes, toi, faible jeune fille, plus calme que nos guerriers, plus résignée que nos martyrs !

— J'ai foi en l'avenir, répondit-elle, et je suis sûre que, quoi qu'il arrive, il faudra bénir Dieu.

L'Hadjoute courba la tête sous cet oracle. Il était trop fataliste, comme tous les Arabes, pour protester contre les paroles de Leïla.

— Dis-moi, ajouta-t-elle après un long silence, qu'as-tu fait depuis ton départ ?

— Je t'ai aimée... et je t'ai obéi.

— Merci, ami, j'en étais sûre. Tu n'as plus

versé de sang. Mais, dis-moi, par rapport à ton serment, ta conscience est-elle aussi pure que tes mains ?

Boukandoura rougit et se troubla, car le mensonge lui était impossible.

— Vous m'avez trompée, lui dit Leïla sur un ton d'amertume et de reproche. Je sais tout. Si vous vous étiez abaissé jusqu'à mentir, c'en était fait de notre amour. Vous avez cru pouvoir transiger avec votre serment et maintenant le remords vous accable. Mais je vous pardonne d'autant plus volontiers que vous m'avez plus profondément attristée.

En disant ces mots, deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Leïla ! cria-t-il avec feu, j'aimerais mieux cent fois votre malédiction que votre pardon qui me tue. Ah ! maudissez-moi et je cours sur la brèche mourir en désespéré, le yatagan au poing !

— Non, dit-elle en caressant de la main le front humilié du jeune homme ; non, je vous bénis, au contraire, parce que je vous vois déjà éclairé d'un rayon de la divine bonté.

Au moment où Leïla bénissait son amant, le

canon des remparts se fit entendre, mêlant sa voix à celle du tonnerre d'équinoxe qui grondait dans le lointain. Boukandoura se leva instinctivement et courut vers le point d'où partaient les détonations. Le froid de la nuit ne put rendre le calme à sa tête brûlante. Il resta longtemps en extase devant les éclairs que les canons et les nuages allumaient alternativement dans l'atmosphère ; et quand le jour parut, éperdu d'amour, de remords et de honte, il descendit dans les précipices du Rummel pour y cacher son désespoir. C'est dans ce torrent, perdu aux profondeurs de la terre, c'est dans ce formidable fossé naturel qui entoure Constantine d'une ceinture d'abîmes, que Boukandoura entendit pendant cinq jours consécutifs hurler les batteries de l'armée et de la ville. Il en sortit dans la nuit du 12 au 13, jugeant par les dispositions des assiégeants, dont il venait parfois épier les mouvements, que l'heure de l'assaut était enfin arrivée. Il pénétra dans la ville par la porte d'El-Djedid, au moyen de l'anneau de Ben-Aïssa, et le lendemain, à huit heures, il allait se poster devant les décombres de la brèche, afin de suivre l'armée victorieuse

jusqu'au seuil de la demeure de Leïla et de mourir en défendant sa bien-aimée.

C'est sur la brèche même qu'il apprit l'existence de la mine qu'on y avait creusée pendant le siège. Or, le rôle qu'il jouait lui était odieux. Il avait résolu d'en finir avec la vie. Il savait bien que son bras ne pourrait jamais sauver Leïla si les vainqueurs massacraient les assiégés. Il sollicita donc de Ben-Aïssa le mortel honneur d'incendier la mine. Ben-Aïssa qui connaissait son courage et son dévouement, accepta ; et lorsque les régiments français enivrés de leur triomphe, entrèrent dans la ville, Boukandoura alluma la trainée et battit en retraite avec la rapidité de l'antilope, dans la rue où, dix minutes plus tard, le colonel Combes tombait foudroyé.

De là, il gagna la demeure de Leïla à travers le renfort de sapeurs envoyé pour réparer le désordre occasionné par l'explosion de la mine et qui se dirigeait vers El-Dgabia. Les sapeurs ne tardèrent pas à l'y suivre. Ils abatirent à coups de hache les portes de la maison de Leïla, où Boukandoura les attendait en chargeant ses armes. Leïla était debout

devant une fenêtre, affrontant la mort avec un calme stoïque.

Au moment où les Français pénétrèrent dans l'appartement, un esclave ensanglanté, le sabre au poing, se précipita au-devant d'eux en criant : « Arrêtez ! arrêtez ! vive la France ! » En même temps, il s'avança vers Leïla. Mais Boukandoura qui n'avait pas compris les cris sauveurs de l'esclave et qui croyait que celui-ci, pour assouvir quelque vengeance personnelle, voulait tuer lui-même la jeune fille, dirigea son pistolet contre lui. Leïla, placée derrière Boukandoura, lui saisit le bras en poussant un cri déchirant. Le coup partit et la balle, dirigée contre la poitrine de l'esclave, alla le frapper à la tête.

— Mon père !... mon père ! cria Leïla désespérée, en se laissant tomber sur Joseph Colmain....

— Mon enfant ! ma Leïla adorée ! dit avec bonheur l'esclave expirant ; je meurs heureux puisqu'il m'a été donné de m'entendre appeler par toi de ce nom si doux, de ce nom que j'ai caché quinze ans au fond de mon cœur ! Merci,



ma fille ! merci ! Dieu veut que je meure et que j'aie rejoint Nedjmé !

Il prit alors dans une de ses mains amaigris la main de Leïla ; de l'autre il serra la main bronzée de Boukandoura, atterré de surprise et d'effroi devant le mystère qu'il découvrait, devant le parricide involontaire qu'il venait de commettre, et mettant la main de la jeune fille dans celle de l'Hadjoute :

— Je vous bénis, leur dit-il, au nom du Dieu qui me rappelle à lui et qui me fait mourir libre, entouré de mon enfant et de mes frères victorieux. Boukandoura, je connais ton cœur, ton courage et ton amour. Ma fille est à toi. Sers-lui de père en devenant son époux. Aime la France qui va devenir la mère des tribus vaincues. Que votre union, — je la bénis encore avant d'abandonner la vie, — soit le prélude de la grande et immortelle union des deux peuples rapprochés enfin par Dieu.

Leïla se pencha, mourante, sur le corps de son père. La pâleur et le froid que la joue de la jeune fille rencontra sur celle de Joseph Colmain lui indiquèrent qu'elle n'embrassait plus qu'un cadavre.

Les sapeurs continuèrent leur marche triomphale dans la ville conquise et emmenèrent Boukandoura, pris les armes à la main, prisonnier de guerre.

Lorsque l'Hadjoute dut partir de Constantine pour venir s'embarquer à Bône, Leïla vint le trouver.

— La négresse qui a servi ma mère, lui dit-elle, m'a révélé le secret de ma naissance. Ce secret, tu le connais comme moi maintenant et tu dois comprendre pourquoi je n'ai plus voulu que tes mains se rougissent du sang français qui coule dans mes veines. N'en parle jamais, afin qu'on ne maudisse pas la mémoire de ma mère. Je serai fidèle aux dernières volontés de mon père, et ma main pourra peut-être un jour s'unir à la main qui l'a tué. Je te pardonne, comme lui, ce crime involontaire que tu n'as commis d'ailleurs que pour me défendre. Pars, résigné, pour la France où l'on t'envoie, et sois persuadé qu'elle te rendra ta liberté et ta patrie, dès que tu auras prouvé que tu es digne de la première et que tu peux devenir utile à la seconde. Moi, je te garderai ta Leïla. Adieu!

Boukandoura vint s'embarquer à Bône. Il de-

manda à voir Ben-Aïssa qui s'y trouvait en ce moment, et il était à côté du lieutenant du Bey, lorsque celui-ci répondit aux questions qu'on lui adressait au sujet de l'explosion de la mine dans Constantine : « Les bombes tombaient partout ; je m'étais décidé à faire transporter les poudres à la Kasbah. Le transport se fit avec précipitation. Pendant le combat, un de vos coups de fusil y mit le feu. »

Boukandoura et Ben-Aïssa échangèrent un sourire de satisfaction féroce en voyant que les Français ajoutaient foi aux paroles du lieutenant. Boukandoura partit et fut écroué aux îles Sainte-Marguerite, avec cent cinquante autres prisonniers de guerre. Il y vécut six ans dans des tourments inouïs. Vers la fin de 1844, on s'aperçut que l'Arabe mourait de nostalgie et on le comprit parmi les cent prisonniers que le brick de transport de l'Etat la *Ménagère* devait rendre à leur patrie.

L'heure de la délivrance sonnait enfin. Mais tandis que, l'expiation finie, Boukandoura voguait vers l'Afrique natale, Leïla avait été rejoindre Colmain et Nedjmé dans la mort.

## LES BAIGNADES

---

La chaîne de rochers qui dentèle la mer depuis Marseille jusqu'à Nice, présente à chaque pas, à l'artiste qui l'explore, de ravissantes perspectives. L'étincelante aridité des côtes de Cassis et de La Ciotat; les pinèdes qui couvrent les flancs du cap Sicier; les vertes treilles qui mûrissent le vin de la Malgue, sous la protection du formidable fort de ce nom; les falaises de Sainte-Marguerite dont les couches de calcaire et de silex surplombent sur la mer; les îles Porquerolles, Portcros et du Levant, surnommées les îles d'Or, couchées noncha-

lamment dans les flots comme des nymphes au bain; enfin, les Hespérides d'Hyères couvertes de villas, de palmiers et d'orangers, tout cet heureux assemblage de grâce et de majesté est un foyer d'inépuisables inspirations pour le poète et pour le peintre.

Il est tel promontoire aux environs de Toulon qui, lorsque le soleil couchant dore la cime de ses pins et adoucit l'azur sévère de la mer qui le caresse, égale en poésie et en suavité le classique Pausilippe et la blanche Ischia.

Un des plus beaux points de la côte en cet endroit, est celui devant lequel défilèrent en 1830, sous les yeux de cinquante mille curieux, les huit cents navires et les soixante-quinze mille hommes qui allaient conquérir une nouvelle colonie à la France. C'est le côteau de La Malgue, pour les vins duquel les Anglais professent autant d'estime qu'ils ont gardé de rancune aux Sans-culottes qui les en chassèrent en 1793. Qui sait si nos chers *alliés* n'ont pas conservé longtemps l'espoir de revenir vendanger ces côteaux? Entre Malte et Gibraltar, pourquoi n'auraient-ils pas eu Toulon?

Les Toulonnais ont un véritable culte pour

ces grèves que les genêts couvrent, au printemps, d'un manteau d'or. C'est de ce culte que sont nées les *baignades*. Pendant la saison qui promène les loisirs du riche sous les ombrages des villas et qui, par l'abondance de ses fruits et par la douceur de sa température, fait oublier aux travailleurs les privations et les souffrances de l'hiver, ces grèves offrent chaque dimanche un spectacle unique au monde. Tous les citadins valides s'empressent, au réveil de l'aube, de sortir de leur ville qui étouffe dans sa ceinture de remparts. Et dans chaque anse de la côte, vous pourriez voir des familles heureuses dresser la tente avec la voile et les avirons de la barque qui les amène et qui se balance jusqu'au soir sur son amarre, entre deux roches à fleur d'eau.

Tandis que la mère surveille les jeunes filles dont les brunes têtes reposent sur un oreiller d'algues sèches et dont le corps, mollement couché dans l'eau, s'abandonne aux voluptés du bain, le père, perché sur écueil comme un échassier, plonge et replonge patiemment dans la mer la ligne qui doit fournir au déjeuner la *bouillabaisse* indigène.

Après le déjeuner vient le tour des joyeuses farandoles sur le sable du rivage. Il suffit d'un éclat de rire de jeune fille, de quelque bond hasardeux d'un jeune homme sur les récifs, pour provoquer, entre *baignades* voisines, une explosion de farandoles. Il semble que les rochers de La Malgue communiquent aux pieds cambrés des danseuses, aux regards de leurs cavaliers, la flamme de leurs vins, et aux joues des uns et des autres la pourpre de leurs grappes mûres. La côte n'offre plus alors qu'une traînée de groupes enivrés par la danse, par les feux provocants du soleil, par les murmures de la mer, par l'arôme des pins et par les sonores baisers qu'autorisent les coupables jeux *innocents*.

Et le soir, après une journée de fêtes folles et de courses sur la marge des précipices, tout ce monde se rembarque. Et l'on voit revenir vers la ville, à travers les brumes cendrées du crépuscule, une interminable escadrille de canots dont les rames font surgir de la mer des cascades de phosphore, tandis que de fraîches voix exhalent dans l'air calme les chansons du pays.

## LA SAINTE-BARBE

---

Un des premiers et des plus durables triomphes du catholicisme a été d'attirer à lui et de patronner tous les corps de métiers des nations où il a régné. Les corporations, dont la création remonte aux jours florissants du Moyen-Age, ont été, dans le midi de la France, le plus grand ornement des grandes processions de la Fête-Dieu. Il fut un temps où, dans certaines villes de l'Allemagne, dans quelques provinces du Nord voisines de nos frontières, en Flandre principalement, ces corporations acquirent une importance politique dont les gouvernements



s'inquiétèrent. On leur suscita tant de tracasseries et de rivalités qu'on les contraignit à se dissoudre. Plus tard elles furent, en France, radicalement supprimées par la Révolution. Mais le principe autour duquel s'étaient groupés des milliers de travailleurs, le grand principe d'union et d'association, dont la lueur apparaît déjà dans l'Évangile, avait laissé des racines vivaces au fond des cœurs. Autour du tronc abattu germèrent et se développèrent, comme des rameaux pleins de jeunesse et de verdure, ces nombreuses familles ouvrières désignées aujourd'hui sous le nom de *sociétés de secours et de prévoyance*, dans les statuts desquelles s'introduisit insensiblement la pensée de la vraie fraternité. Ce fut, dans les classes laborieuses, la première révélation du sentiment de la solidarité qui contient en germe tout leur avenir.

Ces sociétés ont conservé le patronage religieux qui présida à leur origine. Il n'est pas rare de rencontrer, dans nos villes du midi, un groupe d'ouvriers endimanchés promenant un grand drapeau tricolore au milieu duquel est peint, dans un nimbe doré, le bienheureux

patron que l'on fête, et distribuant des bouquets et des aubades à tous les sociétaires.

La célébration de ces fêtes patronales est à peu près partout la même. Au point de vue moral, son importance est immense.

Parmi ces hommes du peuple, se trouvent des intelligences d'élite qui consacrent toute cette journée à évangéliser leurs frères, à leur prêcher l'union, la concorde, l'application au travail, les devoirs de la famille, le dévouement fraternel. Il arrive souvent qu'après ces fêtes où les verres se choquent, où les cœurs se rapprochent, les vieilles inimitiés sont oubliées, les liens relâchés sont renoués avec plus de force, et les mains qui se fuyaient se cherchent pour s'étreindre.

Au point de vue pittoresque, elles ne présentent à l'observateur rien de bien curieux ni de bien intéressant. Leur programme se compose invariablement d'une aubade jouée par les tambourins au domicile de chaque membre de la société; de la célébration d'une messe à laquelle tous les sociétaires assistent, et d'un repas commun fatalement honoré de la présence d'un commissaire de police.

Voici pourtant une fête patronale remarquable par l'absence du tricorne municipal et par la présence de ce qui manque aux autres : l'étrangeté, le pittoresque, le charme extérieur, l'originalité enfin. C'est la Sainte-Barbe, par les canonniers de marine. Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici de *travailleurs* proprement dits. Les marins sont des êtres à part, dont les mœurs sont encore ignorées de beaucoup de monde. Pour bien des personnes qui vivent loin de nos ports de guerre, il ne sera pas sans intérêt d'assister, par la pensée, à tant de franche et bruyante gaité.

Le premier jour de décembre, le maître d'artillerie du bord *déclare* à l'officier de quart que les marins canonniers ont, comme les années précédentes, l'intention de célébrer la Sainte-Barbe. L'officier *communique* le projet au lieutenant chargé du détail (les matelots disent du bétail !), lequel *demande* l'autorisation au commandant qui ne la refuse jamais.

Voilà pour la hiérarchie et les formalités.

Il est bon d'ajouter que les vaisseaux de haut bord seulement envoient leurs hommes à terre en cette occasion. Les petits navires de

guerre n'étant montés que par un nombre très restreint de canonniers, s'abstiennent de toute manifestation publique et la fête se passe en famille, dans une batterie du bord.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, la chaloupe canonnière des grands navires, ornée de l'avant à l'arrière de bouquets, de guirlandes de lauriers et d'immortelles, quitte le vaisseau au son des fanfares guerrières et verse sur les quais cent cinquante à deux cents hommes en grande tenue, tambours en tête, électrisés par la perspective de deux jours de liberté et de loisir à terre.

Si vous êtes curieux d'assister au débarquement, allez vous poster près de l'endroit où il s'effectue. Mais si les marins sous la conduite du maître se dirigent de votre côté, au nom du ciel faites-leur place, sous peine d'être coudoyé, bousculé, renversé même et cela avec aussi peu de ménagement qu'un coup de tangage pourrait le faire par un gros temps sur le pont d'un navire. Les marins, voyez-vous, se garderaient bien d'imiter l'orgueilleuse et royale stupidité de Xercès, c'est-à-dire de battre ni même de menacer la mer, qui leur cra-

che son écume au visage, qui fracasse impitoyablement et brise quelquefois contre les rochers leurs demeures flottantes. Ils regardent la mer comme une vieille amie dont il faut supporter les baisers et les bourrasques avec le même sang-froid, le même respect, la même résignation. Mais en revanche, leurs idées sur la terre sont celles d'un despote absolu. La terre, dès qu'ils peuvent y poser les pieds à l'abri de toute surveillance de leurs chefs, de toutes les rudes exigences de la discipline, est pour eux un pays conquis. Je crois que si elle s'avisait en ce moment de s'ébranler sur son axe, ils la frapperaient du pied et l'apostropheraient du *quos ego* le plus virgilien qu'on puisse imaginer.

Place donc à la troupe indomptée qui va, d'un pas de soldat montant à l'assaut d'une redoute, écouter aussi paisiblement et avec autant de ferveur qu'un trappiste le service divin célébré en l'honneur de sa patronne, dont l'image grossièrement sculptée mais richement décorée, est portée en triomphe par quatre robustes canonniers, tout fiers de leur saint fardeau.

Pendant la cérémonie, vous verrez plus d'un de ces hommes naguère si bruyants et qui tarderont si peu à le redevenir, se lever de sa place, sortir de dessous sa vareuse de drap bleu le cierge ou l'*ex-voto* que, pendant une nuit d'ouragan, il promit à la mère des marins, à la *Maris Stella* vénérée; vous le verrez, grave et recueilli, s'agenouiller à l'autel de la Vierge, sur lequel il déposera pieusement son offrande et ses vœux pour la prospérité de sa famille absente, sa famille que peut être il ne reverra plus.

Mais le caractère du marin est mobile comme l'élément sur lequel il passe sa vie. Le voilà bientôt redevenu fringant et insoucieux. A peine la bénédiction du prêtre a-t-elle incliné toutes ces têtes mâles, bronzées par l'air salin, que le tambour bat le rappel sur l'esplanade de l'église. Le cortège endimanché, après avoir rendu ses hommages à Dieu, se dirige vers la préfecture maritime, où l'aubade d'honneur est jouée sous les fenêtres de l'hôtel. De là, elle va retentir sous celles du major-général, puis enfin devant la maison du commandant. Le cortège fait ensuite le tour de la ville, précédé de

la fanfare du bord, dont les musiciens aux poumons d'airain font jaillir des bouches de cuivre des éclats inouïs, comme ceux du tonnerre en pleine mer.

Il arrive enfin sur le quai où le maître, après avoir fait rembarquer l'image de sainte Barbe et recommandé, pour l'acquit de sa conscience, la tempérance et la tranquillité à sa troupe, lâche enfin le grand mot sacramentel, le mot si ardemment désiré, le mot accueilli par des hourras d'enthousiasme : *Liberté de manœuvre!*

Je vous laisse à penser l'effet que produit sur nos héros ce mot magique : liberté de manœuvre ! La liberté est réellement pour le matelot, esclave à bord pendant des campagnes qui durent parfois plus de quatre ans, l'idéal des jouissances humaines. Après des sauts furieux, des bonds de panthère, des danses impossibles ; après des embrassades retentissantes à la ronde, la troupe se débande et chacun va où le pousse le caprice ou le vent : car une des manies des matelots est, à l'inverse des oiseaux, de ne jamais remonter le vent qui souffle. La manœuvre est libre. Vent arrière les matelots ! Du diable s'ils se soucient le moins du monde

de l'endroit où les mène *la bordée*. Ils savent que les guinguettes pullulent autour des ports de guerre. Ils en rencontreront par douzaines au premier faubourg.

Un omnibus passe au bout de la rue. Aussitôt le conducteur est *hélé*.

— Hé ! du ponton terrestre !

— Hé ! du vapeur de la force de deux rosses ! vers quel aire de vent as-tu la barre ?

Le conducteur, qui se tenait aux aguets, ôte son chapeau et prenant le ton le plus respectueux et le plus aimable pour répondre à des marins qui paient toujours royalement, leur crie :

— A . . . . ., où le vin est meilleur qu'à la cambuse. Embarque, embarque, enfants !

Et l'omnibus est littéralement pris à l'abordage et les interpellations recommencent de plus belle :

— Eh bien ! quand dérape-t-on d'ici ?

— Conducteur, vas-tu nous laisser pousser des moules sous la quille de nos souliers ?

— Appareille donc, gabier de grand chemin ?

— Pousse, pousse !

— Tu trinqueras autant de coups à la mi-



nute que tu nous feras filer de nœuds à l'heure.

— Déferle en grand!

Et voilà les canonniers en route, chantant à tue-tête les refrains éclos sur le gaillard d'avant, dans le cerveau de quelque matelot désœuvré faisant son quart de nuit au bossoir. Les cahots de la voiture leur rappellent le roulis et le tangage qui les bercent à la mer, et ne font qu'augmenter la folle gaité de la troupe, que les paysans épouvantés voient bientôt entrer dans le village à fond de train.

— Stopp! stopp!

— Cargue les voiles!

— Mouille!

Et l'omnibus s'arrête devant l'auberge des *Braves Marins* ou du *Retour d'Afrique*, ou de toute autre dénomination analogue. Le conducteur descend en toute hâte de son siège pour ouvrir la portière et aider au *débarquement* de ses voyageurs. Mais il reste pétrifié de surprise en voyant les banquettes entièrement vides. Les matelots, souples et agiles comme des chats, ont évacué l'omnibus par les fenêtres avant qu'il ne fût arrêté. Ils sont déjà attablés dans l'auberge voisine.

Tout-à-coup le conducteur sent ses épaules saisies par des mains qu'on pourrait, sans trop d'hyperbole, appeler des étaux vivants, et s'entend crier aux oreilles :

— Ah ça ! par l'ancre d'espérance ! qu'as-tu à regarder dans ta soute vide avec des yeux comme des sabords ? Voyons, amarre ton ponton et viens trinquer avec nous. Et ne t'avise pas de faire cette figure de vent debout à de braves marins. C'est tout au plus si, par le temps qui court, on souffre cela de la part des chefs.

A table, le conducteur règle ses comptes entre le verre et la bouteille, et il trinque, le malheureux ! tant qu'à la fin les matelots le transportent charitablement dans sa voiture où il cuve son vin à loisir. Vous voyez de quelle façon ces gaillards pratiquent la tempérance qu'on leur avait prêchée. Non-seulement ils se grisent tous, mais encore ils grisent quiconque les approche jusqu'à ce que les uns et les autres tombent ivres-morts sous les bancs.

Laissons ceux-ci à table ou sous la table. Ils sont libres, ils boivent, ils chantent, ils sont heureux. Chez ces hommes robustes, l'expansion

sion est infinie comme la mer qu'ils sillonnent, comme les horizons vers lesquels ils cinglent. Si la tristesse ou la nostalgie les prend au cœur, ils en meurent. Mais s'ils se livrent à la joie, c'est sans restriction, sans souci, sans regarder dans le passé ni dans l'avenir. Qu'ils aient la veille échappé miraculeusement à un naufrage; que demain une tempête doive les engloutir, qu'importe ! la coupe est pleine devant eux, ils la vident en chantant.

D'autres groupes de canonniers célèbrent la fête dans la ville, au son des vielles et des orgues ambulants. Il arrive quelquefois qu'un matelot ayant, à travers les vapeurs du jus de la treille, perdu de vue ses camarades, loue pour lui tout seul un orgue de Barbarie dont il se fait précéder et aux accords duquel il gambade dans les rues avec un entrain d'enfer, un délire fou pendant toute la soirée. Et quand il tombe de fatigue et d'épuisement, il paie dix francs, vingt francs cet atroce plaisir auquel, pour tout l'or du monde, personne ne voudrait être condamné.

Ajoutons en terminant que le lendemain matin, 5 décembre, les bateliers qui transportent

habituellement les permissionnaires à bord, ont beau crier sur les quais : « Oh du *Solferino!* oh de la *Gloire!* oh du *Magenta!* embarque pour l'escadre ! » personne ne répond. Le débarquement des matelots a été solennel la veille ; le retour à bord aujourd'hui le sera également. Vers le soir, quelque pyroscaphe desservant les localités voisines, pavoisé et couvert de couronnes de verdure, recevra tous les canonniers et les ramènera à bord au bruit des mêmes fanfares qui retentissaient au départ.

Pendant les six premiers mois qui suivront la fête de sainte Barbe, il ne sera question à bord que des souvenirs qu'elle a laissés dans le cœur des canonniers. Ces souvenirs charmeront les longues et rudes traversées du navire. Au bout de ces six mois, on commencera à parler de la fête prochaine et à se préparer pour la célébrer dignement.

Si maintenant vous me demandez des renseignements sur l'origine de cette fête, je vous avouerai humblement mon ignorance. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle ne date pas du Moyen-Age comme ses sœurs, puisque la poudre était alors à peine inventée et que les

canonniers n'existaient pas. Je sais encore que sainte Barbe a été choisie pour patronne des canonniers non pas à cause, comme on le croit, des créneaux placés, par un monstrueux anachronisme, en tête de la tour où la fureur d'un père impie enferma la sainte, mais tout simplement parce que la soute à poudre, à bord des vaisseaux, s'appelle, en style de marine, la sainte-barbe.

Ne trouvez-vous pas étrange cette manie des hommes de personnifier en quelque saint chacune de leurs inventions utiles ou meurtrières : personnification contre laquelle la mort a, depuis longtemps, mis les bienheureux dans l'impossibilité de protester ? Et ne vous semble-t-il pas que sainte Barbe, cet ange de douceur, d'innocence et de dévouement, n'a pas dû être très flattée de patronner ainsi la destruction ?

Mais ne poussons pas plus loin ces graves considérations. Un patriarche de l'Eglise a dit :

- « Ne plaisantez jamais ni de Dieu ni des saints ;
- « Laissez ce vil plaisir aux jeunes libertins. »

J'ai toujours professé un grand respect pour

la morale distillée en distiques, surtout lorsque la rime en est aussi riche, et je ne serais pas plus flatté de l'épithète dont ce dernier alexandrin me menace, que sainte Barbe n'a dû l'être du patronage qu'on lui a décerné d'office.

Contentons-nous donc de penser qu'à l'heure où chacun de nous travaille prosaïquement à l'œuvre quotidienne, le 4 décembre, il est un coin de ce triste monde où fleurit l'idéal que poursuit en vain notre vie monotone et inquiète : le plaisir sans mélange, le bonheur complet.



## DES CARACTÈRES ET DES GOÛTS

---

Il est incontestablement reconnu que notre caractère et nos goûts influent sur toute notre destinée. Mais ce qui n'est pas si généralement admis, c'est que le caractère et les goûts qui exercent sur nous le plus d'influence sont précisément ceux que nous n'avons pas.

Vous allez sans doute crier au paradoxe? Attendez. Je soutiens que chacun a au moins quatre caractères: celui qu'il a, celui qu'il croit avoir, celui qu'on lui prête et celui que lui font les trois autres. Toutes les existences sont tiraillées par ces quatre caractères à peu

près comme certains suppliciés l'étaient autrefois par quatre chevaux.

Pour les goûts, il en est de même. A force de nous dire que nous aimons une chose, on nous fait croire que nous l'aimons réellement; ou bien, à force de nous répéter qu'il faut l'aimer, on nous la fait détester. Il est des individus qui, un beau jour, se disent : j'aimerai la musique, la peinture, le café ou le tabac. Et les voilà se passionnant à froid et faisant des efforts inouïs pour se persuader à eux-mêmes et pour persuader aux autres qu'ils aiment une chose qu'ils n'aiment pas le moins du monde. Pourquoi, me direz-vous, ces tromperies envers soi-même ?

Pourquoi?... J'observe, mais je ne me pique pas d'expliquer.

Que n'y aurait-il pas à dire sur les caractères et les goûts factices ! Tel homme doux et faible s'aperçoit un jour de ce que ce travers amène de contrariétés et de peines dans sa vie. Il veut enfin devenir énergique et résolu et il devient tout bonnement têtue et féroce, sans effacer au fond sa faiblesse native. Il était donc faible, il s'est fait brutal, on le croit méchant.



Voilà les trois caractères. Quel sera le quatrième qui résultera de ces trois-là ? Ah ! vous m'en demandez trop. Pourquoi la connaissance du cœur humain n'est-elle pas une science exacte ? Avec le connu nous trouverions l'*x* et nous déterminerions la nature du quatrième caractère.

Je connais particulièrement une femme qui n'est pas menteuse et qui toute sa vie a dit qu'elle n'aimait pas les blonds. Et pourtant l'homme qu'elle aime est blond. Pourquoi ce mensonge ? Est-ce un subterfuge pour donner le change sur ses véritables sentiments ? A quoi bon ? Tout le monde les sait. Elle ignore peut-être pourquoi elle ment, et moi je ne le sais pas plus qu'elle.

Une autre veut ne pas craindre le froid et se rend malade par son affectation à ne pas se vêtir suffisamment. Celle-ci a une peur affreuse de la mer, mais quand elle est dans une embarcation, elle s'efforce de montrer un grand courage. Elle assure qu'elle y est très à son aise, tandis que sa pâleur trahit son effroi et sa souffrance. Une autre affectera des peurs qu'elle n'a pas. Ce sont, dit-on, pour la femme,

des moyens de se rendre intéressante. Mais si la peur éprouvée sincèrement rend intéressante et si le courage est une grâce, pourquoi les cache-t-on sous des apparences contraires? — Ah! c'est que la nature humaine est ainsi faite; c'est que l'impossible nous attire toujours; c'est que nous cherchons l'idéal en tout et que cet idéal nous défigure le réel qui serait l'idéal lui-même, si nous avions moins d'exigence et plus de raison.

Que le Créateur fut sage et prévoyant lorsqu'il nous interdit la faculté de changer nos traits! Nous nous serions faits si laids qu'il nous eût envoyé un nouveau déluge et que, cette fois, il ne nous eût pas laissé d'arche pour sauver l'espèce. — Il est certain que nous ne pouvons pas changer totalement nos caractères; mais comme nous les faussons et que de malheurs en résultent! — La femme la plus gaie que j'aie connue se croyait mélancolique. Elle riait de tout. Puis elle disait avec une bonne foi charmante : « **Moi** qui vois tout en noir! moi qui suis si mélancolique! moi qui ai la tristesse dans l'âme. » Puis, c'était des regards vers le ciel, des amours éthérées,

des élégies sans fin. — Une saillie spirituelle lui arrivait-elle aux lèvres? Elle ne la disait qu'à demi ou la prêtait aux autres, de crainte de paraître gaie. Si elle se fût laissé aller à sa gaiété naturelle, elle eût été adorable. Avec le caractère factice qu'elle s'était fait, elle était insipide, affectée, ridicule et, ce qui est plus triste, elle a été malheureuse.

Si ce n'était cette absurde manie d'être tout différents de ce que nous sommes en réalité, comment expliquerions-nous une foule de goûts dépravés tels que, par exemple, celui des perroquets? Comment croire qu'on peut, de bonne foi, aimer le croassement agaçant et insupportable de ces affreuses bêtes? Je défie quiconque a des nerfs un peu délicats de supporter ce bruit pendant un quart d'heure sans tomber en convulsions. On ne peut pas aimer un perroquet, c'est impossible. On se figure qu'on l'aime! — Hélas, combien d'hommes et de femmes pour lesquels on fait comme pour les perroquets!...

Et les plantes grasses? les aime-t-on réellement? j'ai beaucoup de peine à me le persuader. Quelle sympathie peut-on avoir pour ces tiges dodues, boursoufflées, épineuses, char-

nues, bossues, rébarbatives et rabougries, sans feuillage et sans parfum, tout hérissées de pognards ou d'épingles? Croyez-vous également à la passion des mollusques? Moi, je n'ai jamais pu m'empêcher de plaindre du fond de l'âme les collectionneurs et de les regarder comme des fous ou comme de pauvres victimes de goûts qu'ils n'ont pas. Quel bonheur voulez-vous qu'on éprouve, en effet, à entasser sous un vitrage des coquillages morts? Qu'on le fasse à titre d'étude, par amour pour la science, passe encore! mais afficher de la passion, des transports pour cela! Bien certainement, il n'y avait pas l'ombre d'un sentiment sérieux dans les folies qu'inspirèrent autrefois les tulipes. Oh! si je n'avais pas peur de paraître à mon tour affecter des *tics*! je sais bien ce que je dirais à ce propos.

Il est des goûts *comme il faut* et que chacun veut avoir. Il est de bon ton, par exemple, d'aimer le tabac et l'absinthe. Dans certains cercles aristocratiques, vous seriez regardé comme un manant si vous n'aimiez pas les huîtres, le thé, les truffes et le fine champagne. Les femmes ont bien raffolé, dans le temps, des man-

ches à gigots ! Que Dieu le leur pardonne ! Il est Dieu : il peut par conséquent le faire. Mais le goût ne le leur pardonnera jamais. Heureuse la génération qui est née après ces odieuses manches dont on voudrait perdre le souvenir et qu'à la honte des modes françaises, tant d'affreux portraits nous rappelleront longtemps encore.

Et les femmes qui rient ! et, ce qui est bien autrement abominable, celles qui fument ! Quel délicieux et virginal parfum l'amour respire sur leur bouche lorsqu'il y vient cueillir un baiser ! Je ne suis pas brutal de mon naturel, surtout vis-à-vis des femmes. Aussi je n'ajoute pas une réflexion, pas une syllabe à ce sujet. Tout ce que j'en dirais ne vaudrait pas ce que j'en pense.

Il est des goûts de circonstance, d'autres de position, d'autres qui trahissent le caractère lui-même, et il y aurait long à dire sur les rapports qui existent entre le caractère et les goûts. Mais je n'en ai malheureusement pas le loisir. Je ne puis qu'indiquer ici ma pensée et consigner mes observations, laissant au lecteur

le plaisir d'en déduire toutes les conséquences qu'il voudra.

Règle générale : une personne fausse ou foncièrement mauvaise, abhorre les couleurs claires et riantes. Voyez plutôt les dévotes. — Certes, Dieu qui fit le ciel d'un si beau bleu, les nuages étincelants, la verdure des champs et la pourpre des roses, ne leur a pas révélé d'affections pour les couleurs sombres. Il ne créa ces dernières, j'en suis sûr, que comme repoussoir pour faire ressortir mieux l'éclat des autres. Les Vierges ne sont-elles pas revêtues de couleurs riantes ? Les anges du Titien et de Murillo, les madones de Raphaël, les saintes de Zurbaran n'ont-ils pas également des vêtements splendides ? Pourquoi donc les dévotes s'habillent-elles de couleur de bois, de violet, de minime, de vert sombre, alors que les couleurs claires sont seules aimables et vraies ? Quelle opinion peut-on avoir d'une femme qui se fait peindre avec une robe verte et des rubans bleus ? Si elle manque à ce point du sentiment de l'harmonie des couleurs, comment supposer qu'elle a le sentiment de l'harmonie des choses ? N'êtes-vous pas disposé comme

moi à conclure qu'elle a le jugement faux et peut-être le cœur gâté ?

Telle femme qui par sa position, sa fortune, tient un rang distingué dans le monde, trahit, par le choix de la couleur de son chapeau ou de la forme de sa robe, par l'arrangement de sa maison, un invincible penchant vers la vie de lorette. Le hasard seul l'a déplacée dans la vie. Une autre, dans sa manière de porter le satin, les dentelles et le velours, révèle une délicieuse grisette qui aurait dû vivre entourée d'étudiants dont elle eût fait tourner les têtes, et qui dans son rôle de grande dame est ridicule, maniérée, ampoulée, enfin souverainement absurde. Et précisément, telle autre qui aura reçu une organisation aristocratique sera condamnée à vivre dans un milieu trivial où elle s'étiolera, bien qu'elle eût pu en sortir si l'habitude ne l'y avait rivée. Ce dernier cas est plus rare cependant et je connais beaucoup plus de femmes nées avec un cœur de lorette, se croyant dignes du faubourg Saint-Germain, que de grandes dames se condamnant à l'obscurité de la vie bourgeoise. Il faut voir, dans ce triste monde, combien, à côté de la résigna-

tion de ces dernières, les premières, les lorettes affichent des airs de collet-monté et comment elles se posent en ennemies-nées de ces pauvres vierges folles, devant lesquelles la femme de cœur passe en retenant avec peine une larme de douleur et de pitié.

Telle est cependant notre pauvre espèce humaine, méconnaissant les biens qu'elle a, envieuse de ce que Dieu lui refuse avec raison, se forgeant toute sorte de chaînes et de misères, vivant sans liberté, comprimant les sentiments naturels qui trouveraient leur satisfaction facilement assouvie, se créant des besoins dont l'aliment n'existe pas pour nous; et succombant enfin étouffée sous le poids de tant de pressions contraires. — Que serait-ce donc, grand Dieu! si, au lieu des caractères et des goûts, on essayait de faire l'histoire des sentiments et des amours factices et de ceux de convenance et de convention?

Peut-être, au premier jour de misanthropie et de loisir, effleurerais-je ce lamentable sujet.



## VENCE

---

A MADAME S... G...

---

Comment, Madame, vous qui avez tant vu, qui voyez encore tant de pays, vous qui reprochez si souvent à vos amis voyageant à l'étranger, de négliger la France, vous ne connaissez pas Vence, la chère petite ville où je viens passer tous les ans des vacances que j'y trouve toujours trop courtes ? Mais c'est impardonna-ble ! Permettez-moi de vous la présenter et de vous faire faire connaissance avec elle.

Deux mots d'histoire d'abord.

Vous professez une légitime horreur pour les banalités. Et pourtant je suis obligé de débiter par l'invariable formule des savants qui ne savent rien : l'origine de Vence se perd dans la nuit des temps. J'ai, à votre intention, consulté un gros volume prétentieusement intitulé *Histoire de Vence*, écrit par un honorable abbé de l'endroit. Mais ce livre, plein de bonhomie et n'ayant de prétentieux que son titre, est une sorte de roman farci de noms, de dates et d'assertions qu'aucun contrôle ne justifie et auquel je ne vous conseille pas de recourir, à moins que vous ne soyez affligée d'une insomnie absolument incurable. Je lui dois cependant cette justice qu'il établit assez exactement la chronologie des évêques et des abbés de Vence. C'est, après tout, l'histoire d'un Chapitre, mais à coup sûr, et sans vouloir faire un jeu de mots, ce n'est pas même un chapitre d'histoire.

L'histoire à peu près connue de Vence est tout au plus contemporaine de ses deux évêques patronaux, saint Véran et saint Lambert, c'est-à-dire qu'elle date à peine du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle. Et encore ces premiers temps sont-ils pleins, malgré les recherches sérieuses dont

ils ont été l'objet, de grosses contradictions et d'impénétrables obscurités.

On peut toutefois admettre que la fondation de Vence est due à une peuplade des Celto-Ligures — les Décéates ou les Nérusiens, — deux siècles avant la conquête des Gaules par les légions de Jules César. Les inscriptions tumulaires ou commémoratives déterrées dans les environs constatent elles-mêmes ce fait. Pour toute la période de la domination romaine, les pierres et les métaux parlent, comme disent les archéologues. J'ai vu, en effet, enchassées dans le soubassement extérieur des vieilles maisons, des inscriptions en l'honneur de Gordien III, de Caracalla, de Dèce, de Gallien, de Publius Cornelius Licinianus Valérien et du petit-fils du divin Constantin. La collection de médailles antiques trouvées dans de nombreux sarcophages découverts et fouillés, compte des Marc-Aurèle, des Nerva, des Néron, des Domitien, des Gordien, des Trajan, des Crispine et des Faustina de la plus irréprochable authenticité.

Mais après ces premiers jalons historiques dépareillés, nuit complète pendant mille ans!

Les archives municipales ne remontent pas au-delà de 1350. Dans l'intervalle, les Visigoths, les Lombards et les Sarrazins, — les uns descendus des monts comme des avalanches, les autres débarqués de la mer comme des ouragans, — se ruent alternativement sur la contrée, la dévastent et la saccagent au fur et à mesure que les habitations se relèvent de leur désastre et de leur ruine.

Au XIV<sup>e</sup> siècle cependant, la cité apparaît, réclamant déjà à ses seigneurs des prérogatives communales ou défendant certaines franchises contre les inextinguibles appétits de la féodalité ou du clergé.

Du XIV<sup>e</sup> siècle à 1789, l'histoire de Vence n'est plus qu'une longue, qu'une sanglante série de rivalités et de révoltes contre ses seigneurs, contre les bailliages voisins, contre les parlements, contre le pouvoir ecclésiastique surtout, qui se montre le plus tracassier et le plus avide de tous. C'est aussi la guerre civile, les déchirements des citoyens entre eux, succédant aux guerres contre les barbares du dehors. Luites sans trêve, ayant toutes pour but l'esprit de domination d'un côté, la soif de li-

berté de l'autre, la religion parfois, éteintes enfin par la Révolution qui engloutit dans sa tourmente la féodalité, les parlements, l'intolérance religieuse, et qui promulgua l'immortelle Constitution de 1791 d'où est sorti tout armé le Code civil.

Ce que je viens de dire de Vence c'est, du reste, l'histoire de toutes nos villes méridionales, Marseille excepté, et je m'arrête, un peu essoufflé de cette digression qui n'est pas dans mes habitudes. Au fait, ce n'est pas l'histoire de Vence que vous voulez. Je ne suis ni capable ni en mesure de l'écrire. Vous désirez tout simplement la description de la cité actuelle.

La voici :

Vence est une petite ville des Alpes-Maritimes, dans l'arrondissement de Grasse, qui faisait partie du département du Var avant l'annexion. Elle a été le siège d'un évêché. Elle n'est plus qu'un chef-lieu de canton rural. Sa population, même au temps de sa plus grande prospérité, n'a jamais dépassé 4,000 âmes. Elle est maintenant réduite à 2,500.

Elle est bâtie sur un plateau circulaire, dans un amphithéâtre de montagnes calcaires qui

l'entourent de trois côtés : au couchant, au nord et à l'est. La chaîne de ces montagnes présente sept sommets distincts. Cela fit dire à Delille, le doux traducteur des *Géorgiques* qui, en 1778, se rendant à Rome avec madame de Trudaine, vint faire une visite à Monseigneur de Bardenonche, évêque de Vence : « Vence est donc aussi la ville des sept collines ? »

Du côté du midi, les vallées accidentées de coteaux et de torrents desséchés, s'étendent sur un parcours de quatre lieues et descendent en ondulant, comme d'immenses vagues de verdure subitement figées, jusqu'aux turbulentes vagues d'azur de la Méditerranée.

Deux ravins très profondément encaissés, le Malvan et la Lubiane, enserrant dans leurs capricieux méandres la base du plateau que la ville couronne.

La ville a la forme d'un disque. Ses anciens remparts forment une circonférence à peu près parfaite dont l'église, ancien temple de Mars et Cybèle, occupe le centre. Ces remparts, comme tous ceux qui défendaient les villages du littoral provençal, datent du Moyen-Age.

Ils ont été évidemment construits pour abriter la population des invasions des Sarrazins et de la peste, ces deux fléaux dont la Provence a eu tant à souffrir pendant cinq ou six cents ans. La peste a maintenant disparu de l'Europe, mais le choléra l'y a fort avantageusement remplacée et nous n'avons plus, contre le monstre du Gange, la ressource des Lazarets que le prétendu progrès moderne a d'office et si crânement mis en retrait d'emploi pour crime de caducité. Aussi la peste n'éclatait autrefois que tous les cinquante ou soixante ans, tandis que le choléra s'est carrément installé chez nous d'une manière à peu près permanente.

Percés seulement, lors de leur construction, de deux entrées ogivales fortifiées, ces remparts sont aujourd'hui criblés de portes et fenêtres éclairant les maisons qu'on a, sur tout leur périmètre, adossées contre eux à l'intérieur, et auxquelles ils servent de façade sur la principale rue de la ville. Des brèches entières y ont été en outre pratiquées pour dégager les ruelles étroites qui venaient y aboutir en cul-de-sac et pour donner à celles-ci une issue sur

la campagne. Le soir, quand toutes ces fenêtres sont illuminées par la lampe des laboureurs, il semble que la ville soit ceinte d'un réseau de feu.

La rue du faubourg, recourbée en croissant, artère et promenade unique du pays, est bordée de maisons des deux côtés et ombragée de frênes et de platanes trois ou quatre fois centenaires. Elle doit son nom aux habitations que, sans doute par insuffisance d'espace dans l'enceinte, on a bâties au midi, en dehors des remparts, sur une ligne parallèle à leur circonférence. Cette rangée de maison intercepte le soleil en hiver, la brise en été et la vue de la mer en tout temps. C'est fort regrettable, car la ville manque d'horizon et semble, si élevée qu'elle soit dans le cercle de montagnes qui la dominant, assise au fond d'un entonnoir. Les Vençois ont ainsi perdu, par leur faute, un des charmes des villes du Midi le plus apprécié des étrangers : la vue de la mer et des belles dentelures des montagnes de nos côtes. Vous vous rappelez avec quelle sollicitude, avec quel art ce panorama a été ménagé dans les stations hivernales, à Gênes, à la Spezzia,



à Menton, à Cannes, à Hyères, à Mougins, à Grasse et au Cannet surtout, où la pauvre Rachel, dans la lugubre villa Sardou, est venue finir solitairement sa vie de triomphes !

Malgré cette disposition des lieux, Vence est très aérée et très salubre. Nulle autre part, dans les villages environnants, on ne rencontre d'aussi beaux enfants, autant de vieillards sans infirmités, une population adulte si robuste et si saine. Cela tient sans doute aussi aux habitudes de labeur et de sobriété, — je n'y ai jamais rencontré un homme ivre, pas même les jours de fête, — de cette population livrée toute l'année aux travaux des champs. Car elle n'a pas d'industrie proprement dite et l'agriculture l'absorbe exclusivement. Elle quitte dès l'aube ses vieux toits, dont je vous parlerai bientôt, pour se répandre dans la campagne. Elle ne rentre qu'à la nuit close. Aussi, toutes les publications, toutes les réunions, tous les enterrements, tous les actes quelconques de la vie publique s'y font-ils à cinq heures du matin ou à huit heures du soir.

C'est plaisir de voir, aux derniers rayons du soleil couchant, par les chemins en rampe qui

aboutissent à la ville, toutes ces braves familles satisfaites de l'accomplissement de la tâche quotidienne : le père chargé des lourds outils qui ont remué la terre; la mère et les enfants portant des paniers remplis de fruits ou de légumes de la saison; l'âne paisible et grave rapportant sa botte de litière fraîche coupée par ces mêmes enfants aux marges fleuries des rochers; et la chèvre folâtre, enivrée de thym et de lavande, gambadant ou mordillant au passage les pampres de vigne et de figuier qui pendent sur les bords de la route. Tout cela respire une sorte de sérénité et de joie de vivre, un air de calme et de santé qui forme un heureux contraste avec l'allure affairée, l'activité fiévreuse ou le désœuvrement malsain de l'habitant de nos grands centres. On sent monter du cœur aux lèvres, comme une sorte de prière, le *fortunate nimium* virgilien.

La campagne de Vence est fort belle. Elle est belle comme tableau et comme produit. Le géologue y peut étudier partout la trace des convulsions volcaniques, des grands soulèvements de l'écorce du globe. Des zones d'une étendue considérable sont couvertes de coquil-

les fossiles très curieuses, liées entre elles par une sorte de poudingue gris de fer qui fait office de ciment. La minéralogie peut y faire une ample provision d'échantillons de toute nature, et, à la surface du sol, la flore des Alpes et de la Provence étale ses richesses aux yeux du botaniste.

Sous le rapport de la production, les berges des ravins, arrosées par les eaux d'opulentes sources, sont, malgré leur pente énorme, jardinées ou cultivées en prairies. Au-dessus des prés et des jardins, commence la région des oliviers, rayée de grands murs de soutènement jusqu'aux deux tiers environ de la hauteur des montagnes. Les sommets de celles-ci sont complètement dénudés et arides comme nos collines du littoral. Ils étincellent au soleil d'été comme des masses de cendre embrasée, dont ils ont exactement l'éclat et la couleur, et fournissent à peine aux troupeaux un maigre pâturage au printemps.

Sans doute, ces gros murs grisâtres qui soutiennent les terres n'ont rien de bien pittoresques, mais ils constatent et perpétuent les conquêtes du travail obstiné de l'homme sur la

nature hostile et sauvage et, d'un autre côté, ils sont tout-à-fait masqués à distance par la verdure des oliviers aussi beaux que ceux de l'Italie immédiatement voisine. Le territoire est en outre complanté de nombreux arbres fruitiers, parmi lesquels j'ai remarqué le pommier, le prunier, le noyer, le châtaignier, le jujubier si lent à grandir, le cormier, le poirier et surtout le figuier qui mérite une mention spéciale. Son fruit, séché en automne sur des claies de roseaux, est l'objet d'un certain commerce et devient, avec le rude pain de ménage qu'on ne pétrit que tous les trois mois, la base de l'alimentation des ménages pauvres en hiver.

La jolie pomme des Alpes à la peau rouge et satinée, plus parfumée qu'une fleur, et dont l'acide est si agréable, est, en même temps que la figue, exportée dans nos villes du Midi où elle fait concurrence à ces petites pommes savoureuses de Savone qui nous arrivent par mer, avec les oranges et les citrons de la côte italienne, de la Sicile ou des Baléares.

Voilà pour les produits. Comme aspect, je le répète, la campagne est magnifique. Vous vous

plaigniez toujours, à Toulon, de nos gazons calcinés et de ce que, tandis que les fonds étaient incontestablement beaux, les premiers plans étaient partout fort déplaisants et fort laids. — Vous aviez raison. A Vence, les premiers plans sont charmants et le panorama des horizons est plus saisissant et plus grandiose que sur le littoral. Le regard parcourt avec amour cette vigoureuse verdure du sol, ombragée par la verdure plus sombre des vergers et des bois. Il rencontre, en s'élevant, les grandes lignes de montagnes qui se développent en ondulations gracieuses ou majestueuses, depuis la mer jusqu'au col de Tende dont le diadème de neige rayonne dans l'azur du ciel. — Sur les versants dont la verticalité proscrit toute tentative de culture, les pins d'Alep croissent avec un élan superbe. D'imposants bouquets de chênes qui rappellent le culte d'Irminsul, poussent dans les fentes des grands rochers à pic, sorte d'autels barbares que les racines géantes enlacent et qu'elles empêchent depuis des siècles de crouler dans les précipices dont les échos ont probablement répété autrefois les hymnes sanguinaires des druides.

On n'y entend plus aujourd'hui que le cri rauque de l'épervier effrayé, qui traverse le ciel comme une flèche noire et disparaît d'un seul coup d'aile derrière la crête la plus voisine.

Cependant si les yeux sont charmés par la beauté des sites, si l'odorat est réjoui de la pénétrante senteur des violettes qu'en raison du voisinage de Grasse on cultive sur plusieurs points pour la parfumerie, les jambes ne s'accrochent pas si aisément du métier qu'elles sont contraintes de faire dans les ravins ou sur les flancs des coteaux qui se succèdent sans relâche. A part les chemins vicinaux dont les rampes sont adoucies par d'interminables lacets, il faut, dès qu'on aventure le pied hors de la ville, enfilez de raides sentiers en casse-cou et d'abruptes talus dont l'inclinaison varie de 30 à 55 degrés. A moins d'être préalablement familiarisé avec le vertige, on ne peut s'y hasarder sans danger. Il faut toujours monter ou toujours descendre. Que dis-je, descendre ou monter? C'est dégringoler ou escalader qu'il faut dire. Mais il y a une compensation à cet éreintement des tibias, à cette désarticulation des muscles. Outre les radieux paysages qu'on

découvre, on revient le soir au gîte mort de faim littéralement, et les salutaires eaux du pays, que nous buvions pures par gourmandise, accélèrent bien plus facilement la digestion que toutes les eaux minérales de Vichy, de Condiilac ou de Saint-Galmier auxquelles nos estomacs gastralgiques et détraqués ont incessamment recours dans nos villes. Après quoi on s'endort avec délices... quand les moustiques le permettent, toutefois, car c'est là la véritable plaie biblique de toute la vallée du Var, depuis Menton jusqu'à Antibes, Nice et Vence comprises. Il est impossible d'imaginer rien de plus irritant que le susurre de ces abominables insectes ailés, rien de plus redoutable que leur trompe insatiable de sang humain; rien de plus agaçant que les précautions infinies et presque toujours insuffisantes qu'il faut prendre pour s'en garantir. La moindre fissure, le moindre dérangement dans les plis du moustiquaire de mousseline qui ferme hermétiquement le lit, leur suffit pour s'y introduire. Ils sont armés d'un flair d'une subtilité inouïe à cet égard. Et alors, adieu le sommeil! Votre visage et vos mains sont subitement frappés

de variole. Le lit devient un enfer jusqu'au lever du jour où les vampires disparaissent en vous lançant, comme un ironique adieu, une dernière fanfare de bravade et de triomphe!

Supprimez les moustiques, et je proclame Vence le premier pays de l'univers. Car nulle part, et j'ai beaucoup voyagé, je n'ai trouvé une nature plus belle, un air plus pur ni, chez les gens, plus de bienveillance, plus d'empressement, d'affabilité, plus de sincère accueil, plus de discrète et cordiale hospitalité. N'en déplaise à Boiëldieu et dût l'ombre de Walter Scott s'en indigner, les montagnards écossais, en dépit du célèbre refrain de la *Dame Blanche*, ne vont pas à la cheville de mes chers montagnards de Vence sous ce rapport. Ils mettront à votre disposition leur temps, leurs bras, leur maison, leur jardin, leurs provisions, tout ce qu'ils possèdent, avec autant de désintéressement que de touchante bonne grâce. Mais c'est à une condition cependant. C'est que si vous êtes chasseur, — et qui ne l'est pas dans notre Midi? — vous ne tirerez pas dans un olivier, s'agit-il d'y abattre un condor ou un albatros, l'olivier fût-il chauve comme un crâne



de musulman ou même tout-à-fait mort, attendu... , dans ce dernier cas, qu'il peut repousser. La chose m'a été dite très sérieusement à moi-même par un indigène et, quelque fabuleuse qu'elle semble, quelque incroyable qu'elle soit, j'en garantis l'authenticité sur ma tête. Il paraît que, dans l'endroit, le miracle de Lazare n'est pas sans exemple en faveur de l'arbre de Minerve. Aussi son culte, chez les Vençois, est-il plus sacré encore que chez les Grecs dont quelques historiens, du reste, les font effrontément descendre en ligne directe par les Phocéens. — Ces historiens sont capables de tout ! Que ne cherchent-ils au moins une étymologie acceptable de Vence, car cela même manque à son histoire déjà si indigente !

Oui, les Vençois, comme les Marseillais, comme tous les Provençaux, hélas, sont tous chasseurs. Ils ont la rage et la démence de la chasse. Je ne puis définir ni qualifier autrement cette passion forcenée qui lance tous les gens, comme le burlesque Nemrod de la *Chasse au chastre* de notre regretté Méry, à la poursuite d'un gibier qui n'existe pas, qui tout au moins n'existe plus et qui peut-être n'a jamais existé.

La chasse est, à Vence comme ailleurs, une colossale et phénoménale mystification. Il faut marcher vingt heures dans des précipices pour rencontrer une défiante perdrix qui, ayant déjà reçu plus de coups de fusil qu'elle n'a de plumes, se lève et disparaît à trente portées. Les petits oiseaux ont totalement déserté la contrée. Quant aux lièvres, la seule trace authentique qu'on ait pu en trouver, c'est une patte fossile extraite, il y a quarante-deux ans, des fouilles faites pour la construction du canal des eaux potables de la ville. A part cette relique, sans doute antédiluvienne, aucun échantillon de l'espèce n'a plus reparu sur le territoire. L'individu fossilisé est mort sans postérité et les lièvres sont passés à l'état de mythes. Quelques nonagénaires affirment timidement et avec beaucoup d'hésitation en avoir tué un *autrefois*. Mais il est facile de se convaincre, aux sourires d'incrédulité de l'auditoire, que cette prouesse est considérée comme le rêve d'une imagination en délire, frappée de sénilité et de décrépitude.

Deux ou trois chasseurs fanfarons ont osé m'assurer pourtant qu'ils tuaient régulièrement leurs quatre cents grives par an, mais je

me garderais bien de jurer que ces quatre cents grives ne sont point quatre cents canards. Je lève, au contraire, mes deux bras vers le ciel en signe d'énergique protestation.

Maintenant, parlons de la ville même. Ce sera moins aimable, je vous en préviens. C'est même un peu le revers de la médaille.

Vous avez vu l'Algérie. Vous vous souvenez du ravissant aspect des villages arabes *vus de loin*, au soleil couchant, sur les arêtes embrasées du Sahel ou du Djurdjura. Ce n'est pas seulement de l'admiration que l'on ressent : c'est presque de l'extase. Mais quand on y arrive, le décor tombe, le charme s'évanouit et fait place à la déception et au dégoût.

J'ai éprouvé ces deux sensations successives à propos de presque tous nos villages de la vallée du Var. Ils sont perchés aussi, sauf de rares exceptions, sur les crêtes et, pour rendre leur ressemblance complète avec ceux de la rive sud de la Méditerranée, ils sont généralement assis sur des rochers verticaux autour desquels l'aloès et les cactus hérissent leurs ceintures de baïonnettes végétales : ce qui constitue une double économie de fondations et de clôture.

Sous une foule de rapports, on peut en dire autant de Vence. Vue de la grande route, à cinq ou six kilomètres de distance, c'est-à-dire par le travers de Saint-Paul, ancienne ville royale, place forte aujourd'hui déserte et triste comme un catafalque, Vence est réellement jolie. Elle coiffe, passez-moi l'expression, le sommet de sa colline, comme un chapeau *canotier* coquettement incliné sur la tête d'une jolie femme. La métaphore est un peu aventurée, n'est-ce pas ? Elle vous effarouchera moins cependant si vous considérez que cette colline s'élargit et se renfle considérablement, comme une crinoline bouffante avec des volants de gazon, à mesure qu'elle descend au niveau des ravins et qu'avec un peu d'illusion et de bonne volonté, on peut la comparer dans son ensemble à une Benoiton vue à travers le microscope.

Je vous ai déjà décrit la rue du faubourg. Les rues de la ville intérieure, cailloutées avec les galets roulés des torrents, sont fort étroites et très drôlement percées. Elles sont littéralement *festonnées*, et comme tracées sur le sillage d'un bateau courant des bordées vent debout. Elles présentent à chaque pas des saillants

et des rentrants, des courbes et des zig-zags, des arabesques à dérouter le géomètre le plus expert. C'est un inextricable fouillis de lignes enchevêtrées, de coudes, de recoins, de cours, de patecqs, de culs-de-sac et de porches, dont le plan cadastral peut seul donner une idée exacte à des yeux exercés. Par une bizarre et inexplicable particularité, toutes ces rues sont plus larges au milieu de leur parcours qu'à leurs embouchures où elles s'étranglent littéralement. Leur tracé planigraphique figure deux entonnoirs soudés par le gros bout. Je vous laisse à penser les fréquentes rencontres nez à nez que cette disposition des lieux ménage, sur les points d'intersection, entre les citadins qui débouchent l'un sur l'autre en sens contraire, sans pouvoir se voir ni se garer. Ne serait-ce pas le cas de crier : *Siastali!* comme les gondoliers de Venise au point où les canaux se croisent, pour éviter des abordages burlesques et quelquefois dangereux?

La conséquence de cette distribution du terrain à bâtir a été de créer une multitude d'îlots informes, rebelles à tout alignement, tout au plus suffisants, à l'une de leurs extrémités,

pour une maison aussi exigüe qu'un placard, tandis qu'à l'extrémité opposée, deux spacieuses maisons, construites sur les ailes ont encore laissé entre elles un intervalle libre considérable. Dans ces vides bariolés d'appentis, de hangars, de garennes et d'étables, on a même élevé d'autres maisons. Seulement, quand ces maisons ont été achevées, on s'est aperçu qu'elles n'avaient aucun accès sur la voie publique. Alors, comme un avocat qui se tire par un coup d'audace désespéré, d'un solécisme où la chaleur de l'improvisation l'a enferré, on a tout simplement éventré la maison la plus voisine et ouvert, à travers son rez-de-chaussée, un corridor qui vient déboucher sur une issue quelconque puisqu'il en fallait une à tout prix.

Ces corridors sont, la plupart du temps, des boyaux de 60 centimètres de large sur 2 mètres de hauteur. Les pierres de la voûte et des murs latéraux suintent l'humidité par tous les pores; des lichens livides s'y étalent comme des dartres et les joints de la maçonnerie montrent les dents comme un singe qu'on agace. Sur ces boyaux, les propriétaires des immeubles ainsi transpercés d'outre en outre, ont à

leur tour ouvert des soupiraux, des fenêtres, des œils-de-bœuf, des chassiss, des tuyaux de poêle et des portes de dégagement ; ils y ont déversé ou fait passer leurs eaux ménagères et pluviales. Et tout cela forme un fouillis, un chaos de droits de propriété, de droits de passage, de possessions, de prescriptions, d'us, de stillicide, de servitudes et d'enclaves, aussi indéchiffrable que le vertigineux dédale des lieux eux-mêmes. Quelle plantureuse pépinière de procès, bon Dieu !

Ajoutez que quelques-unes des maisons ont leur escalier à l'extérieur, dans la rue, à ciel ouvert ; que ces escaliers sont faits avec des pavés cubiques disjoints, disloqués, branlant dans leur alvéole de mortier comme les dernières dents des octogénaires qui les gravissent encore assez allègrement, ma foi ! mais en se livrant forcément, pour franchir les lacunes de ces échelles de pierre, à une gymnastique qu'un acrobate émérite ne dédaignerait pas d'applaudir. Ajoutez enfin, pour achever le pittoresque du tableau, des encorbellements impossibles qui saillaient des maisons sur des solives absolument gangrénées, et qui tiennent en l'air



par un miracle permanent ; des passerelles de planches, des linteaux de bois ou des arceaux de pierres brutes jetés d'une mesure à l'autre pour arc-bouter leurs façades obèses qui s'effondrent ; les fenêtres garnies de claies de roseaux en guise de persiennes, les porches surbaissés où le jour ne filtre que des lueurs grises et qui ont l'air de cours de léproseries ; parcourez ce labyrinthe désert à neuf heures du soir, quand le beffroi de la paroisse sonne le couvre-feu : — oui, le couvre-feu ; ne riez pas, c'est très sérieux ; on n'a jamais cessé de sonner et on sonne encore tous les soirs le couvre-feu à Vence ; — et dites-moi si l'imagination n'a pas le droit de créer un énorme anachronisme et de se croire en plein quinzième siècle, sous le règne de Louis XI ou de Charles VIII ?

Il me reste à vous dire un mot des constructions. Si j'en excepte celles qui bordent le faubourg et quelques rares maisons bourgeoises de la ville, du reste sans originalité et sans élégance extérieures, les habitations du pays sont toutes laides, sordides et malsaines. Les paysans *vivent sur leurs terres*. C'est leur mot, et



il est exact. Ils n'ont aucune notion du bien-être dans l'habitation qui ne leur sert que pour y dormir la nuit ou pour s'y abriter pendant les jours de pluie. Aussi ne se préoccupent-ils pas, au point de vue sanitaire ou de l'hygiène domestique, des émanations fétides dont ils en font le foyer. S'ils y demeureraient constamment, ils y contracteraient des affections typhiques qui n'y sont pas d'ailleurs sans exemple. Mais la provision d'oxygène que leurs poumons font dans le jour à la campagne neutralise l'action pernicieuse qu'ils peuvent éprouver la nuit entre leurs quatre murs.

Leurs maisons se composent, en effet, d'un rez-de-chaussée ou cuisine d'une seule pièce, élevé de quelques pieds au-dessus du niveau de la rue, et d'un étage où l'on couche, avec combles et grenier par-dessus. Le sous-sol, auquel on accède de plain pied, par un soupirail qui affecte la déclivité d'un gouffre, est un caveau divisé en trois compartiments : l'étable, la loge à porcs et.. faut-il tenter une périphrase ou faut-il, à tout risque, appeler la chose par son propre nom... qui ne l'est pas ?

Eh bien, non, jamais le nom de cette chose

ne souillera ma prose. J'en ai déjà trop dit pour que cela soit nécessaire. Donc, chaque troisième compartiment susdit a une porte constamment ouverte sur la rue et sollicite ténébreusement les faveurs du passant au détriment de ses voisins. Malheur ! cent fois malheur à l'infortuné que l'imminence d'une catastrophe forcerait à pénétrer dans ces antres abominables. Il y risquerait ou de passer la jambe à travers les chevrons gluants qui en forment le plancher à claire-voie et de s'y fracturer une cuisse ; ou que ces chevrons vermoulus se brisassent sous lui... et les cheveux se hérissent d'horreur en songeant à ce qui lui arriverait dans ce cas ; où, s'il échappait à ces deux périls, d'y être tout simplement asphyxié. La multitude de ces repaires indique que l'engrais humain est, pour le paysan vençois, l'objet d'un culte presque aussi sacré que l'olivier. Pierre Leroux, — vous ai-je dit que je l'avais rencontré à Vence où il a séjourné quatre mois ? — Pierre Leroux n'aurait pas eu besoin d'y prêcher sa fameuse doctrine du *circulus*. Il aurait trouvé là des adeptes fervents tout convertis d'avance à cette doctrine.

Quant aux toitures, — ouf! il fait bon respirer l'air du ciel, là haut, en quittant le *sous-sol!* — elles sont faites avec des tuiles rouges posées à sec sur des chevrons refendus. Il est fort heureux pour elles qu'il ne vente jamais sérieusement dans ces régions, où les arbres poussent droits comme des obélisques. S'il y soufflait un seul jour de notre mistral d'équinoxe, toutes ces tuiles se livreraient à une sarabande furibonde dans l'air, comme un vol de mouettes à l'approche de l'orage, et iraient s'abattre dans les champs aux quatre points cardinaux. Les tuyaux de cheminée, je n'ai pu deviner pourquoi, sont tous surmontés d'une cage en briques qui les fait ressembler à des colombiers. Cette cage, fermée par-dessus, est percée sur les côtés d'une infinité de créneaux rectangulaires. Les barreaux qui les séparent servent sans doute à briser le vent qui voudrait s'introduire dans les tuyaux, et la fumée peut ainsi toujours sortir par les créneaux du côté opposé, où le vent ne peut plus la refouler.

Mais pourquoi toutes ces précautions contre le vent, puisque ses violences sont inconnues dans le pays? C'est égal, je vous recommande

cet élémentaire et ingénieux système pour certaines cheminées de la capitale, qui fument comme des Turcs, à la grande confusion des fumistes consternés.

Laissez-moi ajouter ici, pour l'acquit de ma conscience, que les filles des cultivateurs, — quoique logeant dans les tristes mesures dont je viens de vous faire l'esquisse; — n'en sont pas moins filles d'Eve sous le rapport de la toilette et de la coquetterie. Le dimanche, on les voit, fort gracieuses et fort gentiment parées, étaler sur la promenade du faubourg des rubans et des crinolines qui ne doivent presque rien à ce qu'on voit dans ce genre sur les trottoirs de Nice ou de Toulon.

J'ai fini ma description de Vence, chère amie. Pour ce qui concerne le panorama des montagnes, la physionomie des sites, les produits du sol, les mœurs et l'habitation, cette description peut s'appliquer, avec quelques variantes, à toutes les localités de cette partie des Alpes-Maritimes jusqu'au Var, ce beau fleuve presque inconnu et que vous-même, touriste intrépide, ne connaissez pas encore. Il mérite pourtant l'honneur d'un voyage. Ils vous le diront,

tous ceux qui ont admiré son lit de sable gris, de cinq cents mètres de large aux points non endigués, zébré de rigoles où les eaux d'été s'égouttent dans les dépressions du sol; parsemé d'ilots de galets que chaque crue emporte ou déplace et bordé de villages étranges cramponnés aux mamelons des montagnes qui encaissent ses deux rives, puis débouchant enfin dans la Méditerranée entre Antibes et Nice, qui semblent se tendre la main par-dessus ses eaux.

Néanmoins, vous sachant très friande de récits villageois, je n'ai pas voulu quitter Vence sans en recueillir quelques-uns à votre intention. Je tiens ces récits d'une brave femme, notre voisine, qu'on appelle tante Marguerite et qui le soir, à la veillée, tout en devisant, ne quittait jamais la quenouille et faisait pirouetter le fuseau entre ses doigts ridés, exactement comme sa vieille homonyme de la *Dame Blanche*.

Dans la rue de la *Poste*, en face de la rue de la *Vieille-Audience* qui vient y aboutir à angle droit, est une maison de tout-à-fait misérable apparence. Le soubassement de sa porte d'en-

trée est frangé de vétusté et, par les trous que l'humidité y creuse, tous les chats et même tous les chiens du quartier élisent domicile nocturne dans le rez-de-chaussée.

« Ils s'y livrent ensemble à d'horribles ébats ! »

Pourquoi, me direz-vous, l'ai-je plus particulièrement remarquée parmi tant d'autres qui lui ressemblent ? C'est parce qu'au-dessus de cette porte, au fond d'une tout petite niche pratiquée dans la façade, se trouve une statuette de la Vierge d'un certain mérite comme sculpture.

Ah ! ce n'est pas là une de vos pimpantes madones enrubannées des *Traghetti* de Venise, avec la couronne de chrysocale, le manteau de soie fané par l'air salin des lagunes, les *ex-voto* d'argent pendus aux bras et au col, la guirlande de fleurs fraîches qui les entoure d'un nymbe de parfums, et la lampe qui veille toutes les nuits sur le socle de plâtre peint, au-dessus d'un bénitier de nacre. Non, c'est une mignonne Vierge toute noircie par le temps et l'abandon et sur la tête de laquelle l'arai-

gnée file irrévérencieusement ses draperies. Sous la poussière qui la couvre, on devine l'œuvre d'un artiste inexpérimenté sans doute, mais pourtant pleine de grâce et de naïveté. Elle a je ne sais quoi de juvénile et de charmant qui attire et fixe le regard.

J'ai voulu connaître l'origine de cette Vierge et voici l'histoire que tante Marguerite m'a racontée. Mettez que ce n'est qu'une légende. Elle n'en sera pas moins touchante.

La chose se passait en 1690, au moment où la guerre éclatait de nouveau entre la France et le Piémont; où Saint-Ruth soumettait en dix jours la Savoie; où Feuquières exterminait les *Barbets* sur le Var; où Catinat enlevait Nice en un tour de main.

Un jeune bachelier de Vence nommé Antony, qui terminait ses humanités à Nice et qui, dès l'enfance, avait manifesté un vif attrait pour la sculpture, se hâta, dès que la déclaration de guerre fut connue, de regagner son toit natal. Il n'avait pour toute famille que sa vieille mère, propriétaire de la maison dont je vous ai parlé et qu'elle habitait solitairement en attendant son fils. Antony fut obligé à di-

verses reprises de chercher un refuge dans les fermes pour éviter de tomber dans les partis de maraudeurs qui pillaient la campagne. C'est dans une de ces fermes qu'il rencontra une jeune Vençoise d'une merveilleuse beauté, nommée Marie. Il s'en éprit éperdûment. Tous deux s'aimèrent et leur mariage fut convenu pour le retour de la paix. — L'artiste amoureux sculpta pendant son séjour à la ferme le buste de Marie, dans un bloc de cette belle pierre calcaire du pays, blanche comme le marbre, veinée de filons roses, et l'emporta avec lui à la ville.

Quand il y arriva, le capitaine de Bulonde venait d'y entrer et y recrutait quarante jeunes gens pour renforcer les compagnies du régiment d'Alsace qu'il conduisait en Italie. Antony, malgré les pleurs et les cris de sa mère, y fut incorporé d'office. Si jeune qu'il fut, il fit vaillamment son devoir de soldat français en Piémont. Mais quand il revint à la paix, heureux de revoir et d'épouser sa douce fiancée, celle-ci était morte d'inquiétude, de douleur et d'amour. Dans un accès de désespoir et de délire, Antony brisa le buste de Marie, et ce ne



fut qu'à la prière de sa pauvre mère qu'il consentit à vivre et qu'il sculpta, avec un débris de son œuvre tant chérie, l'image de la divine patronne de celle qu'il ne devait plus voir en ce monde. Cette image servit à sa pensée en deuil de trait d'union entre la tombe et le ciel. Elle fut posée comme un gage béni de consolation sur la façade de la petite maison et, depuis deux cents ans, en mémoire de cet événement, toutes les filles qui sont nées dans les maisons voisines ont reçu au baptême le doux nom de Marie. — On n'a constaté qu'une unique exception à cette règle : une marraine taquine et sceptique fit baptiser un jour une filleule du nom de Caroline. Cette enfant avait les plus beaux yeux noirs qu'on puisse rêver. Une maladie des yeux la défigura et la laissa borgne. On considéra cette catastrophe comme une punition céleste de l'infraction à la pieuse tradition du quartier et les épouseurs s'éloignèrent avec terreur de cette innocente victime d'un nom qui ne devait pas être le sien.

Voici une autre histoire, ou légende, — ce sera toujours comme vous voudrez, -- empreinte d'autant de tristesse et de candeur que

la précédente , mais plus tragique cette fois.

Celle-ci date d'un peu plus loin : des croisades.

Il reste des anciens remparts , deux tours quadrangulaires et massives dont la conservation est intacte. Elles ont trente mètres de haut et sont montées par assises régulières de pierres blanches , taillées rustiquement en bossage. Leur étage supérieur sert aujourd'hui de grange et leurs redoutables créneaux , d'où sortait autrefois la gueule des couleuvrines , sont transformés en pacifiques lucarnes par où l'on rentre les foins.

L'une de ces tours , celle de l'Est , s'adossait à une vaste maison seigneuriale avec jardin , qui existe encore. On raconte que cette maison était habitée par une noble damoiselle nommée Aloys , dont le cousin Marcellin , à la fois trouvère et chevalier , guerroyait en Palestine. Ils avaient , au départ du paladin pour la Terre-Sainte , échangé d'éternels serments d'amour sous un magnifique figuier qui ombrageait tout le jardin. C'était un de ces beaux arbres comme on en voit tant dans la localité et dont le fruit , qu'on appelle *Bellone* , composé d'une chair

rouge et sucrée et de petites graines fines comme des perles, ressemble à du corail en fusion semé de paillettes d'or.

On était à l'époque où le chevalier devait rapporter ses lauriers et son cœur aux pieds de sa douce châtelaine. L'accès de la tour, exclusivement réservé aux hommes d'armes, à cause des Maures qui rôdaient sur le littoral, était sévèrement interdit aux femmes.

Un soir d'été, Aloys songeait à son bien-aimé sous le figuier. Elle venait d'en briser une branche dont elle agitait sur son front brûlant, comme un éventail, les larges feuilles d'émeraude. Elle crut entendre résonner une fanfare sous le rempart et grincer les poulies du pont-levis, sous les mâchicoulis de la porte du Peyra. — C'est lui! s'écria-t-elle. Et elle monta au sommet de la tour d'un seul élan. Une lune magnifique rayonnait au ciel. Elle se pencha sur le parapet, agitant son mouchoir blanc. Un sifflement strident se fit entendre dans l'air et une flèche, décochée par un soldat sarrazin, vint la frapper en plein cœur. La mort fut instantanée. Elle tomba roide sur la plate-forme, le sourire aux lèvres, le regard noyé d'espoir

et de joie. La petite branche de figuier se détacha de ses doigts détendus par le trépas et le flot de sang qui jaillissait de la poitrine de la jeune martyre de l'amour, entraîna cette branche dans la gargouille de la tour, qui regarde le midi.

Au printemps d'après, un figuier poussait horizontalement à trente mètres de hauteur, en dehors de la muraille extérieure de la tour, fécondé par ce sang virginal et plongeant ses racines dans le ciment des joints de l'édifice.

Pendant la Révolution, les clubistes du crû voulurent détruire cet arbre étrange, sous prétexte qu'il rappelait un souvenir de féodalité et d'aristocratie. Le figuier fut coupé par une hache impie au ras du mur, et tante Marguerite assure qu'une sève sanglante s'écoula de la blessure.

Au mois d'avril de l'année suivante, le figuier aérien repoussait avec une vigueur admirable. On eut alors recours à tous les barbares moyens de destruction que la passion aveugle et brutale peut suggérer. On le coupa encore et l'on introduisit dans ses racines de l'eau bouillante et des liquides corrosifs. L'arbre de

l'amour n'en repoussa pas moins, narguant ses bourreaux et lassant leur férocité. Ils eurent un moment la pensée de démolir la tour elle-même pour en finir une bonne fois. Mais un spirituel et narquois personnage nommé Baptistin, — que son nom soit à jamais béni des amoureux! — fit remarquer que le figuier repousserait infailliblement plus beau du sein des décombres et la tour fut sauvée.

Le susdit figuier pend aujourd'hui, éploré et échevelé comme un saule, du sommet de la tour sur l'avenue de la ville, et l'on ne passe amais à son ombre sans que la douce image d'Aloys ne s'impose, grâce à cet impérissable talisman de fidélité, au souvenir attendri des promeneurs.

Maintenant, vous connaissez Vence aussi bien que moi. Voilà le doux pays où j'ai *dé-pensé*, comme vous dites, mes vacances des deux dernières années et où je retournerai, si Dieu le permet, car je n'en connais pas où la fleur du repos s'épanouisse d'une façon plus sereine et plus bienfaisante pour le cerveau fatigué.

J'y ai passé ma dernière heure de loisir et

de liberté, par un calme absolu de l'atmosphère, sur les ruines du château de Saint-Martin, un vieux manoir fortifié des Templiers, démantelé pendant les guerres de religion, situé au nord-est de Vence et dominant à pic, à une grande élévation, le torrent de la Lubiane, comme ces vieilles citadelles féodales qui surplombent le Rhône dans le Vivarais.

J'avais devant moi, sous mes pieds, la ville et ses jardins coupés de murs comme un grand damier; plus loin, à l'ouest, les cimes cultivées de Courmettes, le clocher de Tourettes, puis des forêts et des cultures qui s'étendent à perte de vue jusqu'aux montagnes de porphyre de l'Estérel; au midi, la grande mer bleue, sillonnée de voiles blanches; les îles de Lérins, qui ressemblent à deux corbeilles de verdure flottantes, les longues courbes des golfes de Fréjus et de Cannes, les câteaux historiques de Cagnes et de Villeneuve-Loubet; les croupes agrestes du mont Chauve et du Chéron, la noire silhouette dentelée du fort Montalban à Nice et le phare de Villefranche; à l'est, les Alpes maritimes s'étagent, de contreforts en contreforts, jusqu'au col de Tende; et derrière.

moi, à mi-côte, le joli village de Saint-Jeannet, adossé à un basalte cyclopéen couleur de soleil, brusquement et perpendiculairement lancé vers le firmament, à une hauteur prodigieuse, par une immense convulsion volcanique ; puis Carros, Gattières, Le Broc, La Gaude aux vins blancs exquis, et tous les villages frontières cédés à la France par le traité de 1760, sur la rive droite du Var. Cinquante lieues d'horizon !

J'ai envoyé de là un souvenir heureux à tous ceux que j'aime ici-bas, comme pour les associer au sentiment d'extase et de bonheur sans mélange dont j'étais pénétré. Après quoi, je suis venu reprendre, avec des forces nouvelles, ce *harnais du travail* si cher à mes épaules et auquel, après tout, elles sont si habituées qu'elles n'en éprouvent de fatigue que lorsqu'elles restent longtemps d'en sentir le poids.

## ABD-EL-KADER AU FORT LAMALGUE

La nuit du 22 au 23 décembre 1847 vit s'accomplir, dans la province d'Oran, un événement qui eut en France un immense retentissement. Abd-el-Kader poursuivi et défait par les troupes de l'Empereur du Maroc, Abd-el-Rhaman, qu'il avait tenté de détrôner, se réfugiait avec sa deïra en désordre sur le territoire français. Il s'y constituait notre prisonnier à la condition qu'il serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre, et qu'il serait libre d'aller finir sa vie dans la cité sainte qui garde le tombeau du Prophète.



Abd-el-Kader fut reçu au marabout de Sidi-Brahim par le colonel de Montauban, bientôt rejoint par les généraux Lamoricière et Cavai-gnac. M. Lamoricière accepta, au nom de la France, la condition mise par l'Emir à sa sou-mission et le duc d'Aumale, gouverneur gé-néral de l'Algérie, à qui le Jugurtha moderne fut présenté quelques heures après, à Djemma-Gazouat, ratifia la parole donnée par le gé-néral.

Abd-el-Kader fut immédiatement dirigé sur Toulon, à bord de la frégate l'*Asmodée*. Il y arriva le 29 décembre et fut, en attendant les ordres du gouvernement, interné au fort La Malgue avec un de ses beaux-frères, Kadji-Mustapha ben Thami, l'exécuteur du massacre de Sidi-Brahim; avec son kalifat Kadour-ben-Allal, avec l'aga de ses réguliers, Mahmoud ben-el-Keur, avec sa mère, ses trois femmes, ses deux fils et une centaine de serviteurs.

Avant que les ministres de Louis-Philippe eussent statué sur le sort de l'Emir, la Révo-lution de février éclata. Abd-el-Kader réclama auprès du gouvernement provisoire l'exécution de la promesse qui lui avait été faite en Afrique

par le royal représentant de la France. Le gouvernement provisoire ne crut pas devoir prendre sur lui cette responsabilité et attendit que les députés de la nation fussent réunis et consultés.

Il répondit dans ce sens au prisonnier par l'organe de M. Emile Ollivier, commissaire du gouvernement dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, et j'eus le douloureux honneur d'aller lui porter cette réponse.

Mon père m'accompagna. Nous trouvâmes les Arabes entassés dans le premier étage du *Cavalier*, bâtiment situé à l'est du fort, en face du pavillon d'entrée, dont le rez-de-chaussée était occupé par le concierge du fort et par les officiers de la garnison. Le longueur du *Cavalier* est d'environ 25 mètres et sa largeur de 5, ce qui donnait à chacun des prisonniers, au nombre de cent, à peu près un mètre carré de surface pour se mouvoir. Il est vrai qu'il ne leur en fallait pas beaucoup plus pour fumer tout le jour, accroupis sur des nattes ou sur les matelas de l'administration.

Ce premier étage est divisé en cinq chambres d'environ 5 mètres de côté chacune. Abd-el-

Kader occupait avec son fils la pièce du midi, laquelle n'avait pour tout ameublement qu'un lit, quelques fauteuils usés fournis par la Marine, et un vieux divan placé entre deux fenêtres, sur lequel l'Hadji passait toutes ses journées à écrire et à méditer. Depuis son entrée au fort, il n'était sorti encore qu'une fois de sa chambre pour se promener, sous la surveillance du lieutenant-colonel d'Heureux, sur les terrasses où la hauteur des parapets le dérobaît à la curiosité des oisifs. Son fils sortait très rarement aussi. La gravité musulmane avait déjà remplacé sur ce frais visage la pétulance insoucieuse de l'enfance.

Les femmes étaient reléguées dans des logettes spéciales, sortes de caveaux obscurs et humides, au nord, fermés seulement par un grossier rideau de toile. Elles ne se montraient jamais au-dehors et leurs fenêtres restaient constamment fermées. En proie à l'apathie la plus profonde et à la paresse la plus incurable, elles n'éprouvaient pas même le besoin de renouveler l'air de leur infect logement, elles qui jusqu'alors avaient respiré, sous la tente, les brises du désert. On leur avait installé un<sup>e</sup>

pompe et un lavoir où les négresses mercenaires allaient faire de temps en temps un simulacre de lessive. La malpropreté faisait parmi les prisonniers d'effrayants progrès et la vermine y pullulait avec une fécondité révoltante.

Les Arabes auraient pu cependant vivre dans un état de propreté satisfaisante. Ils avaient de l'eau à discrétion et, à chaque instant, on les entendait vider sur le plancher de grandes cuves qui servaient à leurs ablutions et dont ils chassaient le contenu par les portes à l'aide d'énormes balais de bruyères. Il en résultait une humidité permanente et suffoquante. Le commandant du fort venait de prescrire des mesures sévères contre ce barbare et inefficace procédé de salubrité domestique.

Sous le rapport religieux, le fort était transformé en mosquée. Les salamalecks y étaient à l'ordre du jour et surtout de la nuit, au grand désespoir des soldats, dont ils interrompaient le sommeil. La grande cour était interdite aux Arabes. Ils s'accroupissaient, pendant le jour, au soleil entre les embrasures des canons, les yeux fixés vers le sud, dans la direc-

tion de la patrie. Ils poussaient à un sublime degré la vénération pour les vieillards infirmes dont ils se disputaient le fardeau avec un dévouement à la fois burlesque et touchant.

Ils étaient d'ailleurs bien traités sous tous les rapports par le gouvernement qui réparait ainsi, quoique tardivement, ses inhospitalières maladresses à leur égard. Au fort Malbousquet, où on les avait d'abord débarqués, les Arabes, entassés pêle-mêle, sans distinction d'âge, de sexe ni de grade, durent attendre pendant une semaine que M. Rousseau, l'interprète, retenu par ses fonctions auprès d'Abd-el-Kader au fort La Malgue, vint désigner à l'administration quels étaient parmi eux les agas et les simples réguliers. On leur fit alors la distribution des quelques sous par jour auxquels chacun d'eux avait droit. Dans la crainte de donner à quelques réguliers l'aumône un peu moins honteusement maigre qu'on payait aux agas, on avait jugé à propos de ne payer personne. De sorte que les uns et les autres furent réduits, pendant huit jours, à ne pas fumer faute d'un sou pour du tabac. On liardait ainsi au moment où la reddition de l'Emir faisait

rentrer, par suite de la réduction de l'armée d'Afrique, de douze à vingt millions dans les coffres de l'Etat!

L'agglomération des Arabes sur un espace trop étroit pour leur nombre ne pouvait d'ailleurs être imputée qu'à eux-mêmes. Ils avaient en principe été répartis entre les divers forts, mais ils avaient préféré leur gêne présente et les inconvénients qui en résultaient, à un bien-être qu'il aurait fallu payer par une cruelle et impossible séparation. Ab-del-Kader lui-même, à qui on en avait fait la remarque, répondit par cette phrase tout orientale : « N'importe, amenez-moi les tous. Je les empilerai, s'il le faut, comme les grains de blé dans les silos. » L'Emir se montrait, en effet, très-satisfait de cet état de choses qui lui conservait une sorte de souveraineté à la fois patriarcale, militaire et religieuse.

Le général Daumas, dont la bonté inaltérable et l'urbanité exquise ont tant adouci pour l'Emir les premières rigueurs de l'exil, me donna tous ces renseignements en attendant que le prisonnier pût nous recevoir. Il m'introduisit enfin dans le bastion habité par Abd-el-Kader. Le

hurlement guttural d'une sorte de gardien annonça notre arrivée.

Nous trouvâmes l'Emir enveloppé d'un burnous blanc, assis sur le divan, les jambes croisées, dans une attitude brisée qu'il s'efforçait de faire paraître méditative. Son visage empreint d'une douceur admirable, s'illumina à notre vue. Il crut sans doute que nous lui apportions la délivrance. Son calme, sa mélancolie et sa fierté faisaient oublier la misère et la laideur de son entourage, et les transformait en une sorte de cadre sévère à sa douleur.

Je lui remis la lettre dont j'étais chargé pour lui. Il la passa au général Daumas qui la lui traduisit.

Quand cette lecture fut achevée, il me tendit la main et me dit :

« Je remercie ton gouvernement de l'espoir  
« qu'il a et qu'il me donne, que justice me  
« sera rendue. C'est tout ce que je demande à  
« Dieu et aux hommes désormais. En attendant  
« que je réponde moi-même à la missive qui  
« vient de m'être lue, assure bien aux chefs de  
« ta nation que je compte sur leur parole

« comme j'ai compté sur celle que m'a donnée  
« le fils de ton sultan détroné. »

Il tenait attaché sur le mien son regard triste et profond. Pendant qu'il m'avait parlé, il avait donné, d'un imperceptible mouvement des prunelles, l'ordre de nous offrir le café, seule politesse que, dans sa détresse présente, il lui fut possible de nous faire.

Le café fut vite fait et servi, car Abd-el-Kader entretenait dans sa chambre un feu à rendre jaloux le soleil du Sahara. J'étais trop ému pour faire honneur au café de l'Emir. J'approchai néanmoins la tasse de mes lèvres, sur l'observation du général Daumas qu'un refus absolu serait considéré comme une impolitesse. Abd-el-Kader écouta avec un grand intérêt, à peine dissimulé par l'impassibilité stéréotypée des visages musulmans, les réponses que je fis à ses questions sur la situation de la France et sur la manière dont les principaux organes de la presse avaient interprété les conditions de sa soumission.

M. Daumas lui ayant dit que j'avais à diverses reprises parlé moi-même de lui dans les journaux, il manifesta le désir de voir quelques-



unes des poésies qu'il m'avait inspirées. Je lui promis de satisfaire à ce désir.

J'étais navré quand je le quittai. Ce logement étroit, nu, malsain, dans lequel son entourage et sa famille étaient entassés ; le respect sans bornes que lui témoignaient ses parents, même ses aïeux ; son calme et sa sérénité au milieu de tant de misère, d'abandon et de souffrance, m'impressionnèrent au-delà de toute expression. Je lui promis d'intercéder pour lui auprès des membres du gouvernement provisoire, où je comptais trois amis : un entre autres qui savait par cœur le livre d'azur et d'or des cieux, et dont je ne prononce jamais le nom sans rendre en même temps à celui qui l'a porté un hommage d'admiration et de reconnaissance.

Je tins cette promesse. J'écrivis à M. Arago et à M. de Lamartine. J'écrivis des lettres à la *Presse* et à l'*Illustration* et j'eus la satisfaction de voir plusieurs des journaux qui s'étaient déclarés contre la mise en liberté d'Abd-el-Kader, devenir ses plus zélés défenseurs.

Lé lendemain de ma visite, j'adressai à Abd-el-Kader une lettre dont j'ai conservé les passages suivants :

« Le général Daumas vous a dit vrai quand il vous a assuré que j'avais beaucoup écrit sur vous. J'ai admiré vos exploits comme poète, et tout en les déplorant comme Français, puisque c'était contre ma patrie qu'ils étaient dirigés. Mais vous repoussiez la guerre par la guerre ; vous l'avez faite sous l'inspiration de votre foi que je respecte et vous l'avez faite avec succès jusqu'à l'heure où Dieu a fait luire sur nos frères et les vôtres le soleil de la paix. Au lieu de vous faire un crime de votre courage et de votre dévouement à la patrie, on vous en admire davantage. La France est la dernière nation qui pût y trouver un sujet de représailles contre vous, car il n'est pas un seul Français qui ne versât tout son sang pour chasser de son territoire quiconque aurait la folle audace de l'envahir.

« Soyez donc persuadé que nous honorons votre génie et votre caractère ; que la guerre même que vous nous avez faite vous rend plus sacré à nos yeux et que vous nous apparaissez plus grand dans votre infortune que lorsque vous étiez au faite de la puissance. Le gouvernement provisoire de la France ne peut, comme

il vous le dit, prendre aucune décision définitive à votre égard, sans le consentement de la nation tout entière, représentée par les députés qu'elle va élire. Or, la France est généreuse et juste. Il est impossible que sa décision ne soit pas telle que vous la désirez, telle que nous l'attendons. S'il en était autrement, tous ceux qui portent la justice écrite dans leurs cœurs seraient mortellement attristés. Moi tout le premier, quelque infime que je sois, je protesterais dans nos journaux, qui sont comme l'écho de nos âmes, contre cette violation de la parole donnée par un Français, fût-il prince ou simple soldat.

« Ayez donc confiance. De quelque mesure que vous et les vôtres soyiez l'objet, soyez sûr qu'elle serait dictée par votre intérêt et qu'elle serait le prélude de l'accomplissement des promesses qu'on vous a faites. Soyez persuadé surtout que ma plume et mon cœur resteront dévoués au principe sacré que votre captivité soulève. »

L'Assemblée Constituante s'occupa enfin d'Abd-el-Kader, mais elle ne comprit pas la gravité de son mandat et laissa cette situation

sans solution sérieuse. L'Emir fut transféré au château de Pau. Il en partit plus tard pour la Touraine, à Amboise, où il est resté longtemps enfermé, comme l'étaient il y a quelques siècles les pages disgraciés de la reine Marguerite.

Mais, du moins, ses voyages à travers la France furent de véritables triomphes : mieux encore, d'éclatantes protestations contre la conduite des gouvernants. Les femmes semèrent son chemin de fleurs et de sympathies et le peuple des grandes villes battit des mains sur son passage.

On a comparé bien des fois la destinée de l'Emir à celle de Napoléon. C'était certes une exagération. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y avait quelque chose de vrai alors, dans ce rapprochement. Après une vie de combats et de victoires, Abd-el-Kader, comme Napoléon, trahi par la fortune, se jette dans les bras de son ennemi qui l'accueille et qui, au mépris du droit des gens, le déclare son prisonnier. Encore faut-il ajouter que l'Empereur se livra sans conditions à l'Angleterre, tandis que l'Emir ne se livra à la France, à laquelle il eût pu échapper en abandonnant sa

deira, qu'à la condition d'être conduit par elle en Egypte ou en Syrie.

Supposez que l'Emir qui, dans la première année de sa captivité, avait perdu déjà deux de ses enfants, fût mort lui aussi de désespoir et de nostalgie, et la France n'aurait plus rien eu à envier à l'Angleterre de la déplorable célébrité que cette nation s'est acquise en immolant l'Empereur à Sainte-Hélène.

Si, comme Bou-Maza, son pâle et prosaïque rival, Abd-el-Kader s'était laissé séduire par les distractions de notre civilisation et fût devenu le héros des salons de Paris, son infortune n'aurait pas revêtu le caractère de grandeur qui lui rallia tant de sympathies. Mais l'Emir, prêtre austère du Koran, ne voulut pas transiger avec son infortune. Il s'éteignait lentement, miné par une douleur d'autant plus profonde qu'elle était plus profondément ensevelie dans sa fierté.

J'avais promis à Abd-el-Kader de lui envoyer des vers. Dans tout ce que j'avais écrit sur lui avant sa soumission, je m'étais habitué à le considérer comme le *génie du retardement* du développement de notre colonie. Hélas !... après

sa chute, l'Algérie ne fit pas plus de progrès qu'avant. Au contraire, il semblait que sa prospérité était liée à cette lutte. Je ne trouvai donc pas convenable d'adresser à Abd-el-Kader prisonnier l'expression de ce sentiment et je préférai composer une ode plus en harmonie avec sa situation présente. Elle a été publiée dans mes recueils de poésies.

J'adressai ces strophes à l'Emir sous le couvert de M. le général Daumas. J'ignore si les instructions de cet officier lui permirent de transmettre mon message à son prisonnier. Je l'ai toujours supposé, car Abd-el-Kader ne m'a jamais répondu.

Mais je m'estimai heureux, en évoquant tous les souvenirs héroïques qui se rattachent à la carrière militante de l'Emir, d'avoir éveillé la sympathie des cœurs désintéressés en faveur de l'illustre et infortuné captif. Car il a trop longtemps attendu, dans la prière et la douleur, que la France, patrie traditionnelle de la générosité, de la loyauté et de l'honneur, s'acquittât de la dette contractée envers lui par l'entremise d'un de ses plus illustres généraux et par la bouche d'un des fils de son dernier roi.

## LES PRÉVENTIONS NATIONALES

---

Ceci se passait en 1816, un an après l'écroulement du gigantesque édifice de l'Empire, vainement cimenté par tant de sang. La France, comme Rachel, pleurait ses fils dévorés par les frimas et par la mitraille et il y avait dans son cœur brisé, contre les nations coalisées, d'immenses tressaillements d'horreur et de haine dont la croisade catholique d'alors s'efforçait en vain de contenir l'explosion.

En Provence surtout, ces manifestations des haines nationales avaient un caractère réellement terrible, car les marins provençaux ont

eu beaucoup plus à souffrir que ceux du Nord du grand désastre impérial.

D'un autre côté, une réaction épouvantable s'était opérée dans la partie ignorante et égarée du peuple contre l'Empereur et contre les soldats qui l'avaient suivi sur tous les champs de bataille de l'Europe. Les visages que bronza le soleil d'Héliopolis et que les balles de Waterloo labourèrent de cicatrices, s'inclinaient maintenant sous les insultes de la populace exaspérée ; les vieux drapeaux étaient lacérés, trainés dans la fange et livrés aux flammes, et la persécution ajoutait à la couronne de gloire de nos héroïques vétérans le fleuron auguste du martyr.

Le temps a jeté enfin sur ces douloureux souvenirs un voile de miséricorde et d'oubli.

C'est au milieu de ce peuple, livré aux sanglantes réactions politiques, que chaque jour les blondes et rêveuses filles d'Albion arrivaient par mélancoliques essaims sous les palmiers d'Hyères, heureuses de pouvoir épanouir leur jeunesse à ce soleil fortifiant dont la guerre de vingt-cinq ans avaient semblé leur interdire à jamais les délices.



Le *Northumberland* arrivait alors en Angleterre, de retour de son voyage à Sainte-Hélène !

Le colonel Greig, beau jeune homme de trente ans, ses deux sœurs et leur mère venaient de s'installer à Hyères. Avant de venir en Provence, le colonel avait recueilli des renseignements sur le pays et, ce qui l'avait frappé le plus vivement, c'était la description des gorges d'Ollioules et la réputation d'inhospitalité des paysans méridionaux. Il eût bien voulu visiter nos montagnes, mais il n'eût pas osé s'y aventurer seul de peur d'être trompé par de perfides indications.

— Qu'est-ce donc que ce pays? s'était-il écrié en lisant les pages mensongères et calomnieuses de M. Millin, le bibliothécaire impérial; qu'est-ce donc que ce pays dont les historiens français, naturellement portés à dissimuler les vices de leur nation, traitent les habitants de *cannibales*?...

M. C..., professeur à Hyères, connu et fréquentait la famille Greig. Il entendit souvent le jeune militaire se plaindre de l'impossibilité

d'explorer les gorges d'Ollioules par suite de l'inhospitalité de nos paysans.

— Colonel, lui dit-il un soir, cette inhospitalité dont vous nous faites un crime avec si peu de preuves et tant d'obstination, n'est qu'une calomnie que je me charge de détruire quand vous voudrez.

— Eh bien ! demain, s'écria l'Anglais qui vit jaillir de ce défi l'occasion de visiter les défilés d'Ollioules sous le patronage d'un guide intelligent et sûr, et d'humilier l'orgueil national d'un Français dans le cas, selon lui plus que probable, où il subirait quelque avanie.

— Va pour demain, dit M. C...

Et ils se séparèrent, caressant chacun de son côté une pensée de triomphe.

A peine rentré chez lui, M. C... écrivit le billet suivant :

« Demain, vers cinq heures du soir, je frapperai à votre porte. Un jeune officier anglais m'accompagnera. *Vous ne me connaissez pas*, et vous veillerez à ce que Blücher ne me fasse pas un accueil qui me trahisse. C'est vous dire assez qu'il s'agit de détruire dans l'esprit de mon compagnon d'injustes pré-

« ventions contre l'hospitalité provençale. Vous  
« voyez, mon brave soldat de Waterloo, quelle  
« belle victoire je vous ménage. »

Il plia le billet et l'expédia sur-le-champ à  
*M. Rampal, cultivateur, dans les gorges, à  
Sainte-Anne d'Evenos.*

Le messenger, parti d'Hyères à minuit, arriva à la ferme du vieux Rampal au lever de l'aube, pendant que M. C... et le colonel s'avançaient à cheval sur la route de Toulon.

— Mon cher colonel, vous êtes-vous tracé un itinéraire d'Hyères à Ollioules ?

— Mon Dieu, non, Monsieur, c'eût été faire injure à vos prétentions hospitalières. Je vous laisse ce soin.

— Je suis très-reconnaissant de cette attention, colonel. Nous allons alors passer par Toulon. Nous nous arrêterons dans un hôtel incendié il y a vingt-trois ans par votre escadre et sorti de ses cendres comme un vrai phénix. Vous me permettrez de vous y offrir à déjeuner. Ce sera, si vous le voulez bien, la préface de l'hospitalité provençale.

La leçon commençait. En gentleman qui sait vivre, l'Anglais garda le silence, mais il n'en

fut que plus vivement alléché par l'espoir d'une revanche qu'il persistait à croire infaillible.

— Nous n'arriverons guère qu'à la nuit dans les gorges, reprit M. C... Pour assister demain au lever du soleil sur les sommets, nous monterons le plus haut possible aujourd'hui et nous chercherons un gîte pour la nuit dans les bastides les plus voisines des cimes.

— Si par précaution, dit l'Anglais sérieusement, nous emportons quelques provisions de la ville?

— Libre à vous, colonel, mais je vous préviens qu'avec des provisions sur vous on ne vous recevra nulle part. Nos montagnards prendraient cela pour un affront. Vous auriez ainsi trop beau jeu contre moi.

— Aussi, je n'insiste pas, Monsieur.

On continua d'avancer en devisant d'hospitalité.

Cinq heures du soir sonnaient au petit clocher gris d'Ollioules quand les deux cavaliers passèrent au grand trot devant les ravissantes orangeries de ce village, bâti en amphithéâtre sur le versant méridional du dernier contrefort des Thermopyles provençales. Ils suivirent la

route impériale qu'un mur de soutènement sépare du torrent creusé par les mille écoulements de la montagne. Au bout d'une demi-heure de marche, ils passèrent un pont jeté sur le ravin et commencèrent à escalader les pentes ardues des gorges.

Pendant leur laborieuse ascension, le soleil avait disparu derrière les cimes. La bise du crépuscule s'engouffrait en gémissant dans la noire profondeur des précipices. Le bruit mystérieux des cascates montait vers le ciel avec le parfum des thymes en fleurs. Les chevaux fatigués hennissaient avec une inquiétude infinie et les ténèbres envahissaient rapidement la solitude.

— Colonel, je crois que nous ferions sagement de ne pas monter davantage. Les cultures ont disparu ; la nuit arrive ; nos chevaux sont exténués et je doute que nous rencontrions plus haut des habitations. Voulez-vous que nous commencions l'épreuve ?

— De grand cœur, répondit l'Anglais.

— Eh bien, donc, tournons à droite, dans ce sentier sablé de cailloux tranchants. Voulez-

vous aller vous-même demander un abri à la première bastide ?

— Je préfère vous suivre, Monsieur. Mon cheval-n'avance plus que sur les pas du vôtre.

— Voulez-vous que nous allions frapper à cette habitation, là-bas, sur ce mamelon ?

— Elle me semble bien éloignée, Monsieur.

— Dirigeons-nous alors vers celle-ci, à quelques pas de nous, sur ce versant. Le rez-de-chaussée est éclairé. On dirait que nous y sommes attendus.

M. C... passa le premier, l'Anglais le suivit haletant.

— Hé ! de la maison ! cria le professeur de toute la force de ses jeunes poumons.

Un dogue répondit seul à cet appel, et ses aboiements n'avait à coup sûr rien d'hospitalier. Le cheval du colonel se cabra et faillit le renverser.

— M. Millin a raison, mon cher Français, dit l'Anglais après une minute d'attente, une de ces minutes qui n'ont soixante secondes que chez les horlogers.

Le fait est qu'on n'ouvrait pas.

— M. Millin a raison, répéta impitoyable-

ment le colonel. N'insistons pas davantage et partons d'ici sous peine d'être dévorés par les chiens, sinon par les hommes.

M. C... était consterné. — Mon billet ne serait-il pas parvenu à temps ? pensa-t-il.

— Ici, Blücher, ici ! Qui va là ? dit enfin une voix rogue et retentissante dans l'intérieur.

— Holà ! brave homme, reprit M. C..., ouvrez-nous vite. Nous nous morfondons ici.

— Qui êtes-vous ?

— De galants cavaliers, ma foi, qui avons bonne mine et grand faim.

— Eh bien, allez à l'auberge. Il y en a une excellente à Ollioules.

— J'en étais sûr ! s'écria lord Greig.

— Mais, brave homme, répliqua le professeur sans se déconcerter, vous ne pouvez pas renvoyer ainsi, à pareille heure, deux voyageurs égarés dans vos déserts.

— Que diable aussi, reprit la voix, les honnêtes gens ne se promènent pas dans nos déserts à la nuit noire. Que voulez-vous, voyons ?

— Parbleu ! souper d'abord, dormir ensuite.

On sembla délibérer longtemps derrière la porte ; le bruit d'un fusil qu'on arme résonna

même très distinctement aux oreilles des voyageurs. Les sourds grognements de Blücher protestaient contre toute espèce d'hospitalité. M. C... commençait même à être impatient et inquiet. Ce que le colonel éprouva pendant qu'on hésitait ainsi à ouvrir, nul ne pourrait le dire. M. Millin était déjà l'historien le plus impartial et le plus grand observateur de France; M. C..., un naïf jeune homme qu'on allait railler sans pitié ou un mystificateur à qui on allait demander raison d'un guet-apens.

Un grincement de clé dans la serrure détruisit subitement tout cet échafaudage de charitables hypothèses.

— Bonsoir, Messieurs, bonsoir. Que venez-vous donc faire dans ces montagnes par l'enragé mistral qui souffle? Est-ce que vous seriez, comme moi, de braves soldats de l'Empereur, fuyant la persécution des villes?... Mais tais-toi donc, Blücher; laisse-nous parler.

Et comme le chien s'obstinait à lécher amicalement les bottes du professeur, le vieux Rampal le renvoya d'un coup de pied.

— Nous sommes tout simplement, répéta



M. C..., des curieux qui, voulant voir demain le lever du soleil sur les gorges, venons vous demander l'hospitalité pour quelques heures.

— Entrez, Messieurs, entrez, et soyez les bienvenus ! Je vous demande pardon de vous avoir fait parlementer si longtemps ; les royalistes m'ont promis de venir me fusiller ici et je me tiens sur mes gardes, vous comprenez ?

Le colonel Greig était épouvanté. Il avait bien pu, après tout, se faire à l'idée d'être reçu et logé plus ou moins mal par quelque rustre, mais devant ce vénérable débris de la Grande-Armée ; devant ce pauvre Cincinnatus si beau de résignation et de légitime orgueil, il ne savait plus quelle contenance tenir. Il semblait porter en ce moment le poids de toutes les malédictions de la France envers sa patrie et il comprenait quel réservoir de fiel son amphitryon devait avoir au cœur contre tout ce qui appartenait à l'Angleterre. S'il eût été seul, il se fût excusé et eût battu en retraite immédiatement.

— Mon compagnon est un militaire, dit M. C...

— Vraiment? s'écria le vieux Rampal avec un enthousiasme juvénile. Touchez-là, ajouta-t-il en tendant au colonel sa main calleuse et ridée. C'est le bon Dieu qui vous envoie.

Le colonel aurait volontiers voulu se trouver à cent lieues de là.

On entra dans une petite pièce servant de cuisine et de salle à manger. — Un buste de Napoléon haut de trois pieds dominait la large cheminée de la chaumière, réalisant d'avance la prophétie de Béranger :

L'humble toit, dans cinquante ans,  
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Le vieux soldat s'était élancé comme un coup de vent dans l'escalier. Il redescendit avec un pain sous le bras et une bouteille dans chaque main. Il jeta un fagot de broussailles dans le feu, appela une petite paysanne qui le servait et qui s'était blottie de peur dans le grenier à l'arrivée des étrangers, lui ordonna de conduire les chevaux à l'étable; puis il exhuma d'un antique bahut en chêne, un saucisson, du fromage, du lait frais, des fruits

secs et une superbe volaille froide dont il justifia la présence chez lui en disant qu'elle devait servir le lendemain à fêter un anniversaire de victoire.

On rapprocha la table et les chaises de la cheminée où les broussailles pétillaient joyeusement, et nos trois personnages se prirent à dévorer le souper avec un appétit que l'absinthe aérienne des monts avait singulièrement aiguisé.

Quand les premières exigences de la faim furent apaisées et que le vin provençal eut échauffé le cerveau et délié la langue du vieux soldat, on fit silence pour écouter le récit de la bataille de Waterloo qu'il venait d'entamer et dont il n'avait jamais d'ailleurs fait grâce à quiconque trinquait avec lui. Quand on lui observait qu'il se répétait, il répondait énergiquement qu'il faisait ainsi « la propagande de la gloire. » Son récit pittoresque, chaud, coloré, entraînant, émut le jeune colonel qui avait cru trouver dans son hôte un vieillard imbu des préjugés du régiment, plein de mépris et de haine pour les Anglais; tandis qu'il l'entendait au contraire exprimer une franche admiration

pour ces braves soldats rouges que notre artillerie écrasait autour de Wellington, sans pouvoir leur ravir un pouce de terrain.

— C'est surtout au bois d'Hougoumont, dit-il, que j'ai reconnu que les Anglais étaient des hommes!... Quelle brillante charge ils firent contre nous!... Mais aussi comme elle fut soutenue et repoussée!... Tenez : je me rappelle un officier qui, désespéré d'être forcé de reculer devant nous, s'élança presque seul contre le front de la ligne où je combattais. Ma baïonnette s'enfonça tout entière dans le poitrail de son cheval. Il tomba comme un gladiateur antique, en nous défiant du regard et du geste. Mes camarades qui comptaient sur moi pour l'achever ne firent aucun mouvement vers lui. J'eus ainsi le bonheur de le sauver. Il n'entre pas dans mes habitudes de tuer un ennemi désarmé. Ceci n'est plus la guerre, c'est l'assassinat. Il profita de ce rapide moment, pendant lequel il crut peut-être, le naïf Anglais, que j'avais eu peur de lui. Il s'élança vers un groupe de cavaliers qui accouraient à son secours et disparut avec eux.

— Mais qu'avez-vous donc, Monsieur ? s'écria

le brave vétéran avec précipitation, en regardant le colonel qui voilait ses yeux avec sa main. Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! mais c'est vous, monsieur ! c'est vous que j'ai sauvé à la Haie-Sainte ? Ah ! quelle rencontre, jour de Dieu !!

Et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

M. C... était au septième ciel. Son succès dépassait toutes ses espérances.

Après les premiers élans d'effusion et de reconnaissance du colonel, la conversation reprit feu comme une trainée de poudre.

— Tenez, colonel, dit le vieux soldat, j'espère que tout n'est pas fini entre votre patrie et la mienne. Il se peut que quelque jour elles règlent des comptes terribles sur le champ de bataille. Dieu nous tienne loin l'un de l'autre, alors, parce qu'à présent nous nous sommes connus et aimés. Mais le monde entier est dans l'erreur la plus complète à son sujet.

En disant cela il levait le doigt vers le buste de Napoléon.

— On croit qu'il est à Sainte-Hélène, ajoutait-il. Ah bien oui ! à Sainte-Hélène ! Fiez vous-

y. Il est plus près de nous qu'on ne pense. Il va se relever comme il est tombé : comme la foudre ! Je suis si sûr de ce que j'avance, que tous les dimanches je me passe en revue pour être prêt au premier rappel. Voyez plutôt !

Et il tira d'un enfoncement ménagé dans l'épaisseur de la façade, son sabre qui reluisit comme un éclair à la flamme rouge du foyer.

— Mais ne parlons plus de ces choses qui font trop de bien et trop de mal, dit-il en terminant, avec un peu d'amertume. J'oubliais, Messieurs, que vous devez vous lever de bonne heure. Je vous ai préparé deux modestes lits dans l'unique chambre que je puisse vous offrir. Bonne nuit. Moi je vais veiller pour vous préparer le déjeuner et pour vous faire sauter du lit à trois heures précises du matin.

Arrivés dans la chambre commune, le colonel se mit à écrire jusqu'à minuit sur ses tablettes. M. C. . se jeta tout habillé sur son lit sans souffler un mot d'hospitalité. Il ne se sentit pas le courage d'être cruel envers l'Anglais. L'émotion du vieux soldat et du colonel l'avait du reste gagné lui-même.

A trois heures, Rampal vint éveiller ses

hôtes. Lorsqu'ils descendirent sous la treille de la bastide, les deux chevaux étaient déjà sellés et sur celui du Français, on voyait une lourde gibecière assujétie au harnais par des courroies.

— Adieu, Messieurs, dit le brave militaire aux deux voyageurs. Je remercie encore une fois le bon Dieu de vous avoir dirigés hier soir vers ma demeure. Vous m'avez rendu une nuit d'enthousiasme comme j'en ai tant passé dans les camps aux éclairs du canon, à la lueur sinistre des bivouacs. Je ne vous accompagne pas. Ce jeune professeur est du pays. Il doit connaître les chemins. J'ai d'ailleurs besoin d'un peu de repos, car toutes ces émotions m'ont brisé. Adieu encore et si vous descendez par ce chemin, je serai heureux de vous offrir à dîner à la pauvre table où vous avez daigné fêter hier soir mon vieux vin de Provence.

Un long regard d'admiration fut toute la réponse du colonel anglais. Le vieux soldat y lut à son adresse tout un poème d'estime, d'amitié et de gratitude.

Au moment de monter à cheval, le colonel présenta sa blanche et délicate main à la main

calleuse du soldat. Quand les deux mains se desserrèrent, une dizaine de pièces d'or roulèrent sur le rocher.

A cette vue, M. C... pâlit et le vieux soldat devint pourpre. Il oublia la comédie qu'il jouait avec M. C... depuis la veille, ou plutôt, il prit son rôle au sérieux et saisissant par la bride le cheval du colonel :

— Est-ce pour vous avoir sauvé, Monsieur, que vous me jetez cet or à la figure? Ou bien est-ce l'hospitalité que je vous ai offerte que vous avez l'intention de me payer? Mais, monsieur, l'hospitalité ne se vend pas ici et quiconque l'exploiterait serait regardé comme un voleur.

M. C... eut une inspiration. Il ramassa prestement les pièces d'or éparses aux pieds du vieux Rampal et lui dit avec beaucoup de calme et de courtoisie :

— Vous êtes injuste envers le colonel. Vous n'avez pas compris son intention. C'était nos étrennes au petit page féminin qui a pris soin de nos chevaux.

Et il jeta les guinées dans le tablier de la pe-



tite fille que cette dispute avait attirée sur la porte.

L'Anglais comprit la leçon, mais il ne se départit pas de son mutisme attendri et, dans une dernière étreinte de main, il sembla dire au vieillard : « Vous êtes l'homme le meilleur et le plus noble que j'aie jamais rencontré. »

Il était cinq heures du matin lorsque les deux voyageurs, surexcités par les émotions qu'ils venaient d'éprouver et par le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux, atteignirent enfin les arêtes culminantes des gorges. Le soleil, qui se levait majestueux, inondait la Méditerranée d'une immense nappe d'or. Ses rayons ceignaient d'une couronne écarlate ces montagnes nues aux flancs desquelles pendent des cascades de gravier blanc, débris des basaltes que la foudre et les siècles ont pulvérisés. Ils contemplèrent longtemps, plongés dans une extase profonde, ces géantes assises de rochers plutoniens surplombant à pic, d'une hauteur de trois cents mètres, la route qui serpente au fond du torrent; ces couches convulsives de grès ou de calcaire, entassées horizontalement, verticalement, obliquement, dans toutes les direc-

tions, par les secousses formidables des cratères aujourd'hui éteints; ces pins échevelés qui grimpent comme des spectres dans les fissures des précipices; ces rocs percés à jour de fenêtres bizarres à travers lesquelles le voyageur effaré voit les vautours noirs tourbillonner sur l'azur du firmament: toute cette épouvantable et grandiose merveille que la flamme primitive, réfugiée aujourd'hui dans les entrailles du globe, a laissée à sa surface comme l'empreinte éternelle de sa toute puissance.

De retour à Hyères, les deux voyageurs se hâtèrent de rendre compte à la famille Greig des résultats de leur expédition. Le jeune professeur fut gracieusement retenu à diner.

— Mes chères sœurs, disait le colonel, je n'ai rien vu au monde d'aussi intéressant que ce pays. Qu'il y a loin de ces montagnes nues, mais belles dans leur stérilité, encadrées par la mer; qu'il y a loin de cette nature sauvage, de ces laves grises dévorées de lichens ardents, aux montagnes brumeuses et si froidement tristes de notre Angleterre! Et quels cœurs j'y ai rencontrés parmi les pauvres gens qui arrachent péniblement quelques maigres produits,

quelques bouquets d'immortelles aux rares coins de terre végétale charriée par les pluies torrentielles sur les plateaux !

Les préventions nationales du colonel étaient enfin déracinées.

— C'est par les efforts des hommes intelligents et bons, dit-il à M. C..., que les germes de nos désastreuses rivalités finiront par être détruits. Dieu nous aidera, car l'avenir du monde dépend beaucoup de l'union indispensable des deux grands peuples qui marchent à l'avant-garde de la civilisation. Du reste, ajouta-t-il, je vous ai généreusement vengé de mes absurdes préventions que justifiaient bien, jusqu'à un certain point, nos guerres récentes et l'impossibilité où nous étions de nous connaître et de nous apprécier les uns les autres. Voici un mémoire que j'adresse à deux des journaux les plus répandus de Londres. Je l'ai écrit cette nuit à la ferme de Rampal. J'y confesse mes préjugés et la façon victorieuse dont vous les avez combattus. Voyez vous-même : je crois que vous y trouverez une satisfaction complète.

M. C... lut ce mémoire, écrit sobrement et dignement, avec une certaine verve et un esprit

de bon aloi. M. Millin y était réfuté sans pitié.

Quand le jeune professeur eut achevé la lecture du manuscrit, il le rendit au colonel et le complimenta sur sa courageuse sincérité.

Mais le colonel était encore trop foncièrement anglais pour faire, aux yeux de ses compatriotes, amende honorable envers l'hospitalité française. Son mémoire ne parut jamais dans les journaux de Londres.



## MARGUERITE

---

En septembre 1849, le choléra qui désolait Marseille depuis plusieurs mois envahit Toulon.

Bien que le nombre de ses victimes dût être moindre qu'en 1835, il débuta comme à cette époque d'une manière soudaine et terrible. L'épouvante et le deuil pénétrèrent en même temps dans les cœurs. L'émigration fut immense; les routes qui aboutissent à la ville étaient encombrées de charrettes chargées à la hâte de hardes et de matelas sur lesquels s'étaient entassés précipitamment les femmes

terrifiées, les enfants effarés et les vieillards éperdus. Des familles entières partaient ainsi sans savoir où elles s'arrêteraient, n'attendant que du hasard l'abri et la subsistance auxquels, du reste, elles ne songeaient même pas. On eût dit une armée en pleine déroute. Chacun s'empressait de fuir, sans regarder en arrière, la ville maudite dont la colère de Dieu venait d'ouvrir une troisième fois les portes à l'épidémie dévorante.

La cité elle-même ressemblait à une nécropole. La détresse y était à son comble, surtout parmi les travailleurs. Par une conséquence fatale de la désertion et du chômage des ateliers, les approvisionnements devenaient de plus en plus rares et la cherté des denrées augmentait en raison de la misère toujours croissante. Mais, dans ces catastrophes affreuses, la charité publique, il faut le reconnaître, est infinie comme le mal. Ceux qui pouvaient fuir se dépouillaient généreusement en faveur de ceux qui étaient forcés de rester. Rien ne supprime l'égoïsme comme la menace permanente d'une mort immédiate. C'est la balance où

l'on reconnaît ce que pèsent en réalité les frivoles biens de ce monde.

Pour prévenir ou tout au moins pour atténuer l'effroi des habitants, l'administration municipale, de concert avec le clergé, avait interdit l'appareil extérieur des cérémonies funèbres. Plus de tentures noires suspendues au seuil des demeures visitées par la mort, plus de glas, plus d'inhumations même, pendant le jour. C'était le silence des cimetières substitué brusquement à tous les bruits de la vie. Les magasins étaient fermés, les navires avaient gagné la haute mer, les régiments étaient consignés dans les casernes, les rues étaient désertes. Les médecins, les prêtres et les magistrats erraient seuls, appelés par le dévouement ou le le devoir, au chevet des agonisants, dans cette lugubre solitude.

Et cependant le ciel était splendide et lumineux, et le regard inquiet pouvait faire le tour des quatre points cardinaux sans y rencontrer le moindre nuage.

A peine, au lever du soleil, les brumes cendrées de l'automne montaient-elles de la mer, comme l'encens d'une cassolette qu'on allume.

Mais la première brise les dispersait et l'atmosphère reprenait bientôt sa sérénité immuable.

D'où venait donc l'impalpable poison qui s'infiltrait dans les poumons humains avec l'air respirable ? Quelles étaient ces émanations mortelles dont les effets rappellent les vengeances bibliques de Dieu ? A quoi les attribuer et à qui demander un conseil sauveur, quand la science elle-même s'avouait impuissante et vaincue devant le mal et restait muette et consternée sur les corps livides des victimes, glacés comme des cadavres avant même que la vie les eût abandonnés ? Comment ne pas frémir au contact du fléau dont la cruauté, rivalisant avec la foudre de promptitude et de bizarrerie, frappait indistinctement les enfants et les vieillards, le pauvre et le riche, tuait le nourrisson sur le sein de sa mère et se glissait, vipère invisible, entre l'étreinte de main de deux amis dont, le lendemain, l'un ne devait plus revoir l'autre ?

Nous suivîmes le flot des fuyards et nous nous réfugiâmes dans une petite maison de campagne située à quelques kilomètres de la ville



seulement, entre la route d'Italie et la montagne du Faron. La proximité du faubourg de Saint-Jean-du-Var, où une ambulance avait été établie, et où nous étions sûrs d'avoir au moins sous la main les aliments nécessaires pour vivre sans privations, détermina notre choix. Nous nous trouvions ainsi hors du foyer principal de l'épidémie et nos yeux n'étaient pas incessamment affligés des horreurs que l'intérieur de la ville présentait.

Nous nous installâmes le plus commodément possible dans cette retraite, trop étroite à coup sûr pour abriter en temps ordinaire les douze personnes dont se composait notre famille. Mais nul de nous ne songea à se plaindre de l'exiguïté de la place qui lui fut assignée. Une de nos compagnes, belle et brune jeune fille de dix-huit ans, s'écria, en faisant le tour d'un très petit appartement dont la moitié seulement lui était destinée et qui devait lui servir à la fois de chambre à coucher, de cabinet de toilette et d'atelier : « Bah ! il y a toujours plus de place et d'air ici que dans un cercueil ; et il y a de plus du soleil et des fleurs ! »

Cette enfant, la spirituelle et la plus coura-

geuse femme que j'ai vue pendant ces circonstances douloureuses, était notre consolation à tous. Elle riait et chantait presque toujours et sa gaiété était sympathique parce qu'elle n'était pas l'oubli égoïste des souffrances d'autrui, mais, bien au contraire, le désir généreux de les adoucir.

Il ne fallait cependant pas songer à jouir sans inquiétude de la demi-sécurité de notre ermitage. Nous avions laissé, dans la ville ravagée, des êtres aimés dont le sort nous alarmait beaucoup : un entre autres que sa position de fonctionnaire y retenait inexorablement. C'était par lui que nous recevions les nouvelles de la ville et que nous apprenions le chiffre quotidien des victimes. C'était le seul signe de vie qu'il nous donnât. Bien qu'absorbé par des travaux auxquels sa robuste organisation suffisait à peine, il ne manquait jamais de nous écrire. Seulement, il ne parlait jamais de lui. Son affection et son dévouement n'oubliaient personne que lui-même. Nous en vinmes à être si inquiets sur son compte que nous décidâmes de lui écrire pour le prier de venir nous voir à son premier loisir.

L'épidémie avait alors atteint son paroxysme. Bien que les journées fussent humides et brumeuses, l'été décochait ses derniers rayons, comme des flèches acérées, sur la terre brûlée. La chaleur était suffocante et nous nous enfermions rigoureusement dans l'intérieur de la maison pour nous soustraire à l'influence de ce mélange d'eau et de feu qui constitue l'atmosphère cholérique.

Un soir que nous étions sans nouvelles de la ville et qu'au moment de nous séparer, nous nous regardions mutuellement avec plus de tristesse que de coutume, nous crûmes entendre le galop d'un cheval sur le chemin voisin. Nous supposâmes que c'était quelque médecin appelé précipitamment au chevet d'un malade. Toutes les avenues de l'habitation étaient fermées avec soin et nous n'entendîmes pas la voix de notre ami, que nous aurions reconnue entre mille. Nous apprîmes, le lendemain, par une lettre de lui, qu'il était venu d'Ollioules, où il allait coucher tous les soirs, emporté comme les héros fantastiques des ballades de Goëthe, au galop d'un cheval corse dont les sabots faisaient jaillir de pâles éclairs des

cailloux du sentier. Nous lui reprochâmes ce voyage imprudent qui pouvait avoir pour lui des conséquences funestes dans de pareils jours et à pareille heure surtout. Il revint quelques jours après nous demander pardon de l'inquiétude qu'il nous avait causée et nous remercier de notre sollicitude.

Le choléra étant enfin entré dans sa période décroissante, notre ami vint nous voir moins rarement. Sa parole persuasive nous inspirait, sur la disparition prochaine de l'épidémie, un espoir qu'il ne partageait pas avec nous, mais qui nous aidait à supporter avec moins d'impatience ces longs jours de tristesse et de désœuvrement.

Vers le 15 octobre, les pluies d'équinoxe, tant souhaitées dans l'espoir qu'elles épure-raient l'atmosphère, commencèrent à désalté-  
rer la campagne. Nous regardions par la fenê-  
tre, les arbres jaunis et les fleurs desséchées boire avec avidité, par tous leurs pores, les gouttes d'eau que le ciel leur versait encore avec parcimonie. Il était deux heures du soir et nous nous disions tristement : « Notre ami ne viendra pas aujourd'hui. »

Tout-à-coup, nous vîmes paraître à l'extrémité du chemin son long burnous africain aux franges de soie rouge, dont il s'enveloppait habituellement contre la pluie. A peine fut-il arrivé que de rapides torrents d'eau s'échappèrent à grand bruit des flancs des nuages.

— La pluie menace de tomber sans interruption jusqu'à ce soir, nous dit-il en souriant, bien qu'il fût visiblement contrarié de ce contre-temps. Me voici votre prisonnier de par l'escadron de nuées qui évolue sur nos têtes au commandement du vent. Je vais devenir maussade et ennuyeux à me faire chasser si vous ne m'obligez pas à vous inventer une distraction quelconque.

— Nous ne vous y obligerons pas du tout, répondit la jeune fille brune, nous vous en supplierons au nom de notre désir que vous avez prévenu.

— Voulez-vous, ajouta-t-il, écouter une histoire dont j'ai compulsé les éléments dans les archives de la commune et que je compte publier dès que j'aurai le loisir d'en coordonner les matériaux ?

— Oui, oui, répliquâmes-nous tous à la fois.

— C'est, reprit-il, une distraction qui vaut bien une partie de loto ou d'écarté. Nous avons tant de fois, vous vous en souvenez ? rempli nos soirées d'hiver, au coin du feu, et nos longues journées d'été à la campagne, par des récits de ce genre, que celui-ci nous rappellera d'heureux jours déjà bien loin de nous. Il aura même un attrait de plus pour vous, mesdames, car c'est une histoire d'amour, une véritable histoire ; et vous pourrez, si mes héros vous intéressent, pleurer sur leur sort, sans craindre d'égarer vos larmes sur des êtres chimériques et sur des malheurs de fantaisie.

— Mais commencez donc ; voyez comme nous sommes attentifs.

— D'autant mieux, interrompit la jeune brune, qu'un coup de mistral peut, d'un moment à l'autre, disperser les nuages auxquels nous devons une joie dont nous sommes sevrés depuis longtemps et ouvrir à deux battants la porte des champs au narrateur et à l'histoire promise.

— Un instant encore, ajouta notre ami qui prenait plaisir à aiguillonner la curiosité de son auditoire féminin. Je vous ai dit que j'allais

vous raconter cette histoire telle que je l'ai recueillie moi-même. N'attendez pas un dénoûment à grand effet comme ceux qu'on peut préparer à l'aise quand on a l'insigne honneur d'être fabricant de nouvelles ou de drames. Ce que j'ai à vous dire est si simple que je crains de vous voir regretter, quand j'aurai fini, le temps et l'attention que vous m'aurez accordés. Stipulons donc bien nos conditions d'avance, pour prévenir toute déception. Vous ne me demanderez pas de dénoûment : je n'en ai pas à vous donner. Le manuscrit où j'ai puisé ces faits est resté inachevé et je ne suis pas moi-même capable d'inventer une conclusion quelque peu raisonnable ; vous en trouverez une ce soir à la veillée et vous me la transmettrez pour la faire figurer à la fin de cette histoire si, comme j'en ai le projet, je me décide à la publier un jour. C'est bien convenu ?

— Oui, oui, répétâmes-nous tous ensemble.

— Eh bien ! alors resserrez le cercle autour de moi, et écoutez.

« Les montagnes calcaires qui enferment Toulon dans un vaste demi-cercle de fortifications naturelles, et que les hommes, complé-

tant l'œuvre cyclopéenne de la nature, ont reliées par un réseau de redoutes inexpugnables, n'ont pas toujours été arides et nues comme vous les voyez aujourd'hui. Il est possible qu'à la suite des soulèvements volcaniques qui entassèrent vers le ciel ces masses énormes, leurs crêtes, exposées aux éclats immédiats de la foudre et aux dévastations des ouragans méridionaux, aient été pelées comme le sont du reste, tous les sommets du littoral. Mais sur leurs versants fécondés par notre beau soleil, s'élevaient des forêts de mélèzes, de pins et de chênes centenaires. Ces ravins où croissent avec peine quelques thyms rachitiques et quelques maigres lentisques; ces plateaux où l'agriculture moderne épuise ses efforts à acclimater quelques oliviers rabougris et stériles, étaient couverts d'ombrages profonds où les grives et les merles siffleurs cachaient leurs nids. Le pays n'était pas désolé, alors, par les sécheresses sahariennes que nous subissons chaque année pendant six mois de l'été. Les forêts, arrêtant les nuées au passage, leur arrachaient leurs ondes bienfaisantes. De frais ruisseaux gazouillaient à la place des sentiers



où roulent les laves broyées par le soulier ferré des chevriers. La Provence méritait, sous tous les rapports, le doux nom de *gueuse parfumée*, comme l'appelait M<sup>me</sup> de Sévigné, et celui de *jardin de la France* que les troubadours lui avaient donné. C'était réellement un échantillon du Paradis terrestre transplanté sur les rives heureuses de la Méditerranée.

« Sur le versant de ces collines s'élevaient, dans des massifs de citronniers, d'orangers, de vignes, de genêts et de lilas, de nombreuses et charmantes habitations. Au coucher du soleil, sur les terrasses blanches, de nobles et belles dames se promenaient avec les consuls de la ville, avec les commandants des galères royales, et devisaient d'amour et de poésie tout en contemplant le magnifique panorama de la rade bleue, où les mâts et les banderoles des navires découpaient leurs silhouettes noires sur l'horizon empourpré. Mais la grande tempête de 93 balaya ces vieux châteaux et, la hache des charpentiers abattit, pour les transformer en vaisseaux de guerre, ces opulentes forêts. Les bûcherons et les chevriers achevèrent l'œuvre des charpentiers et de la

Révolution, en dépouillant ces montagnes des derniers arbustes qu'elles nourrissaient. Les pluies torrentielles de l'hiver charrièrent dans la plaine les terres de ces versants, qui n'étaient plus retenues par les racines des végétaux; et c'est ainsi que nos belles collines sont devenues stériles et nues comme nous les voyons. Puis, est venu le morcellement de la propriété poussé à sa plus simple expression autour des grandes villes. Les clôtures rivales se sont enchevêtrées sur ces collines; des cabanes badigeonnées, prosaïques et laides y ont été bâties les unes à côté des autres et le paysage a perdu son charme, son caractère et sa fertilité. La civilisation, en mutilant les forêts sacrées, a détruit le printemps dans nos climats: comme, en mutilant les douces illusions et les saintes croyances de nos pères, elle a détruit le printemps de la vie au cœur des générations modernes.

« Les faits que je vais vous raconter succinctement eurent pour théâtre l'endroit même où nous bravons, à cette heure, les averses appelées depuis si longtemps. Seulement, ne l'oubliez pas, ce théâtre avait un cadre grandiose

de verdure et d'eaux vives que les hommes ont détruit et qu'ils regretteront éternellement parce que la bonté de Dieu, justement indignée de leur vandalisme, ne le leur rendra sans doute plus.

« Vers la fin du règne de Louis XVI, une famille appartenant à la classe aisée des bourgeois du temps, vint s'établir dans une coquette villa située sur la partie la plus déclive et la plus fertile de ce coteau. Elle était composée du père et de la mère, d'un fils marin à bord des galères de l'Etat et de plusieurs filles. La plus jeune s'appelait Marguerite. C'est l'héroïne de cette histoire, c'est notre Juliette.

« Sur les marges de la route voisine qui conduit à La Valette, et qui n'était alors qu'un chemin étroit et tortueux dont on retrouve encore quelques tronçons dans les propriétés riveraines, vivait une autre famille placée à quelques degrés au-dessous dans l'échelle sociale. L'aîné de cette famille avait vingt-quatre ans. Il se nommait Louis. C'est notre Roméo.

« Je vous fais grâce de son portrait. Les écrivains de nos jours négligent les portraits d'hommes et consacrent galamment les pages

qu'ils économisent ainsi à de complaisantes et prolixes descriptions de toilettes et de visages féminins. Les héros de roman sont en général assez laids et assez fats pour mériter ce châtiement. En revanche, les femmes y sont toujours assez belles et assez spirituelles pour qu'on leur rende plus que jamais les hommages dus à la beauté et à l'esprit qu'elles personnifient.

« Je ne vous dirai donc rien de Louis, sinon qu'une grande précocité d'intelligence l'avait de bonne heure élevé au-dessus du cercle banal où s'agitent les individus de sa condition; qu'il était doué d'une sensibilité exquise et que de consciencieux travaux littéraires lui avaient acquis une certaine réputation en dehors même des limites du clocher. »

— Ah! mon Dieu, dit la jeune fille brune, en interrompant le narrateur, c'était un poète!

— Précisément.

— Tant pis, reprit-elle. Je déteste cordialement cette race-là. Ce sont des êtres fantasques et brouillons, malheureux par système, chassant aux rimes même aux genoux de leurs maîtresses, n'adorant les femmes qu'en vers et, enfin, n'ayant d'amour sérieux et durable que

pour leur muse qu'ils accablent de caprices exigeants et de fades caresses et qui s'en venge en les rendant insupportables à tout le monde.

— Est-ce que, par hasard, répliqua notre ami, vous en aimeriez quelqu'un, mademoiselle, que vous les connaissez si bien et que vous affichez tant d'aversion pour eux ?

— Moi ? je m'en garderais bien, s'écria-t-elle d'un ton si affirmatif que tout l'auditoire sourit.

Elle avait rougi comme une cerise mûre.

La discrétion ne permettait pas au narrateur de pousser l'interrogatoire plus loin. Il reprit donc avec le plus grand sérieux :

« Je vous dois pourtant le portrait de Marguerite. Il serait impardonnable de traiter légèrement un pareil sujet. Elle avait seize ans : l'âge d'aimer ! Je ne vous dirai pas qu'elle était belle : la beauté, vous le savez, est relative. Le Hottentot la voit dans la Vénus noire aux hanches énormes, au teint de grillon, aux lèvres coquelicot, aux longues et blanches dents de tigresse. En Europe, quelques-uns la trouvent dans la femme de vingt-cinq à trente ans, blonde, grasse, sentimentale et lymphatique ; d'autres, dans la jeune fille de quinze à vingt

ans, brune, svelte, alerte et pétulante. Je suis de ces derniers, n'en déplaise à ma jolie voisine qui me regarde avec colère, comme si un seul cheveu de ma tête pensait à tourner en compliment à son adresse cet aveu de mon goût personnel. Ce que je puis affirmer, c'est que la beauté de Marguerite ne consistait pas uniquement dans les traits, mais pour me servir d'une admirable expression de George Sand : dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie. C'est pour elle qu'on aurait dû créer le mot de *charme* qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses mouvements.

« Elle était petite et brune. Elle avait une taille imperceptible, des doigts d'enfant, roses et fluets, sur lesquels on aurait laissé ses lèvres errer éternellement ; des bras ronds et souples ; des joues pâles et transparentes, mais fermes, accusant sous cette pâleur une énergique santé. Sa bouche était petite et fraîche comme un camélia. Marguerite la tenait presque toujours ouverte, parce qu'elle riait toujours, en dépit des obsessions de la coquetterie qui lui con-

seillait de la tenir fermée afin de cacher ses dents, dont l'émail, il faut l'avouer, était quelque peu altéré. L'altération des dents est fort commune parmi les femmes du Midi.

« Mais ce qu'elle possédait de plus beau était sans contredit ses yeux dont il était impossible de soutenir l'éclat sans en être troublé jusqu'aux plus secrets replis du cœur. C'était un mélange lumineux des deux azurs de la mer et du ciel. On eut dit deux grosses perles d'indigo en fusion. Ils produisaient dans tous les cas des effets analogues à ceux de l'électricité : s'ils vous repoussaient, vous vous sentiez foudroyé ; s'ils vous attiraient, tout votre être s'élançait vers elle, comme l'acier vers l'aimant. C'était, s'il faut en croire le manuscrit où j'ai puisé ces détails, un charme qu'elle jetait sur tous ceux qui l'approchaient. Ce charme opéra profondément sur le cœur de Louis.

« Marguerite avait des pieds plutôt grands que petits. C'était un résultat de son éducation presque exclusivement champêtre. A cette époque, la mode des petits pieds, qui a martyrisé tant de jolis orteils, ne s'était pas encore intro-

duite en France. Le beau sexe ne s'était pas encore avisé de siuiger les Chinoises qui marchent — si toutefois on peut appeler cela marcher — sur d'informes béquilles de chair. On n'avait pas inventé la pantoufle microscopique de *Cendrillon*, dont l'influence funeste a estropié plusieurs milliards de pieds mignons. On conservait, au contraire, les traditions du Moyen-Age qui professait une sorte de culte pour les grands pieds et qui en avait fait un titre de noblesse pour les femmes : témoin le poème royal de BERTHE AUX GRANDS PIEDS, écrit au XIII<sup>e</sup> siècle, à la cour de Philippe le Hardi, en l'honneur de la femme de Pépin le Bref, par le poète Adenés, originaire du Brabant. L'antiquité qui a poussé si loin l'art de la statuaire et le sentiment de la beauté, n'a pas fait des pieds d'enfant à la Vénus de Milo. J'ai conservé, pour ma part, dussè-je vous scandaliser, le goût de nos ancêtres à cet égard. Que dirait-on d'une colonne dont le piédestal serait plus étroit que le fût? Du reste, les pieds de Marguerite, tels qu'ils étaient, ne l'empêchaient pas de courir comme une biche dans nos collines et de marcher dans les salons avec la grâce



délicate et la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette sautillant au bord des ruisseaux.

« Maintenant, au physique, vous la connaissez complètement. La suite de ce récit vous révélera son cœur.

« Par une éblouissante matinée de printemps, Marguerite, levée avec le soleil, ouvrit sa fenêtre et vint, à demi endormie encore, écouter les mésanges blotties dans les jasmins, et saluant l'astre-Dieu de leur hymne matinier. Elle rejeta en arrière par un geste charmant de coquetterie enfantine, ses longs cheveux répandus sur ses épaules de neige et les premiers rayons du soleil vinrent dorer son sein immaculé, à peine voilé par un mouchoir de batiste blanche. Je vous observe que la plus rigoureuse prudence n'aurait rien à reprocher à cette toilette matinale, puisque Marguerite vivait à la campagne, dans la solitude et que, d'ailleurs, il n'est pas d'exemple que le soleil ait jamais poussé l'indiscrétion jusqu'à se vanter de ce qu'on lui laisse entrevoir de pareils trésors. La jeune fille, accoudée à la fenêtre, aspirait à pleine poitrine la brise fraîche et saine du matin,

dont le souffle faisait frissonner la cime des grands arbres avec un bruit aussi doux que le frôlement d'une robe de satin.

« Tout-à-coup elle crut voir, dans les massifs de genêts et de lilas qui encadraient le parterre de la villa, deux yeux ardents fixés sur elle. Elle se redressa brusquement, croisa ses bras sur son sein et plongea son regard rapide et sûr dans la direction des genêts afin de se bien convaincre qu'un homme avait eu l'incroyable audace de l'épier ainsi.

« Le soleil lui vint en aide en ce moment ; il franchit la crête des arbres voisins et, pénétrant à travers les genêts chargés de gousses dorées comme ses rayons, il montra à Marguerite le visage de Louis.

« Alors, elle se pencha avec la souplesse de reins d'une panthère, en dehors du cadre de sa fenêtre. Ses grands yeux semblèrent fouiller la poitrine de l'imprudent jeune homme et ils y secouèrent toute la flamme dont ils semblaient eux-mêmes rayonner.

« Elle se releva ensuite sans précipitation, sans colère, sans effroi, presque souriante et ferma la croisée derrière laquelle elle disparut.

« Louis épouvanté avait pris la fuite. Quand il rentra éperdu dans sa maison, il porta la main à sa poitrine en feu. Il lui sembla qu'un grand vide venait de s'y faire et que le regard de Marguerite lui avait emporté le cœur.

« Il resta cloîtré toute la journée dans sa maison. Il sonda courageusement son âme. Il s'efforça d'apaiser les sentiments qui le bouleversaient pour les analyser et pour se rendre compte de la nouvelle situation que le regard de Marguerite venait de lui faire. Voici quel fut le résultat de cet examen :

« Défendez, — se dit-il à lui-même, en marchant à grands pas dans sa chambre qu'envahissaient déjà les ombres du crépuscule, — défendez à l'acier de s'élancer vers l'aimant, à l'aigle de voler vers le soleil, au phalène de courir vers la flamme, à l'eau des fleuves de descendre vers l'Océan. Vous verrez s'ils vous obéiront. C'est que chaque être, chaque chose a sa loi d'attraction à laquelle rien ne peut le soustraire. Ne dites donc point au cœur d'un amoureux de ne point s'élancer vers la femme adorée, de ne pas recueillir les accords de sa voix, de ne pas s'enivrer du parfum de

son haleine et du sourire de ses lèvres. La nature permettrait-elle jamais, d'ailleurs, qu'un de ses enfants porte une main sacrilège sur son œuvre de logique universelle ? Il n'y a qu'une seule puissance qui puisse éteindre l'amour dans un cœur : c'est celle qui l'y a mis, c'est Dieu. J'ai reçu de lui ce dépôt sacré. Il ne m'appartient pas plus de l'arracher de mon sein que de l'y conserver plus longtemps que Dieu ne voudra. Je lui ferai donc un sanctuaire de mon âme et je le garderai avec jalousie jusqu'à ce qu'il me soit retiré, si toutefois je n'en ai pas pour la vie.

« Cette résolution prise, Louis se sentit plus calme et plus fort. Il jeta un sourire de fierté et de dédain aux premiers obstacles qu'il entrevit à cet amour ; il descendit dans la campagne, débita des folies aux étoiles, des distiques aux fleurs et des impertinences aux passants ; il fut tenté d'embrasser avec effusion les arbres qu'il rencontrait et qui semblaient lui tendre fraternellement leurs grands bras noueux chargés de verdure. Bref, il s'avoua qu'il était le plus fortuné des hommes et que tous les princes de la terre n'étaient à ses côtés que de

pitoyables niais pour lesquels il professait une pitié profonde. L'amour l'avait complètement grisé.

« Il erra ainsi jusqu'au lever de la lune. La fraîcheur du soir commençait à tempérer son accès d'enthousiasme. La première chose raisonnable qu'il fit, ce fut de chercher à reconnaître l'endroit où il se trouvait : c'était le parterre de Marguerite. Tout naturellement, il pensa que c'était le hasard qui l'y avait conduit.

« Une idée folle — les idées des amants le sont toutes — lui traversa l'esprit. Tout le monde dormait à l'habitation, toutes les fenêtres en étaient soigneusement closes. Il était doué d'une voix qui, sans être belle, avait cependant une certaine étendue et un timbre très sympathique. Il s'approcha de la croisée où il avait vu la jeune fille le matin, se blottit dans les jasmins grimpants où les rossignols chantaient à plein gosier leurs roulades de mélancolie et d'extase ; puis, avec la merveilleuse facilité d'improvisation des poètes du Midi, il entonna une sérénade passionnée sur une musique que cette nuit seule entendit et que lui-même ne retrouva jamais dans son souvenir.

« Arrivé aux dernières syllabes de son chant, il arracha précipitamment à ses pieds une touffe de reines-marguerites, la lança contre la fenêtre immobile de la jeune fille et reprit la clé des champs.

« Au moment où il traversait au pas de course les plates-bandes chargées de fleurs, Calypso, la levrette de Marguerite, s'élança en aboyant à la poursuite de Louis. Celui-ci avait un superbe épagneul, noir comme l'Erèbe et que, pour cette raison, il appelait Pluton. Pluton ne quittait jamais Louis. Quand l'intelligent animal entendit la levrette s'avancer furieuse contre son maître, il s'accroupit aux pieds de ce dernier dans une attitude de sphinx, attendit tranquillement son adversaire et d'un seul bond il la renversa dans l'herbe.

« Il aurait sans doute essayé son magnifique ratelier de dents blanches sur les reins flexibles et appétissants de la levrette, si Louis ne l'eût rappelé. Pluton était visiblement contrarié de perdre une aussi belle occasion de montrer son dévouement. Louis le gronda. « Il faut être plus galant avec les demoiselles, entendez-vous ? lui dit-il. Et ils franchirent le parc.

« Ils entendirent longtemps encore la pauvre Calypso regretter par des cris douloureux sa velléité belliqueuse contre les maraudeurs de nuit. Louis et Pluton, également fiers, également heureux de leurs exploits, rentrèrent brisés de fatigue et s'endormirent jusqu'au jour sur des nattes de jonc, sous la tonnelle de l'habitation.

« Marguerite avait tout vu et tout entendu. Il est superflu de le dire. Elle n'avait pas perdu un vers de la chanson, pas un geste du jeune homme. A l'aube, elle ouvrit sa fenêtre. La nature lui sembla plus éloquente, plus expansive et plus belle que d'habitude. L'amour émanait de tout ce qui l'entourait. Elle crut même retrouver une réminiscence de la musique de la nuit dans les trilles des chardonnerets qui chantaient avec autant d'étourderie que d'entrain sur les lilas du parc.

« On parla, dans la journée, à la villa, du bruit qu'on avait entendu la nuit et Marguerite répondit aux interrogations qu'on lui adressait au sujet de cette alerte : « C'est sans doute le murmure des pins agités par le vent, » sur le

même ton et avec autant de dissimulation que Sosie répondant à Mercure :

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

« Le même jour eut lieu, dans un hameau voisin une de ces fêtes rustiques qu'on appelle *romérage*. C'était à cette époque, comme aujourd'hui, le rendez-vous de toute la jeunesse des environs. On y dansait sous des tentes de verdure et de fleurs et les personnes de condition élevée ne dédaignaient pas d'y paraître et même d'y prendre part, à côté de la fille des champs et du laboureur en veste de pinchinat.

« Marguerite et Louis s'y trouvèrent à la même heure, comme à un rendez-vous donné d'avance. Il y eut entre eux un échange rapide de regards brûlants. La foule compacte les séparait de temps à autre, mais à chaque minute leurs yeux se rencontraient de nouveau plus obstinés. C'était une fascination.

« Marguerite était vêtue avec une simplicité, un goût et une élégance extrêmes. Elle portait une robe légère à manches courtes, dont son frère avait apporté l'étoffe des Indes. Quant au



nom de la couleur de cette robe, le vocabulaire de la toilette féminine ne l'a pas encore inventé, lui si fécond sur ce chapitre. C'était comme un mélange de stil de grain et de blanc d'argent, zébré de filets violet-tendre. On eût dit un tissu de rayons de soleil et de neige. C'est la couleur des amples et traînantes dalmatiques que portent les jeunes mandarins de Zhé-Hol, à la cour de la bramhanesse de Bengalore. A la ceinture de la jeune fille brillaient deux fleurs de chrysanthème que Louis crut reconnaître pour celles qu'il avait lancées la nuit précédente contre la fenêtre de la villa. C'était évidemment une provocation.

« L'orchestre du *romérage* entonna l'air joyeux des *Olivettes*. Marguerite et Louis, mus par l'irrésistible ressort de l'amour, s'élançèrent spontanément dans l'arène, comme si une même main les y avait poussés et dansèrent ensemble à l'admiration de l'assistance. Marguerite profita d'un moment de bruit et de tumulte, produit par la chute d'un cavalier maladroit, pour dire à l'oreille du sien :

— « Vous paraissez fatigué, Monsieur. Est-ce que vous n'auriez pas dormi la nuit dernière ?

« Elle m'a donc entendu, pensa Louis. Et il répondit avec assurance : — « Au contraire, mademoiselle, j'ai passé une nuit parfaitement heureuse.

— « Vous êtes un grand imprudent, reprit-elle à voix plus basse.

— « Je suis, répliqua-t-il, un grand malheureux qui vous aime éperdûment et qui a l'audace de vous le dire.

— « Taisez-vous, Monsieur, dit-elle. J'ai dansé avec vous pour vous faire des reproches et non pour écouter une déclaration qui frise l'impertinence.

— « Ne m'écoutez pas, répondit-il avec émotion. Chassez-moi de votre présence comme un maudit ; mais toutes vos rigueurs ne m'empêcheront pas de vous adorer. C'est un sort que vous m'avez jeté.

— « Mais quel est votre but ? Répondez.

— « Est-ce que je le sais ? reprit-il. Vous êtes belle et je vous aime, je le répète ; ne me demandez rien autre en ce moment. Vous voyez bien que je suis incapable de vous répondre autre chose que des folies.

« A cette incroyable réponse, le visage de

la jeune fille prit une expression de sévérité foudroyante. Sous le costume semi-indien qu'elle portait, elle eut l'air, un instant, de Déérah, la terrible déesse dont une hache d'or orne la ceinture et qui ne reçoit que des victimes humaines à ses autels.

« La danse reprit soudain son essor circulaire et l'entretien n'alla pas plus loin.

« La danse des Olivettes compte parmi les *jeux innocents* où l'on s'embrasse toujours. Marguerite reçut sans affectation et sans fausse honte le baiser de Louis qui tremblait comme une feuille de peuplier à l'idée d'effleurer de ses lèvres les joues rosées de la jeune fille. Il conserva cependant assez de présence d'esprit et de sang-froid pour cueillir avec une dextérité remarquable, au moment de l'*embrassade*, une des blanches fleurs qu'elle portait à sa taille. Il la cacha pieusement dans son sein et s'élança hors du bal plus enivré et plus bouleversé qu'il ne l'avait été la nuit précédente.

« Marguerite le revit le soir, sur le chemin de la villa, couché sur le gazon, la face contre terre, désespéré. Elle accompagnait une de ses sœurs malade et elle ressemblait à l'ange de

la consolation soutenant la douleur humaine dans son voyage de larmes ici-bas. Louis ne les vit pas. Les dernières paroles de Marguerite retentissaient encore menaçantes à son oreille.

« Lorsqu'elle eut quitté sa sœur, la jeune fille, émue de pitié, revint sur ses pas.

— « Je vous ai parlé durement tout-à-l'heure, lui dit-elle.....

— « Hélas ! qu'ai-je fait à Dieu pour être aussi malheureux que je le suis ? répondit-il avec amertume.

— « Ce n'est ni le lieu ni le moment d'examiner si j'ai eu tort ou raison, continua-t-elle. Je viens vous dire néanmoins que je me repens de mes paroles à cause de la souffrance que vous paraissez en ressentir. Votre affection ne m'offense pas, mais j'ai cru devoir en arrêter et en blâmer la manifestation trop hardie de votre part, au milieu d'un bal. Il se peut que je l'aie fait plus sévèrement que je n'aurais voulu et je vous en renouvelle mon regret. Relevez-vous, Louis. J'oublie vos torts devant la douleur qui les expie. Oubliez, de votre côté, ce que j'ai pu vous dire de blessant. Vous voyez

que je m'en repens et que je vous l'avoue sans hésitation.

— « Vous êtes un ange de bonté, murmura Louis en s'agenouillant devant elle. Je ne mérite ni votre amour, ni votre pitié. J'ai failli vous maudire tout-à-l'heure dans un accès de démente et d'impiété. Maintenant je vous bénis de toutes les puissances de mon âme !

— « Relevez-vous, vous dis-je, reprit-elle vivement. Je vous l'ordonne. Ne recommencez jamais les imprudences de la nuit précédente. Elles n'auraient d'autre résultat que de me compromettre et de vous faire honteusement chasser de la villa. Je vous reverrai bientôt pour convenir avec vous comment nous devons vivre désormais vis-à-vis l'un de l'autre.

— « Merci, merci mille fois, s'écria Louis. Comptez sur mon obéissance aveugle et sur ma soumission absolue.

— « Adieu, dit-elle. On m'appelle.

« En effet, une voix qui partait du côté de la villa appela à deux reprises : « Gotton ! Gotton ! »

— « Me voici, cria-t-elle. *Je viens.*

— « Quand vous reverrai-je maintenant ?

dit le jeune homme en se relevant, et en joignant d'un air suppliant ses deux mains tendues vers elle.

— « Demain au soir, à huit heures, à la ferme de Baptiste, répondit-elle en s'enfuyant.

« Et elle s'élança comme une gazelle effarouchée vers la villa.

« *Gotton* est une contraction du nom de *Marguerite*. Ce nom dont beaucoup de reines ont été baptisées, qui rappelle la plus charmante fleur du printemps et qui est un des plus harmonieux que je connaisse, a subi dans toutes les langues une foule de ces contractions toutes plus abominables les unes que les autres, sans en excepter celle que je viens de citer. Il semble qu'on ait pris plaisir à le défigurer partout. Ainsi en France, on en a fait non seulement *Gotton*, mais encore *Margot* et *Margoton* qui sentent la vivandière et la maritorne. Les Allemands ont poussé à cet égard la barbarie de leur langue jusqu'aux dernières limites. De *Marguerite* ils ont fait *Greetchen* ! Si j'étais femme et si je m'appelais *Marguerite*, j'intenterais un procès en diffamation à quiconque m'insulte-

rait d'un des sobriquets que je viens d'énumérer.

« La ferme de Baptiste dépendait de la villa. Baptiste avait deux filles que Marguerite aimait beaucoup et en compagnie desquelles elle passait une grande partie de ses journées, s'occupant gaîment de travaux de couture et de broderie et revendiquant parfois une petite part dans l'accomplissement des humbles soins du ménage.

« Le pauvre Louis avait passé la journée dans une agitation extrême. Son imagination avait galopé à fond de train dans un monde d'espérances, d'orages et d'enchantements. Il s'était épuisé à chercher pour sa bien-aimée les plus tendres formules d'adoration. Il avait fait un sérieux examen de sa vie passée ; il avait demandé pardon à Dieu de toutes les fautes vénielles de son adolescence ; il s'était, pour ainsi dire, sanctifié avant de paraître devant celle dont l'image avait envahi son sein. Vers le soir, il retrouva un peu de calme ; les pulsations de son cœur devinrent plus régulières et il osa espérer que sa parole traduirait ses sentiments pendant l'entrevue décisive qui l'at-

tendait. Mais au moment de partir pour la ferme, le sang afflua de nouveau à son cerveau, ses idées s'obscurcirent et il sentit ses jambes se dérober sous lui. Il prit un fusil pour se donner une contenance, et Pluton, l'intelligent épagneul noir, ne comprenant pas qu'on partit pour la chasse au coucher du soleil, le suivit avec autant de docilité que d'étonnement.

« Marguerite était depuis longtemps à la ferme quand il y arriva. Elle le reçut d'un air froid et réservé, empreint de reproche même, et sembla lui dire des yeux, comme Louis XIV : « J'ai attendu ! » Cet accueil acheva de le dérouter. Il balbutia quelques excuses inintelligibles, et laissa lire son trouble sur son visage comme en un livre ouvert.

« Elle s'avança alors vers Louis avec autant de grâce que d'autorité, et lui dit à voix basse en le débarrassant de son arme :

— « Soyez aimable : il le faut, je le veux. Votre gaucherie et votre émotion nous font ici une situation compromettante.

« Au son de cette voix adorée, il sembla sortir enfin d'un rêve. Il s'approcha avec beaucoup d'affabilité des deux filles de Bap-



tiste et leur dit, en leur baisant le bout des doigts selon la mode du temps :

— « Je viens de parcourir le bois à la recherche d'un maudit hibou qui miaule toute la nuit ; et vous me voyez tout penaud et tout désolé de n'avoir pu débarrasser le voisinage de cet hôte aux cris discordans et funèbres.

— « Si vous n'êtes pas trop fatigué de votre course, dit Marguerite avec un sourire plein de malice et de satisfaction, nous vous prions, ces demoiselles et moi, de nous accompagner jusqu'à une bastide voisine où nous allons visiter une amie. Nous partons tout de suite. Portez votre fusil. Nous rencontrerons peut-être le hibou que vous poursuiviez ?

— « Oh ! dit vivement le chasseur, nous ne rencontrerons pas le hibou par où vous passerez. Les oiseaux de nuit ont peur du soleil.

— « Oh ! fit-elle, si je suis un soleil, il paraît que mes rayons n'illuminent guère l'espace autour de moi pour effrayer ces voyageurs nocturnes. Car, sans remonter plus loin que la nuit dernière, ma levrette Calypso a

jappé pendant une heure à un de ces maraudeurs, peut-être à celui que vous cherchez. Elle a même eu avec lui un combat singulier où la pauvre bête a été assez maltraitée.

— « Vous croyez que ce soit un oiseau de nuit ? dit Louis piqué. J'imagine, que c'est plutôt quelque amoureux attiré vers vos beaux yeux comme le papillon vers la lumière.

« C'était de bonne guerre. Elle ne répliqua pas et rit pour cacher à ses deux compagnes l'émotion qui la gagnait.

« Le chemin était pierreux et rapide. Louis offrit son bras à Marguerite. Dès que chacun d'eux sentit battre le cœur de l'autre avec tant de violence, ils se sentirent mutuellement aimés. Avant même qu'ils eussent prononcé un seul mot, il s'établit entr'eux une sorte de courant électrique à l'aide duquel ils échangèrent autant de baisers que de serments. Ils se livrèrent tout deux sans résistance à ce courant, irrésistible d'ailleurs, et tandis que leurs compagnes s'étonnaient qu'un silence aussi soudain de leur part eût succédé si vite à leur joyeux babil, eux, les regards perdus dans le ciel, absents de ce monde pour ainsi

dire, marchaient enivrés et heureux, appelant sur leur amour la protection des constellations propices. Louis a souvent écrit qu'il aurait voulu, qu'il aurait dû mourir cette nuit-là.

« La visite projetée fut courte. On redescendit à la villa. Les deux sœurs marchaient en avant, cueillant des lucioles et en étoilant leurs chapeaux de paille qu'elles portaient aussi le soir pour se garantir de la fraîcheur trop vive de la nuit. Marguerite retrouva enfin la parole. Elle fit un effort pour sortir de ce rêve délicieux et dit à Louis :

— « Vous m'aimez, vous me l'avez dit, je vous crois. Mais avant de vous dire si j'accueille votre tendresse, je veux discuter avec vous les chances de bonheur ou de désespoir de ce sentiment dans le cas où j'arriverais à le partager aussi aveuglément que vous. Abstraction faite, tout d'abord, de l'obstacle qu'il rencontre dans nos situations sociales respectives, il me semble qu'il en existe un autre sur lequel je ne puis comme vous fermer les yeux. Cet obstacle, vous le savez, rien ne peut l'aplanir entre nous. Je puis le définir d'un mot, en l'appelant l'impossible.

— « C'est vrai, dit Louis avec égarement. Il y a l'impossible entre nous, si vous faites dépendre le bonheur de notre amour d'une union comme l'entendent les hommes et les lois qu'ils ont faites pour en régler l'essor et le dénouement. Je n'ai rien à répliquer contre cet argument et vous avez bien fait de commencer par celui-là. Il brise d'un seul coup mes espérances. Je vous remercie de la leçon. Elle aurait pu cependant être moins cruelle.

— « Louis ! s'écria Marguerite, vous ne m'avez pas comprise. Ce n'est pas mon égoïsme qui parle : c'est au contraire mon désir d'être pour vous un bienfait et non une agitation. Vous êtes un cœur loyal et votre amour m'honore. J'en serai éternellement fière si je ne puis jamais en être heureuse. Mais vous, quel profit en retirerez-vous pour votre dignité et pour votre bonheur ?

— « Il est certain que si j'avais été capable d'un semblable calcul, je ne vous aurais pas aimée. Mais est-ce ma faute si je ne sais pas supputer les chances de bonheur ou de désespoir dont vous me parlez ? Je n'aurais jamais cru, pour ma part, qu'une jeune fille de

votre âge put raisonner si froidement les mathématiques du sentiment.

— « Ceci, dit-elle, c'est du sarcasme ou du reproche. Je ne vous reconnais aucun droit de me l'infliger. Mes intentions étant droites et pures, je ne le mérite en aucune façon. Je veux bien vous le répéter, Louis : si l'avenir m'inquiète, c'est pour vous ; c'est pour votre repos que je ne veux pas détruire, pour votre destinée que je ne veux pas entraver.

— « Prenez garde, interrompit Louis. Voilà déjà de la pitié. Or, la pitié est mère de l'amour et il se pourrait que vos efforts de charité et de raison eussent un résultat différent de celui que vous attendez. L'amour, qui aime les cœurs faibles comme le mien, s'amuse à jouer de ces tours-là aux esprits forts comme le vôtre.

— « Eh bien ! ajouta-t-elle d'un air presque enjoué, que résulterait-il d'heureux pour vous si je partageais cette passion ? Voyons ! N'avez-vous rien à me répondre ? Dans quelques minutes, il faudra nous séparer. Si vous ne m'avez pas prouvé d'ici-là que ce sera un bien pour vous que je vous aime, je suis capable

d'étouffer en moi le tendre intérêt que vous m'inspirez et de vous défendre à tout jamais de me parler de votre amour.

— « Marguerite! Marguerite! que me demandez-vous? s'écria Louis avec une voix pleine de sanglots; je ne sais rien vous dire que ceci: je vous aime! Je vous aime d'un sang ardent, de toutes les forces de mon âme. L'avenir dont vous me parlez n'existe pas pour moi. Je vis tout entier dans ce moment. Tout ce que je sais, pardonnez-moi mon orgueilleuse sincérité, c'est que, tout-à-l'heure, dans vos paroles sévères et affectueuses à la fois, j'ai cru deviner en vous un sentiment de tendresse pour moi; c'est que je me sens aimé de vous, c'est que je crois le mériter, ne fut-ce qu'à cause de mon respect et de ma douleur, c'est enfin que ma vie est maudite si je me trompe ou si vous avez le cruel courage de me dire que je me suis trompé. Et tenez, ajouta-t-il en portant à ses lèvres la main tremblante de la jeune fille, il me semble que mon âme s'exhale de mon sein dans ce baiser. Comment supposez-vous qu'il soit possible de vous dire autre chose? et comment ce baiser ne vous dit-il pas tout?

« Marguerite contemplait avec ravissement le lumineux paysage qui se déroulait à ses yeux. La voix intérieure qui nous parle à certaines heures comme pour nous révéler notre destinée, lui disait que le bonheur serait là, parmi ces parfums, ces fleurs et ce silence, dans ce désert où les bruits humains expirent sans éveiller un écho, où deux cœurs épris l'un de l'autre se suffiraient à eux-mêmes, sans rien demander que le repos et l'oubli.

— « Oh ! dit-elle, perdue dans une extase délicieuse, pourquoi nous sommes-nous rencontrés si tard ? Oh ! vivre tous deux ainsi, toujours, seuls, avec des fleurs et du gazon à nos pieds, l'ombre des grands arbres sur nos fronts, avec la solitude et l'amour ! Oh Louis ! vous l'avez dit : je vous aime ! Et pourtant d'où vient que je regrette maintenant de vous avoir connu ?

— « Ne blasphème pas ! s'écria-t-il. Laisse résonner encore à mes oreilles les paroles que tu viens de prononcer. Laisse-moi t'aimer. Je t'aimerai toujours, vois-tu, comme à cette heure : doucement et saintement. Nous conserverons cet amour si chaste et si pur que Dieu l'approuvera, et que les hommes nous le

pardonneront si jamais son parfum le trahit ici-bas.

— « Oui, oui, mon beau poète, aimons-nous, aimons-nous, et que Dieu soit béni !

« Ces dernières paroles furent prononcées presque sur le seuil de la ferme de Baptiste où le jeune couple arrivait en ce moment. Marguerite et Louis semblaient transfigurés. Mais il y avait tant de calme et d'extase en eux que rien ne révéla sur leur visage les émotions ineffables qu'ils venaient de ressentir. Marguerite détacha son bras de celui de Louis et lui dit d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine :

— « Nous n'aurons pas de longtemps l'occasion de reprendre notre conversation de ce soir. Votre cœur déborderait peut-être et ce manque d'expansion vous pousserait à commettre quelque folie dont nous pourrions nous repentir. Écrivez-moi. Ce sera un moyen de tout nous dire. Vous trouverez plus facilement à me faire parvenir une lettre qu'à me parler. Adieu.

— « Monsieur Louis, ajouta-t-elle à haute voix, votre dissertation sur les amours des planètes m'a infiniment plu et je regrette que ces



demoiselles n'aient pu en profiter. Si elles avaient écouté comme je l'ai fait vos paradoxes astronomiques, elles en auraient ri d'aussi bon cœur que moi.

« En disant ces mots, la folle enfant éclata de rire et se mit à raconter aux filles de Baptiste, à qui elle avait laissé prendre les devants afin de rester seule avec Louis, mille extravagances charmantes sur les amours des astres. Elle osa même reprocher à ses amies de l'avoir abandonnée à la garde d'un homme aussi enthousiaste et aussi passionné pour les constellations. Oh ! les femmes ! les femmes ! pensait Louis confondu.

« Quelques instants après, Marguerite s'endormait au murmure éblouissant des paroles d'amour de Louis, qui, assis à sa table de travail, le cœur et la tête en feu, écrivait à Marguerite un poème d'adorations.

« Trois semaines après cet entretien, la correspondance de Louis et de Marguerite était découverte. Tous les trésors d'expansion et d'amour, tout le poème de jeunesse que l'âme du jeune homme avait confiés au papier, tombaient entre des mains jalouses et stupides qui les

profanaient. L'imprudente enfant avait laissé ces lettres dans la pochette de son tablier, au lieu de les ensevelir dans son corsage, cette boîte aux lettres de l'amour, comme l'appelle si spirituellement Théophile Gauthier. Elles furent surprises à la ferme de Baptiste, et par la famille de celui-ci. Elles furent ouvertes et lues par d'autres que Marguerite, et la discrétion et la pudeur, ces deux vierges chrétiennes, se voilèrent la face devant ce sacrilège. Elles furent interprétées comme les imaginations soupçonneuses et corrompues interprètent toutes choses en ce monde. On y trouva tout ce qu'on voulut, excepté ce qu'elles contenaient réellement. Le père Baptiste lui-même, dont la vie n'était pas à l'abri de reproche, et qui, moins que tout autre, en admettant même qu'il y eût quelque chose de reprochable dans cet amour, aurait eu le droit de lui jeter la première pierre, fit un scandale affreux, dénonça Louis au frère de Marguerite et ne consentit qu'à grand'peine à ne pas livrer les lettres à la famille de celle-ci, où elles auraient été, sans doute, après ces événements, tout aussi chaste ment interprétées que chez lui. Il est vrai

que, s'il l'eût fait, Louis l'eût étranglé à la première occasion. Cette considération le retint.

« Il y eut une explication terrible entre le frère de Marguerite et Louis. Et si celui-ci n'eût pas été jaloux de la réputation de la jeune fille, il est probable qu'un éclat épouvantable s'en fut suivi. Mais le calme, le bon sens et la supériorité d'intelligence de Louis sauvèrent cette situation cruelle, et cette explication eut pour résultat ultérieur d'assurer une pleine sécurité à ces amours auxquels tant d'obstacles imprévus donnèrent, à partir de ce jour, un essor qui devait durer plusieurs années.

« Quelques-unes des lettres saisies figurent dans le manuscrit de Louis. Je voudrais bien les savoir pour vous montrer comment un poète sait aimer. Oh ! quel respect pour la beauté ! quels cantiques de tendresse infinie ! quels hymnes de reconnaissance envers Dieu !

« Ce que cet amour n'eût pu faire par lui-même, Baptiste et ceux qui l'aidèrent à tourmenter ces deux pauvres cœurs l'accomplirent de tous points. Le sentiment chaste et tendre qui animait Marguerite et Louis se transforma

en une passion violente dont rien ne put comprimer le développement; en un désir immense qui chercha sa réalisation par tous les moyens et qui ne fut assouvi que par l'étreinte même de son idéal. Ils s'aimèrent autant qu'ici-bas deux cœurs peuvent s'aimer et, à travers les vicissitudes qu'ils endurèrent, ils furent heureux à rendre jaloux les anges. L'impossible dont parlait Marguerite, fut supprimé. Si j'en avais le temps, je vous raconterais plusieurs épisodes de ce long poème de félicité. Je le ferai quelque jour et vous verrez si j'ai exagéré la vérité. Les confidences que Louis a laissées m'ont rempli d'une ineffable sympathie pour ces deux êtres réunis sans doute maintenant dans le sein de Dieu.

« Et les lettres de Marguerite à Louis ! quels doux chefs-d'œuvre de naïveté et de tendresse ! quels parfums printaniers il s'en exhale et comme on voit bien ce cœur d'enfant s'ouvrir aux rayons d'un premier amour ! Il y a dans ces épîtres de Marguerite plus de passion, plus de grâce, plus d'abandon que dans les romans d'amour les plus admirés. Je n'ai rien lu de semblable. Cette petite écriture, toute mi-

gnonne et toute peureuse, pour ainsi dire, comme la main qui l'a tracée; cette simplicité hardie du style, si naturelle qu'elle semble le résultat d'un travail et d'un art infinis; tout ce charme attendrissant vous ravit et vous captive. Je sais une phrase de ces lettres qui m'a fait rêver tout un jour. Je l'ai apprise par cœur comme une prière. « Heureuse je suis, écrit Marguerite à Louis, heureuse je suis d'être aimée de toi et plus heureuse encore de t'aimer moi-même. Garde cette lettre dans ton sein comme un scapulaire, et qu'elle ne quitte jamais ton cœur à qui le mien s'est donné pour toujours. »

« Ils s'aimèrent ainsi pendant trois ans. Aucun nuage n'altéra la sérénité du paradis qu'ils s'étaient créés. Rien ne troubla le calme heureux de ces deux cœurs endormis dans l'amour, ni la confiance absolue qu'ils avaient l'un dans l'autre. Tant qu'ils s'aimèrent ainsi leur amour même fut leur complice pour les abriter contre la malveillance et la jalousie. Il leur inspira des ruses inouïes, des ressources inédites pour s'écrire et pour se voir impunément.

« Une particularité touchante de leur vie fut

leur culte pour les marguerites, ces petites fleurs des champs dont le cœur est un disque d'or et dont la colerette, tressée avec des fils d'argent, défie en blancheur immaculée le plumage du cygne, l'écume des flots et la neige des cimes. Louis, qui s'essayait à peindre avec assez de sûreté et de goût, avait dessiné des paquerettes sur toutes les marges de ses livres et sur tous les murs de sa maison, afin d'avoir toujours présent à la pensée et aux yeux le nom de celle qu'il devait éternellement aimer. Son parterre et celui de la jeune fille en étaient remplis, ainsi que des fleurs de la même famille : les reines-marguerites, les chrysanthèmes et les camomilles. Les insectes lumineux du midi s'y enivraient de rosée et de parfums. Que de fois Louis effeuilla la couronne prophétique des paquerettes en répétant la formule consacrée : *Elle m'aime un peu, beaucoup, etc.* Que de fois Marguerite consulta aussi la petite fleur dont elle portait le nom, pour savoir si le cœur de Louis n'avait pas changé pour elle ! Mais le sylphe des nuits heureuses qui préside à l'éclosion des marguerites, en avait disposé les pétales par quatorze,

dix-neuf, vingt-quatre, vingt-neuf, c'est-à-dire de façon à ce qu'elles répondissent toujours : *passionnément*. Jamais l'humble pythonisse des prairies n'avait rendu un oracle en désaccord avec le vœu de ces armes ardentes ; jamais elle n'avait répondu : *pas du tout* à l'interrogatoire qui lui coûtait cependant son diadème étoilé.

« Une autre particularité plus touchante encore fut le soin religieux que prit Louis de former le cœur et l'intelligence de Marguerite. Grâce au choix des livres qu'il lui fit lire et aux notions qu'il lui donna des sciences dont il était pénétré lui-même, elle était devenue un esprit cultivé, à cette époque où l'instruction, pour les femmes comme pour les enfants, se bornait encore au catéchisme catholique. Louis était doué d'une éloquence un peu abrupte, mais précise, persuasive et toujours originale. Marguerite apprit de lui, dans leurs interminables causeries, tous les secrets attrayants de la botanique, tous les faits principaux de l'histoire et tout ce que la mémoire d'une jeune fille peut s'assimiler, sans fatigue ni effort, de la philosophie, de l'astronomie, de la littérature et de

tant d'autres sciences qui nous coûtent, à nous, le sacrifice irréparable des plus belles années de la vie. Louis parlait de ces choses avec un entrain merveilleux et pour ainsi dire inspiré. Il les traitait comme des frivolités charmantes ; mais la leçon, sérieuse au fond, profitait toujours à l'auditeur, parce qu'elle était à la fois saisissante et féconde. Quel groupe délicieux ils formaient, lorsqu'ils devisaient ainsi gravement, eux, deux enfants ! des choses austères réservées aux méditations des sages en cheveux blancs ! Il est vrai qu'ils y apprenaient, comme Héloïse et Abeilard, une science que les vieillards ont savourée aussi, mais dont ils ne se souviennent plus : ils y apprenaient la science la plus belle, la plus douce et la plus universelle ; la science que savent tous les êtres de la création, depuis l'humble fleur qui parfume la terre jusqu'à l'oiseau éclatant qui chante dans l'air : l'amour !

« Ces leçons eurent pourtant un résultat funeste sur l'imagination exaltée de Marguerite. Elle alla plus loin que Louis ne le supposait. Cette révélation large et soudaine du monde intellectuel excita en elle une fièvre qui man-



qua d'aliment et de but à un moment donné. Bizarre conséquence de tant de soins et de peines ! Marguerite annonça un jour à Louis que, ne pouvant vivre avec lui ici-bas dans une union aussi absolue qu'elle le désirait, elle allait se faire religieuse.

« Pour bien comprendre l'étonnement et l'indignation du jeune homme à cette révélation, il faut vous dire que, pendant ces trois années, il s'était passé, sur un autre théâtre, de formidables évènements. Louis XVI était déjà prisonnier du peuple. La Révolution de 1793 s'avancait formidable, irrésistible, brisant tous les obstacles qui s'opposaient à sa course terrible. Comme Moïse, elle apportait au monde une loi nouvelle au milieu des éclairs et des tempêtes. Hélas ! pourquoi descendit-elle de son trépied pour venir souiller sa robe éclatante dans la boue et le sang des guerres civiles ? Pourquoi, tandis qu'elle rayonnait sur l'Europe comme une aurore de liberté, se fit-elle maudire à son foyer par tant de victimes de ses saturnales et de ses erreurs ?

« Louis, qui avait pressenti la Révolution et qui l'avait accueillie avec enthousiasme, lors-

qu'elle apparut dans sa générosité et dans sa gloire, aurait pu y jouer un beau rôle s'il l'eût voulu. Bien qu'il eût toujours vécu en apparence en dehors du mouvement qui s'opérait, bien que l'amour qui remplissait et dévorait sa vie eût développé jusqu'à ses dernières limites sa passion pour la solitude et le recueillement, sa probité et sa capacité le rendaient digne du rôle où l'appelait le vœu de ses concitoyens. Mais il fallait à ses poumons l'air que respirait sa bien-aimée. Il sentait qu'en dehors de cette atmosphère la vie n'avait plus ni charme ni intérêt réel pour lui. Il avait donc refusé et sacrifié de gaité de cœur son avenir à l'amour de la jeune fille, qu'il croyait éternel comme le sien. Lorsqu'il la vit faillir il sentit en lui un déchirement immense. Il reprocha à Marguerite sa faiblesse et sa cruauté ; il lui fit envisager avec désespoir la lâcheté de cette conduite et les conséquences de cette détermination.

« Je ne vous parle pas de la douleur qu'elle me cause, lui dit-il ; vous avez le droit de feindre de l'ignorer ; je ne vous parle pas du sacrifice que je vous ai fait de ma vie, vous l'avez oublié et vous avez également le droit de ne plus vou-

loir vous en souvenir ; mais ce que je vous supplie de ne pas oublier, c'est que vous allez vous perdre à jamais pour vous et pour les autres ; c'est que vous allez ensevelir dans un cloître, — un tombeau pour les âmes ! — tous les trésors de bonté que Dieu a mis en vous pour le bonheur de ceux qui vous aiment et qui vous ont voué leur cœur et leur existence ; c'est qu'enfin il n'appartient qu'à la stupidité et à l'aveuglement de prendre une résolution semblable en ce moment. Avant un an, les couvents qui vous attirent seront convertis en écurie pour les chevaux de la République, et les malheureuses qui s'y trouveront enfermées seront traquées comme des bêtes fauves et rendues forcément à ce monde qu'elles fuient et qui a bien sa raison d'être, après tout, puisque Dieu le tolère, le protège et le perpétue ; car la nouvelle société qui se fonde ne voudra pas que personne vive en dehors d'elle, en dehors de la vie commune et fraternelle de tous ses membres ; elle ne voudra pas que personne prétende chercher Dieu en dehors de la grande famille humaine et s'attribue le monopole des faveurs, des grâces de ce Dieu, afin de pouvoir mépriser, mau-

dire et damner à huis-clos l'humanité qui respire, qui marche, souffre, travaille et prie à la face du ciel !

« D'ailleurs, ajouta-t-il avec amertume, je ne comprends pas cette pensée en vous. Rien ne la justifie. Il n'y a que le désespoir ou bien un vœu de virginité absolue qui puisse pousser une femme de votre âge à se réfugier dans le silence du cloître. Or, vous êtes adorée et heureuse ; la première raison n'existe donc pas pour vous. Quant à la seconde, consultez-vous, sondez votre âme, et voyez si c'est un cœur vierge que vous allez offrir à Dieu. Prenez garde de mentir à ce Dieu qui vous connaît et qui vous a, comme à moi, mis au sein un amour que vous ne pouvez ni lui cacher, ni tuer en vous, avant qu'il ne le permette. Prenez garde qu'il ne se venge et qu'il ne fasse pour vous de cet amour, même dans le couvent où vous avez rêvé de le fuir, un cancer incurable, un éternel sujet de tortures et de remords.

« Louis parla encore longtemps ainsi. La jeune fille l'écoutait d'un air navré. L'éloquence déchirante de son amant ébranla beaucoup, à partir de ce jour, sa résolution. Mais à par-

tir de ce jour aussi, un nuage, le premier, hélas! depuis trois ans, altéra la sérénité de leur amour et étendit son ombre funeste sur ce frais poème de jeunesse et de bonheur.

« J'ai fait une remarque bien triste au sujet de toutes les grandes passions dont j'ai étudié l'histoire, et même de toutes celles dont j'ai été témoin dans ma vie. C'est qu'elles finissent généralement d'une manière ridicule ou tragique.

« Les amours de Louis et de Marguerite devaient tôt ou tard subir la loi commune.

« Depuis la dissidence d'opinion qui avait éclaté entre eux relativement à son entrée au couvent, Marguerite avait boudé Louis et s'était plongée dans une dévotion extérieure dont il s'était permis de suspecter la sincérité. Il avait fermement cru pourtant que Marguerite travaillait à tuer en elle l'amour qui les avait rendu tous deux si heureux et si fiers, et de son côté, quoiqu'il l'aimât plus que jamais, il s'était appliqué autant que possible à cautériser sa plaie toujours saignante.

« On était alors au cœur de l'été de 1793. Marguerite, ainsi qu'elle en avait l'habitude tous les ans, était partie pour un village des

montagnes de la Sainte-Baume. Elle allait se réfugier, sous les pins centenaires, contre les chaleurs torrides de la canicule qui embrase le littoral et contre les horreurs de la guerre civile qui désolait le pays. Louis, ce jour-là, avait fait un pèlerinage d'amour aux lieux où il avait échangé avec elle, trois ans auparavant et à pareil jour, des serments de tendresse et de fidélité éternelles. Il avait même ignoré ce départ. Il descendait mélancoliquement les sentiers de la colline, chauds encore des feux de la journée. Pluton, dont je ne vous ai plus parlé, et qui mérite bien encore un souvenir avant la fin de ce récit, marchait tristement derrière son maître. Cependant une grande joie attendait Louis au retour. Le facteur de la poste lui tendit une mignonne petite lettre dont l'écriture fine et serrée lui causa une émotion telle qu'il faillit perdre connaissance. C'était bien Marguerite, en effet, qui lui écrivait. Elle l'assurait qu'elle l'aimait encore, qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer et le suppliait de lui répondre. Je vous demande si le pauvre jeune homme avait besoin d'être supplié pour jeter toute son âme dans une lettre. Il écrivit

donc, on lui répondit, il écrivit encore et Dieu sait quels hymnes d'adoration s'épanchèrent de sa plume et de son cœur. La première lettre arriva à bon port, mais la seconde, partie un jour trop tôt, dévora l'espace comme l'eussent fait les pieds de Louis, s'il eut été libre de voler vers sa bien-aimée. L'insoucieuse Marguerite, qui courait la campagne ce jour-là, n'avait pas prévu tant d'empressement, résultat bien naturel, cependant, de tant d'amour. Lorsqu'elle rentra à la maison, elle trouva cette lettre, pauvre colombe prise au filet, entre les mêmes mains qui avaient intercepté les premières lettres de Louis.

« Louis avait d'avance comme un pressentiment de cette catastrophe. Ayant plus d'expérience que la jeune fille, il avait naturellement aussi plus de défiance et rien n'égalait sa consternation et sa colère lorsqu'il sut que ses précautions avaient été déjouées et ses recommandations oubliées. Mais ce qu'il ne supposait pas, ce qu'il lui était impossible de prévoir, c'est qu'il dût être puni par Marguerite elle-même de cet empressement à l'aimer et à le lui écrire ; c'est qu'elle se vengerait sur lui de sa coupable

ble négligence, c'est qu'enfin, étrange coïncidence ! cet amour qu'une lettre saisie avait fait jadis éclater si violemment, serait, par une lettre également saisie, tué sans rémission dans le sein de Marguerite. Dès le retour de Marguerite à la villa, il comprit qu'elle était perdue désormais pour lui.

« Il ne désespéra cependant pas tout de suite de lui faire sentir la criante injustice de cette conduite. A cette époque d'ailleurs la certitude de la perdre pour jamais l'eût infailliblement fait mourir. Dans l'espoir de la voir, il erra longtemps comme une âme en peine autour de sa demeure ; mais elle avait résolu de le fuir et jamais il ne put la rencontrer seule pour lui dire tout ce qui lui déchirait le sein.

A dater de cette époque, les derniers sourires qu'elle lui adressait encore de loin lorsqu'elle le rencontrait, — sourires qu'il allait jusqu'à mendier parfois, qu'il savourait avec une reconnaissance toujours plus ardente, et dont il vivait des semaines entières, furent complètement supprimés.

A dater de cette époque aussi, Louis découvrit dans la vie de Marguerite une foule de



contradictions et d'inconséquences qui l'affligèrent profondément. Elle accueillit ostensiblement, après les avoir toujours repoussées jusque-là, les assiduités d'un jeune homme du pays. Sa vaillante santé dépérit à vue d'œil, lorsque l'amour robuste de Louis ne la soutint plus. Enfin, Marguerite devint coquette, elle dont la simplicité et la modestie avaient été les plus beaux titres et le plus incontestable attrait. Hélas ! oui, elle crut remplacer par la parure et par le luxe, les fleurs de grace et de jeunesse que le temps, la douleur, le remords peut-être, arrachaient chaque jour à sa couronne. La limpidité de ses yeux s'altéra ; ses cheveux plantureux s'éclaircirent et laissèrent voir sur sa tête ces sillons blancs que les femmes cherchent à dissimuler à l'aide de tous les artifices de la toilette ; sa gorge même qui, à seize ans, brisait le corset qui l'emprisonnait — comme une grenade mûre fait éclater l'écorce qui enferme ses grains de rubis — sa gorge qui s'était arrondie et gonflée alors que l'amour emplissait sa poitrine, avait disparu avec cet amour. Dieu vengeait Louis en retirant la beauté à son amante. Il ne restait

plus. en effet, de la Marguerite d'autrefois, si belle, si fraîche, si gaie, si heureuse, si aimée surtout, qu'un fantôme de pâleur, de maigre et de tristesse, cloîtré dans sa maison et dans son ennui. Les fêtes de la nature, les splendeurs de la campagne et du ciel, même aux plus beaux jours de l'année, ne disaient plus rien à cette âme qui, pour tuer le cœur qui l'adorait, s'était volontairement, obstinément, opiniâtement fermée à toutes les saintes et fécondes émotions de la vie.

« Ce fut surtout en présence des dispositions de Marguerite à accueillir un nouvel amour, que Louis lui écrivit la lettre suivante, la dernière qui figure sur son manuscrit :

« Tant que ma tendresse n'a pas été un  
« obstacle à l'accomplissement de ta destinée,  
« je t'ai aimée et je te l'ai dit. Maintenant que  
« tu cherches le bonheur en dehors de moi,  
« mon rôle change. Je continuerai à t'aimer  
« comme par le passé; mais je ne te le dirai  
« plus. Je te fuirai même pour qu'il ne manque  
« rien à ce déchirant holocauste de ma vie.

« Sois heureuse. Je ne te demande pas un  
« souvenir pour moi au milieu de tes joies : il

« en troublerait la sérénité. Mais si tu rencon-  
« tres la douleur et la déception là où tu es-  
« pérais trouver des ivresses, rappelle à tes  
« pieds, pour te consoler, celui qui, ne pouvant  
« plus ambitionner un autre titre, restera éter-  
« nellement ton frère et ton ami ! »

« Je ne sais pas si vous sentez comme moi, à travers la résignation apparente qui inspirait ces lignes, une amertume mal dissimulée, une indignation mal contenue, des transports mal éteints, et surtout comme un secret désir, comme un vague espoir de vengeance. Il est certain que cet adieu lui avait énormément coûté et qu'une partie de sa vie, la meilleure et la plus heureuse, allait être brisée par ce renoncement. Aussi, dès que la nuit fut venue, il s'élança une dernière fois dans le parc de la villa et vint écrire en grandes lettres, sur la porte de l'habitation de Marguerite, ce seul mot qui résumait son existence désormais : TOUJOURS !

« Puis il se prit à pleurer. Il sanglota longtemps sur ces sentiers qu'il avait parcourus avec elle, à la même place où, jadis, il la vit passer avec sa sœur malade et où elle lui prit

son âme. Il y a des heures solennelles dans la vie où non-seulement tout notre passé reparaît à nos yeux en quelques instants, mais où l'on voit aussi tout l'avenir. Il aperçut autour de lui, comme des fleurs fauchées par l'hiver, ses sacrifices méconnus, son amour dédaigné, ses dévouements perdus, ses joies brisées, sa vie finie. Il vit son ingrante et oublieuse amante se rire de ses angoisses, heureuse au bras d'un autre, heureuse peut-être de ce grand désespoir qu'elle avait causé. Et il sentit le terrible désir de se venger qui transpire dans sa dernière lettre, se développer en lui, en même temps que les souffrances de son inconsolable constance. Et, tout en rêvant aux moyens de satisfaire ce désir, il trouva une vengeance inédite, aussi publiquément éclatante que l'avait été l'amour de Marguerite pour lui, que l'avait été et que le fut toujours son amour pour elle. Car, il est bon que vous le sachiez : il fut fidèle à sa foi. Il se fit une existence de religieux, il porta toute sa vie le deuil de la tendresse de Marguerite. Il l'aima toujours. Les dernières lignes de son manuscrit sont encore des cris de douleur et d'amour et il s'en

exhale, comme un parfum, l'espérance de retrouver et d'aimer éternellement après cette vie, dans le sein de Dieu, la femme si longtemps et si ardemment adorée en ce monde.

« Svedenborg a dit que deux âmes qui se sont aimées et qui n'ont pu s'unir ici-bas ne forment plus, après la mort, qu'un seul ange dans le ciel. Je préfère croire que ces deux âmes, au lieu de se fondre en une seule intelligence, formeront au contraire deux beaux chérubins, deux célestes esprits qui goûteront au ciel, plus pur et plus complet, le bonheur qui leur a été refusé sur la terre. C'était la croyance de Louis et elle me semble bien plus séduisante que la théorie de Svedenborg.

« A part bien des détails et des épisodes puérils qui n'ont eu de charme que pour nos amoureux eux-mêmes, voilà tout entière l'histoire que je voulais vous raconter, dit notre ami en terminant. Je vous avais prévenu que je n'en savais pas le dénouement et que je n'étais pas décidé à en chercher un, de peur qu'il ne jurât avec le caractère de mes personnages. Maintenant, je vous répète ce que je vous ai dit en commençant : je vous laisse parfaitement li-

bre d'en inventer un à votre guise. Je vous demande seulement, en échange de l'intérêt que je vous ai inspiré pour Marguerite et pour Louis, de vouloir bien me faire connaître les dénouements que vous pourriez trouver à cette histoire pour le cas où je la publierais. »

— Oh ! le dénouement est pour moi tout trouvé, dit la jeune brune qui interrompait si souvent, au début, le narrateur. Marguerite oublia Louis ; elle en avait le droit. Elle se maria avec le nouvel amoureux dont vous nous parliez tout à l'heure, car, quel qu'il fût au dire du manuscrit, Marguerite put le trouver parfaitement à son goût. Et Louis se consola en rimant des satires et des élégies contre l'amour. C'est une ressource qui ne manque jamais à la vanité des poètes, et que, pour ma part, je ne leur envie pas, tant elle est devenue insipide, ennuyeuse et banale.

— Il me semble, dit notre ami en la regardant, que vous tranchez un peu cavalièrement la question. Si le hasard eût fait, dites-moi, — c'est une pure supposition, bien entendu, — que vous fussiez vous-même Margue-

rite, est-ce que vous auriez agi comme vous venez de le dire ?

— Oh ! sans le moindre scrupule, s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien ! moi, à la place de Louis, j'aurais usé de représailles. Car, passe encore d'être dédaigné, trahi, brisé par une femme dont on a été le maître absolu, à qui on a tout sacrifié, qui vous hait et vous méprise en échange et que pourtant on n'a pas eu la force d'abandonner ; mais la voir heureuse aux bras d'un autre, la voir surtout insulter à vos souffrances, vous conviendrez que c'est trop fort. J'en appelle à l'auditoire qui nous écoute et qui nous juge. Louis eût été un idiot si, dans l'hypothèse que vous posez, il ne s'était pas vengé.

— Et de quelle manière eût-il pu se venger ? demanda la jolie brune avec une curiosité inquiète. Voyons, Monsieur, trouvez une vengeance qui ne soit ni une brutalité, ni une lâcheté, ni une perfidie.

— Brutalité, lâcheté, perfidie ! reprit notre ami, en appuyant à dessein sur cette terrible litanie. Cela dépend beaucoup du point de vue

où l'on se place pour juger. Ce qui peut sembler un crime dans certaines conditions, peut être une représaille fort légitime et très méritée dans d'autres. Il n'y a rien d'absolu dans cet ordre de choses. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'oppose à la conclusion que vous venez d'émettre. J'en ferai, si vous le permettez et sauf meilleur avis, le dénouement que nous cherchons. Je dirai que Louis, indigné de la conduite de Marguerite, exaspéré de la perdre pour jamais et cependant toujours plus amoureux d'elle.....

— L'assassina ? interrompit brusquement et avec effroi la jeune fille.

— Pas le moins du monde, continua tranquillement notre ami, c'est pire encore. Je dirai que Louis, dégoûté d'elle depuis qu'il ne l'estimait plus et qu'elle avait perdu la double beauté du corps et de l'âme, dont il avait été si épris ; indigné de la conduite de Marguerite à son égard, attendit en silence le mariage de son ancienne amante avec le jeune homme dont je vous ai parlé ; que, le jour même du mariage, pendant que Marguerite, toute parée, attendait son fiancé pour cet édifiant hymen, il



fit appeler celui-ci et déploya devant lui, avec beaucoup de calme et de sang-froid, le portrait de Marguerite, qui était d'une ressemblance inouïe ; les tresses de cheveux que Louis lui avait dérobées, un soir qu'elle dormait dans ses bras à la ferme de Baptiste, et enfin toutes les lettres pleines de serments, de baisers et de protestations d'amour que Marguerite lui avait écrites. Et je finirai par dire que le futur époux maudit naturellement sa fiancée et la laissa dans ses robes de noces à la disposition de quelque autre plus indulgent que lui. J'ajouterai même que Louis renouvela cette atroce vengeance toutes les fois qu'un parti sérieux se présenta pour Marguerite.

— Ceci serait plus qu'une lâcheté, dit la jeune brune ; ce serait une infamie, et vous-même ne la commettriez pas.

— Qui sait ? dit mélancoliquement notre ami. Si j'aimais, comme Louis, une femme comme Marguerite, je ne sais pas, dans une semblable occasion, de quoi je serai capable.

— Et vous feriez très bien, nous écriâmes-nous tous ensemble, en lui serrant les mains à l'envi.

Notre ami prit les doigts de sa jolie adversaire et les baisa avec une galanterie affectueuse qui calma beaucoup son irritation. Vers la fin du récit de notre cher narrateur, le ciel avait presque repris sa sérénité ; le tonnerre ne grondait plus et l'orage repliait ses grandes ailes derrière les gorges du Faron.

Il s'enveloppa de son long burnous à franges rouges, et reprit le chemin de la ville d'où le choléra, à partir de cette époque, commença de disparaître, et où nous rentrâmes quelques semaines après, émus encore du souvenir des amours de Marguerite et de Louis.



## MASCARELLI

---

Quand on a franchi les dernières ramifications des Alpes méridionales, désignées communément sous le nom de Pennines ; lorsque l'on quitte Nice, ce paradis terrestre en miniature, il semble qu'on ne rencontrera rien d'aussi gracieux au-delà. Mais à mesure qu'on avance dans l'ancien royaume piémontais, on découvre des contrées inédites qui surprennent et charment les touristes les plus blasés. C'est tout un voyage de découvertes que l'on entreprend et dont on rapporte d'ineffaçables souvenirs.

Rien ne sollicite aussi délicieusement la vue

que cette succession de collines inondées de lumière et de verdure, déroulant dans la direction du nord au midi leurs ondulations infinies. Les ruisseaux alimentés par la fonte des neiges alpestres, entretiennent une fraîcheur éternelle dans les vallons qu'ils sillonnent comme des filons d'argent en fusion. Les pins maritimes dominant de leur magnifique parasol d'un vert éclatant, la verdure pâle et douce des oliviers étagés sur la croupe des collines. Et lorsque, à l'ombre de ces pins centenaires qui donnent tant de caractère aux paysages méridionaux, on se repose des fatigues de la route, on découvre un panorama qui n'a peut-être pas son pareil au monde. Au nord, vers le col de Tende, les montagnes, semblables aux vagues de la mer au début d'un ouragan, se succèdent et montent jusqu'aux nuages. A droite, on voit le front royal des Alpes, avec son diadème de neiges immaculées et ses rides qui sont des précipices sans fond. A gauche, ce sont des collines contre lesquelles s'épaulent des villages ensevelis dans des massifs d'oliviers et de vignes. Enfin, au midi, s'étend la mer bleue où, comme un vol de cygnes, se promènent les

blanches escadrilles des pêcheurs provençaux et gènois.

Il semble au premier abord que les habitants de ce coin fortuné du globe doivent y jouir de tout le bien-être dû à la beauté du climat et à la fécondité du sol. Il semble que de tous ces villages on va voir sortir des groupes de beaux enfants et de jeunes filles heureuses. Il semble que chacune de ces habitations se voile de feuillage par coquetterie et cherche à dérober, aux regards indiscrets, la félicité des êtres qu'elle abrite.

Mais les opulents ombrages qui couvrent ces hameaux ressemblent aux rideaux de soie d'une alcôve habitée par la souffrance. Ils cachent des mesures délabrées, des enfants affamés et déguenillés, des mères jeunes encore mais flétries par les privations et l'excès de travail, des vieillards infirmes et abrutis tendant la main à l'aumône du visiteur stupéfait.

D'où vient ce douloureux contraste ? quelles sont les causes de tant de misère au sein de tant de richesses naturelles, de tant de détresse au milieu de tant d'éléments de bonheur ?

En sondant la plaie, on trouve encore au fond

le double despotisme de l'Autriche et du clergé.

Oui, l'Italie ressuscite à peine. Sa gorge est encore meurtrie par le poignard autrichien, et les souffrances produites par son long asservissement ne sont pas encore guéries. La population courageuse et forte des campagnes du Piémont a plus particulièrement souffert des vexations de tout genre dont elle a été si longtemps victime, parce qu'elle avait senti le contre-coup de nos révolutions qui l'ont secouée comme un tremblement de terre. Après 1830, un tiers au moins de la population valide du Piémont se réfugia en France, pour se soustraire à l'esclavage et à la misère. Ces transfuges puisèrent à notre contact nos idées de patriotisme, de liberté et de progrès. Ils assistèrent à nos luttes incessantes contre le passé et s'y associèrent par l'entraînement sympathique de l'admiration et par le souvenir des humiliations de leur patrie. Aussi ceux d'entre eux que l'amour du sol natal ramena depuis dans leurs villages y transportèrent-ils ces germes brûlants qui ont éclaté à l'heure marquée par le destin.

J'eus, pour la première fois, l'occasion de connaître et d'étudier les émigrants piémontais et génois, en 1831, au lazaret de Toulon, où mon père construisait les vastes bâtiments de l'intendance sanitaire et comblait les terrassements de l'esplanade extérieure. J'avais dix ans. J'en étais à mes premières armes dans l'art paternel. Nous bâtissions, en avant du rivage, le môle en pierres de taille qui sert de débarcadère. C'était au mois de novembre. L'hiver était précoce et le mistral soufflait tous les jours, âpre et froid, sur la côte.

Je sentis naître en moi, à partir de cette époque, une grande sympathie pour les Piémontais. Ils travaillaient dans l'eau jusqu'à la poitrine, de six heures du matin à six heures du soir, bravaient les intempéries d'une saison déjà rigoureuse, enfonçaient des pilotis dans la mer dont la vague leur bondissait parfois jusqu'aux épaules, et plongeaient même tout entiers dans l'eau glacée pour arrimer au fond d'énormes pierres brutes, entre les vides des pilotis. Quand ils sortaient de la mer, ils étaient pâles et livides comme des naufragés. Ils allaient se réchauffer à un grand feu entretenu exclusive-

ment pour eux. Ils buvaient quelques gouttes de vin et retournaient courageusement, presque gaîment, à cet affreux travail que des exigences inexorables nous avaient mis dans l'impossibilité de renvoyer à l'été suivant.

Et quelle nourriture pour une pareille dépense de forces ! du pain et de l'eau à déjeuner ; un peu de soupe et de vin aux autres repas. Le soir, ils descendaient sous les arcades en pierre, ouvertes sur la darse intérieure du Lazaret, et là, devant le ciel bleu de la Provence, qui leur rappelait celui de la patrie, ils chantaient en chœur les mélodies de leur pays, que les pins de la presqu'île et les vagues du golfe accompagnaient comme un orgue mélancolique.

Tout enfant que j'étais, leur existence si rude et si triste me frappa. Le premier réveil de la réflexion fut provoqué en moi par la recherche des causes qui pouvaient chasser d'un pays vers lequel s'envolaient chaque soir leurs chants et leur amour, ces hommes si naturellement sobres et laborieux. Je les interrogeais souvent à ce sujet. Mais ils me répondaient toujours, avec un sourire bienveillant et triste, dans ce dialecte génois si doux à entendre qu'il semble



une musique à l'oreille : « Tu es encore trop jeune pour comprendre. »

Afin de connaître les douleurs viriles dont on refusait l'intelligence à mon enfance curieuse, j'appris le dialecte. Je l'appris rapidement, car j'y mis de l'orgueil et j'y trouvai un grand attrait. Au bout de quelques mois les conversations de ces hommes étaient parfaitement intelligibles pour moi. Et c'est en vivant avec eux depuis cette époque, que j'ai recueilli de leur bouche même les causes qui les contraignaient à venir chercher à l'étranger le pain et la liberté que l'homme devrait trouver partout à son foyer.

Si l'on demandait à trois Piémontais ce qui les forçait à abandonner la patrie :

— C'est la faim, disait le premier.

— C'est l'esclavage, répondait le second.

— C'est l'une et l'autre, s'écriait le troisième.

Comment se fait-il, ajoutait-on, que vous souffriez de la faim dans un pays aussi fertile que le vôtre ? Ils répondaient :

« Il est vrai que notre pays produit en abondance le blé, le vin et les olives. Mais, comme en Irlande, où le peuple meurt de faim aussi,

nos terres sont la propriété de quelques riches qui nous affament et nous exploitent. Ceux d'entre nous qui possèdent quelque maigre héritage sont aussi malheureux que ceux qui n'ont rien. Rivés par l'habitude et par l'affection à ce coin de terre, ils y dépensent inutilement leurs forces et leurs sueurs à produire des denrées qu'ils sont obligés de vendre aux riches, à vil prix, dès que la récolte est finie, pour payer les dettes auxquelles il leur a été impossible de ne pas recourir pendant l'hiver. Nos riches font impunément le métier d'usuriers. Ils avancent de l'argent au petit propriétaire sur sa récolte prochaine. Ils lui achètent son huile et son vin, sans concurrence possible dans nos campagnes à demi-sauvages, où le commerce et l'industrie sont inconnus. Puis il les lui revendent en détail, à crédit, à des taux relativement exorbitants. Quant au prolétaire, sa vie est un éternel supplice de Tantale. Réduit à s'estimer heureux lorsqu'il parvient à trouver du travail au prix de vingt sous par jour, il se nourrit d'un pain cher et grossier qu'il trempe dans un peu d'huile et de vinaigre mélangés. Le prix du vin, qui est de dix à douze sous le

litre, lui rend inabordable cette boisson réparatrice, indispensable aux travailleurs du Midi qui n'ont pas, comme ceux du Nord, la ressource du lait et de la viande. La viande est à bas prix chez nous ; mais à quoi cela nous est-il profitable puisque notre journée suffit à peine à acheter du pain ? Les propriétaires des champs d'oliviers exportent leur huile à l'étranger et augmentent sans cesse une fortune qui est pour eux un moyen de domination absolue. Pendant tout le temps qu'a duré l'occupation du Piémont par les Français, nous avons joui d'une abondance inconnue jusqu'alors et d'une sorte de liberté qui, quelque amère qu'elle fût, l'était moins encore que notre misère et notre servitude habituelles. Cela vous explique pourquoi nous venons en si grand nombre dans votre France dont la prospérité et le voisinage nous tentent, qui a laissé parmi nous d'heureux souvenirs de son passage et qui nous accorde une hospitalité si généreuse. »

Si on leur demandait en quoi consistait cette servitude dont ils se plaignaient avec tant d'amertume et de colère, ils répondaient :

« Notre gouvernement, quoique despotique

et ombrageux à l'excès, ne nous accable pas de plus de charges ni de plus de contributions que nous ne pouvons en supporter, mais il consacre toute son énergie à se faire intégralement payer les impôts. En toute autre chose, le pays est livré à l'incurie la plus déplorable. Dans les villages des montagnes et du littoral, tout ce qui se rattache à l'administration civile se fait par le ministère des prêtres. Ils ont conservé le privilège exclusif d'enregistrer les naissances et les décès et d'unir les mariages. Il n'y a de sépulture au cimetière commun que pour ceux qui sont morts confessés et absous ; il n'est de mariage possible qu'entre bons et fervents catholiques et il faut être reconnu tel pour obtenir le baptême de ses enfants. Ce pouvoir immense, en de pareilles mains, a donné lieu à des abus inouis. Il n'est pas de prêtre qui n'ait compris l'importance illimitée de semblables prérogatives et qui n'en ait abusé. Le gouvernement piémontais ne passe aucun traitement à ses fonctionnaires en soutane. Il a paternellement chargé son peuple des campagnes de les payer et de les nourrir. Chaque famille doit par an au curé dix litres de vin, cinq litres

d'huile et neuf kilogrammes de pain. C'est peu sans doute pour lui, mais c'est beaucoup à coup sûr pour de pauvres prolétaires en proie à la misère, aux dettes et aux privations de tout genre.

« Pour les naissances et les mariages, le curé reçoit ce qu'on lui donne, à condition toujours qu'on lui donnera. Pour les décès, c'est autre chose. Il existe un tarif. C'est cinq francs, sans préjudice, bien entendu, des frais d'inhumation et des droits que le domaine prélève comme en France, comme partout sur la succession. On est tenu de se découvrir d'office devant le prêtre quand il passe et de communier au moins aux fêtes de Pâques. Si le catholicisme s'est attiédi dans le cœur d'un homme, si, ne se croyant plus assez pur ni assez fervent pour s'approcher de la sainte table, il ne communie pas, le curé, qui inscrit sur des tablettes le nom de tous ses paroissiens, fait appeler le récalcitrant et le somme de se conformer bon gré malgré au commandement de l'Eglise. S'il refuse, son nom est affiché à la porte de la paroisse et voué au mépris de tous, comme celui d'un criminel. Si un pauvre diable exhale par

un juron une des mille souffrances dont le travail des bras est hérissé, ses compagnons sont obligés, sous peine d'amende, de dénoncer le fait au curé. Sur leur charitable rapport, deux carabiniers interviennent, et le malheureux qui a protesté trop brutalement contre la douleur physique, est empoigné et emprisonné. Cela se voit tous les jours et mille autres vexations de ce genre. Aujourd'hui que la tolérance religieuse a fait de si grands progrès, n'est-il pas douloureux de voir des hommes probes et laborieux jetés en prison ou signalés à l'horreur publique pour avoir, sans intention coupable, proféré un juron insignifiant ou manqué à une formalité catholique qui répugne à leur conscience ? Et n'est-ce pas un esclavage affreux que de vivre, en plein dix-neuvième siècle, sous le poids des traditions iniques qui ont allumé les bûchers du moyen-âge ? »

J'ai connu un grand nombre de ces malheureux qui accomplissent, dans le Midi de la France, avec une résignation héroïque et une probité irréprochable, les travaux les plus pénibles et les moins rétribués. Le nom de Piémontais leur semblait une injure. Il se disaient

généois et ne voulaient pas être appelés autrement. Quand on leur parlait de Turin, ils répondaient qu'en effet c'est une belle ville où tout est mesuré et limité : la hauteur des maisons, l'air qu'on respire et surtout les paroles et les actes. Gênes est restée pour eux la véritable capitale de tout le littoral ligurien. Le passé glorieux de cette belle cité rayonne encore aujourd'hui de tout son éclat dans le cœur de ces pauvres exilés. Presque tous comptent dans leur vie quelque grande douleur venue de la double tyrannie qu'ils ont subie et il me reste à raconter un de ces drames dont le dénouement s'est passé sous mes yeux.

Parmi les piémontais les plus robustes et les plus dévoués qui travaillaient avec nous aux môles du lazaret, nous avons distingué Rousso Mascarelli. Sa chevelure, noire comme ses yeux, jetait une sorte de pâleur sur son visage hâlé par le soleil et l'air salin. Il était d'un caractère très expansif et très sympathique. Il avait longtemps navigué. Sa vie était pleine d'aventures de tout genre qu'il nous racontait le soir, à la veillée. Embarqué comme mousse sur un vaisseau français, en 1813, il nous disait

qu'un jour le lieutenant de quart, furieux de rencontrer quelques traces de malpropreté sur le pont, l'appela d'une voix terrible et lui dit : « — Va me chercher un balai, et lestement ! » Peu familiarisé avec la brusquerie des chefs et surtout avec la langue française, il se met à courir et demande à chacun : « qu'est-ce que le balai ? qu'est-ce que le *lestement* ? On ne lui indique, bien entendu, que le balai. Il revient tout tremblant près de l'officier et lui dit d'un air piteux, en lui montrant le fagot de bruyères : « Capitan, le balai l'ai trouvé, mais le *lestement*, l'ai pas vu. » Un immense éclat de rire de l'Etat-major accueillit cette naïveté et la colère du lieutenant fut désarmée.

« Une autre fois, nous disait-il, — j'étais alors gabier d'artimon, — je tombai à l'eau au milieu de la nuit, en pleine mer. Le vaisseau filait sept nœuds à l'heure. « Un homme à la mer ! un homme à la mer ! » cria-t-on sur la dunette. J'entendis ce cri sauveur à travers le bruit des vagues. Je me retournai vers le vaisseau, et je vis tomber de l'arrière, sans pouvoir m'y cramponner, la bouée de sauvetage qu'on lance en pareil cas au naufragé, afin qu'il trouve un



point d'appui en attendant un canot pour le recueillir.

« Cependant le vaisseau, courant vent arrière, avait fait du chemin avant de perdre son élan et de se mettre en panne. Au bout de quelques minutes, sa masse noire disparut. J'eus un serrement de cœur, car la mer était forte et je commençais à craindre qu'on n'osât mettre un canot à la mer et compromettre la vie de vingt hommes pour en sauver un seul. Mais je me reprochai bien vite ce manque de confiance en la madone, dont l'image flottait sur ma poitrine, où ma mère l'avait attachée. Et pour ne plus retomber dans ce découragement, je me mis à chanter à pleine voix.

« Je restai là une heure, chantant toujours au milieu des ténèbres et des vagues. A la fin, j'entendis le bruit des rames et l'appel des matelots. Je hélai la chaloupe avec force. « Par ici, par ici, les enfants ! » Et je recommençai à chanter pour qu'ils ne perdissent pas ma direction. Cinq minutes après, je sautais dans l'embarcation et j'allais embrasser l'élève et les rameurs de bonne volonté qui s'étaient dévoués à mon salut.

— « Mon cher gabier, me dit l'élève, nous retournions à bord après trois-quarts d'heure de recherches infructueuses et non sans danger, quand nous avons entendu votre refrain. C'est à lui que vous devez la vie. Mais où diable trouvez-vous le courage de chanter dans une pareille situation ?

« — *Per Dio santo*, m'écriai-je, dans la certitude que vous ne m'abandonneriez pas.

« Nous regagnâmes le vaisseau où l'on m'avait préparé une infusion de tilleul. Je priai le lieutenant de l'échanger contre une ration de vin. Mais avant d'avalier ce calmant souverain des fatigues du pauvre, je remontai avec une agilité de jaguar sur l'artimon et j'allai me percher sur la brigantine, au point même d'où j'avais dégringolé, afin de me rendre compte de ma chute. Je fus obligé d'en descendre sur l'injonction de l'officier de quart dont la sollicitude, en ce moment là, m'a empêché de résoudre un problème qui me trouble encore l'esprit aujourd'hui. »

Ces deux épisodes donnent une idée du caractère de Mascarelli. Insouciant et gai, même en face de la mort, il professait une foi inébran-

lable en sa destinée. Si quelque corvée périlleuse réclamait un homme d'entrain et de dévouement, c'était sur lui que l'on comptait, c'était toujours lui qui se présentait le premier.

Il avait trente-cinq ans à cette époque. Il n'avait pu se résoudre à vivre dans son pays, à cause de la misère navrante dont le peuple y était accablé et des tracasseries du clergé : tracasseries que la liberté dont il avait joui à bord de nos navires lui avait rendues insupportables. Quand il demanda son passe-port pour venir en France, le curé et le maire, trop heureux de se débarrasser de lui, n'eurent garde de le lui refuser. — Il était, du reste, soupçonné d'entretenir des relations avec les patriotes de Turin et de Gènes. Son départ du pays ne fut une douleur que pour sa famille.

Il avait épousé, à l'âge de dix-neuf ans, une femme jeune et belle dont il nous parlait souvent, le cœur gros de regret et d'amour. Il avait eu, la première année de son mariage, une fille qu'il adorait. Elle devait avoir seize ans bientôt, et il supputait avec terreur les séductions qui poursuivent la jeu-

nesse et la beauté des enfants du pauvre. Il n'avait qu'un rêve à cette époque : c'était d'économiser assez d'argent pour entreprendre un voyage au pays et d'en ramener sa famille. Pour cela, il lui fallait quatre à cinq cents francs, car les lois du Piémont exigeaient des nationaux qui se présentaient au Pont-du-Var pour passer à l'étranger, l'exhibition d'un pécule de cent francs par tête au moins, sous peine d'être rigoureusement repoussés par les carabiniers qui gardaient la frontière. Or, comme c'étaient précisément les plus pauvres qui s'expatriaient, il eut suffi de cette loi pour les condamner à mourir de faim chez eux s'ils n'avaient pas inventé un moyen de s'y soustraire. C'est d'ailleurs le sort de toute loi tyrannique qu'on ne peut braver par la force, d'être éludée par la ruse. De chaque côté du Pont-du-Var, les émigrans piémontais rencontraient des compatriotes qui, moyennant un léger intérêt, leur prêtaient pour un jour les cent francs exigés. L'inspection des passe-port terminée, la dite somme était restituée de l'autre côté de la frontière au correspondant de celui qui l'avait avancée et il n'y a pas eu d'exemple qu'aucun

détournement ait jamais été commis. Mascarelli travaillait donc sans relâche toute la semaine, même les dimanches et les fêtes, et son pécule grossissait en proportion de son assiduité et de ses privations. Un jour il reçut du pays une lettre de sa femme, qui renfermait ce peu de mots :

« Un riche jeune homme du village, poursuit notre enfant de ses assiduités. Hélas ! elle l'aime déjà, j'en suis sûre. Il la perdra, si tu ne nous arraches d'ici. — PASQUA. — »

— Sangue de la Madona ! s'écria-t-il en se mordant les poings. Est-ce que Dieu m'aurait abandonné ?.....

De tout le jour, il ne parla plus. Nous respectâmes sa douleur. Le soir, il serra dans un mouchoir ses misérables hardes et vint demander qu'on lui réglât ses comptes.

— Tu nous quittes ? lui demanda le contre-maître.

— Oh ! pas pour longtemps, répondit-il. Avant quinze jours, si vous voulez bien ne pas me remplacer, je serai de retour ici.

— As-tu de l'argent pour passer la frontière ?

— Je n'en ai pas besoin pour moi, reprit-il ; je passe le Var à la nage, au dessus de la Gaude, dans un endroit si hérissé de rochers et si fourré de broussailles que je n'y crains pas même les balles des douaniers.

— Oui, mais ta femme et ta fille ne passeront pas par ce chemin, et c'est pour les ramener que tu pars ?

— J'emprunterai, dit-il d'une voix sombre.

— Tu n'emprunteras pas, mon ami. Voici trois cents francs. La moitié de cette somme a été fournie par tes camarades de travail et c'est moi qui l'ai complétée. Reviens, dès que tu le pourras, t'acquitter envers nous de cette dette d'honneur. Emmène ta femme ici. Elle préparera les repas à nos hommes, en attendant que nous lui trouvions un emploi plus lucratif et plus digne d'elle. Nous te ferons un petit logement à part pour ta famille.

Il ne répondit rien. L'émotion et la joie lui coupèrent la parole et ses larmes seules nous remercièrent.

A huit heures du soir, il prit passage à bord d'un bateau de pêche qui le débarqua aux Salins d'Hyères. A dix heures, il marchait à

grands pas sur la route de Nice, la bourse bien lestée, fier des témoignages de sympathie et d'estime qu'il avait recueillis parmi nous et formant pour l'avenir mille projets heureux.

La famille de Mascarelli habitait un de ces bourgs qui jalonnent la côte entre Port-Maurice et Ventimille. Aucun de ces villages n'a de port proprement dit ; les navires de fort tonnage n'y abordent jamais et les tartanes de 60 à 100 tonneaux qui vont y charger les huiles et les vins du pays, n'y attérisent que par les calmes. Ces caboteurs sont, dès leur arrivée, tirés à terre sur des chantiers, à l'aide de cabestans ; ils sont déchargés et rechargés sur le chantier même, et lancés ensuite à la mer, pour retourner à leur port d'attache.

Ce fut pendant la semaine sainte de 1832, que Mascarelli, après vingt-cinq ans d'absence, revit le toit de ses pères. Il embrassa sa femme et son enfant avec une effusion impossible à décrire, et son regard plein de sollicitude se reportant de sa femme à sa fille, sembla demander à celle-là s'il arrivait à temps pour sauver celle-ci.

Ils procédèrent immédiatement aux prépara-

tifs du départ. Pasqua avait hâte de quitter ce rivage qu'elle regardait comme maudit depuis que l'honneur de sa fille y était en péril. Mascarelli avait hâte de rentrer en France, où ses engagements le rappelaient.

Il se présenta donc le jour même de son arrivée chez le curé, afin d'obtenir de lui l'autorisation indispensable pour la délivrance d'un passe-port à sa femme et à son enfant.

— Ah ! te voilà, Mascarelli ? lui dit le curé d'un air doux et paternel. Tu arrives providentiellement, en un moment où tu vas pouvoir t'acquitter envers notre sainte Eglise des devoirs longtemps oubliés par toi. J'espère bien que tu ne nous quitteras pas sans avoir lavé ton âme de la suie du péché, à laquelle, en France, tu n'as guère songé, n'est-ce pas ?

— Mon père, reprit Mascarelli d'une voix respectueuse, mais ferme, il faut que je parte sur-le-champ. Outre que je puis remplir en France, tout aussi bien qu'ici, mes devoirs de chrétien, je suis engagé d'honneur à rentrer immédiatement dans les ateliers où j'ai trouvé jusqu'à ce jour un asile et du pain.

— Je ne puis consentir à te laisser partir



ainsi, mon ami. Ta fille et ta femme ne peuvent pas non plus quitter le pays dans ce moment. Un devoir sacré les y retient.

— Un devoir sacré aussi, Monsieur le curé, m'oblige à partir sans retard avec elles. L'accomplissement de ce devoir ne les empêchera pas de remplir l'autre, car Dieu est partout. Ainsi, je vous supplie de m'accorder cette autorisation que vous n'avez pas de raison, d'ailleurs, de me refuser.

— Eh bien ! mon petit, puisque tu le prends ainsi, je te dirai que, de toute la semaine, la sainteté de mon ministère me défend de m'occuper d'affaires profanes. Si tu veux partir, pars; je n'ai ni le droit ni le désir de te retenir. Tu tiens ton passe-port en règle des mains du consul piémontais à Toulon. Mais prends-en ton parti : tu partiras seul.

— C'est votre dernier mot, Monsieur le curé ?

— Comme tu le dis, mon enfant. Et je suis bien désolé de te retrouver, après cinq ans, aussi incorrigible que par le passé.

Mascarelli sortit. Il avait été sur le point de se jeter sur le curé et de l'étrangler. En rentrant chez lui, il trouva le visage de sa fille tout en

larmes et celui de sa femme rayonnant d'une joie douloureuse. Il comprit trop bien le désespoir de l'une et le bonheur de l'autre. Il descendit vers la plage pour rafraîchir au vent de la mer son front brûlant. Sur la grève, il aperçut un bateau lesteur dont on complétait le chargement et qui devait appareiller le lendemain pour Marseille.

Une pensée soudaine traversa son cerveau comme une éclair. Il aborda le capitaine du navire, un brave caboteur français dont le visage commandait la sympathie et le respect. Mascarelli le prit à part et lui exposa, avec tant d'énergie et d'éloquence, l'affreuse situation dans laquelle il se trouvait, que celui-ci en fut ému. Il le supplia à mains jointes de prendre sa femme et sa fille à bord et lui promit d'aller attendre, par terre, l'arrivée du navire à Marseille.

Après quelques hésitations de la part du capitaine, il fut convenu que l'embarquement des femmes aurait lieu pendant la nuit pour n'éveiller aucun soupçon et que, dès que le bateau aurait appareillé, Mascarelli partirait pour la France, sans rentrer au village. Il ne put lui-

même à obtenir une place dans le bâtiment, sa présence à bord étant jusqu'à un certain point compromettante pour les intérêts du capitaine et pouvant susciter contre ce dernier les tracasseries de la police ombrageuse du pays.

Les deux femmes s'embarquèrent, en effet, vers deux heures du matin. Tout dormait profondément encore dans le village lorsque, aux premières lueurs de l'aube, le bateau lesteur glissa doucement de son chantier dans la baie, en labourant de sa quille le sable de la rive.

En ce moment, Mascarelli agita son chapeau vers le navire en signe de triomphe et saluant d'un suprême et dernier adieu le pauvre toit qui l'avait vu naître, il suivit la grève du golfe, en se dirigeant vers l'Occident. La France et l'avenir lui souriaient de nouveau !

Le navire qui portait sa famille avait cependant toutes les peines du monde à appareiller. Le mistral, dont les bourrasques, dans cette saison surtout, agitent la mer jusqu'à vingt lieues au large de la corde de l'arc immense que forme le golfe de Lyon, soufflait grand frais ce jour-là, et il est probable que si le ca-

pitaine n'avait pas eu à bord ses deux transfuges, il aurait cherché un abri dans le port piémontais le plus voisin.

Il partit donc. Mais obligé de louvoyer sans cesse et de tirer au large de longues et laborieuses bordées, il fatigua beaucoup son navire et son équipage. Sa traversée dura quinze jours et Mascarelli l'attendait depuis une semaine à Marseille, lorsque le caboteur vint relâcher à Toulon, à la suite de graves avaries.

Son arrivée au lazaret causa quelque émotion, car les bateaux de ce tonnage ne s'éloignent jamais assez de la côte pour être soumis aux règlements des quarantaines. Il mouilla portant la flamme jaune en tête de mât. Une heure après qu'il eut jeté l'ancre, une femme descendit à terre dans la chaloupe du bord et vint à la grille du parloir demander Rousseau Mascarelli. — C'était Pasqua.

Sur notre réponse que son mari l'attendait à Marseille, elle fondit en larmes et nous pria de lui écrire que le navire était arrivé à Toulon et que sa fille était morte pendant la traversée. Le navire ne fut soumis qu'à deux jours d'observation, la mort de la

jeune fille ne pouvant être attribuée qu'aux privations et aux fatigues du mal de mer. Mascarelli arriva de Marseille, à pied, le lendemain.

Il vint assister à l'enterrement de sa fille dont il embrassa le cadavre avec une indéfinissable douleur, une de ces douleurs sombres et muettes qui ne s'évaporent pas en sanglots, mais qui pèsent éternellement dans la poitrine d'où elles n'ont pu sortir.

Il tressa une couronne de marguerites dont il ceignit le front de la vierge et s'écria en joignant les mains : « J'aime mieux te voir morte que déshonorée ; j'aime mieux te sentir froide et nue dans le cercueil que belle et parée au bras d'un séducteur. »

Pasqua, désolée comme Rachel, vint s'occuper du ménage de la grande famille au sein de laquelle la destinée l'avait conduite. C'était une femme encore jeune et forte, d'une beauté presque masculine, avec des yeux et des cheveux d'un noir éblouissant. Tous les ouvriers oublièrent de la plaindre pour l'admirer.

Quelques arrivages de quarantenaires ayant eu lieu au lazaret depuis le départ de Mascarelli,

le nombre de logements dont nous disposions avait été réduit, de sorte qu'avec la meilleure volonté possible, le contre-maître ne put donner d'abord au couple une chambre à part. Nous eûmes donc la douleur de voir pendant huit jours Pasqua dormir tout habillée, à côté de son mari, sur un peu de paille, dans un coin du grand dortoir commun.

Ce triste état de choses dura peu cependant. Pasqua et Mascarelli eurent enfin un petit logement séparé, où ils purent dormir à l'abri de certaines plaisanteries équivoques que la présence d'une jeune femme au milieu d'hommes foncièrement bons, sans doute, mais ignorant les délicatesses de l'éducation et vivant sans famille sur un rivage isolé, provoquait tout naturellement parmi ceux-ci. Mais à cette époque, les travaux du lazaret tiraient vers leur fin. Peu à peu, les rangs des travailleurs s'éclaircirent et bientôt ils restèrent en si petit nombre que les soins de Pasqua devinrent superflus. Mascarelli le comprit et ne voulant pas abuser de la générosité du patron, qui la gardait désormais sans utilité réelle, il l'installa à Toulon dans une mansarde, où

elle s'occupait à coudre des chemises pour les matelots de l'Etat. Mascarelli revint au lazaret, ne voulant quitter le chantier qu'avec nous.

Ici, j'arrive à la partie la plus douloureuse de cette histoire, au dénouement. J'achèverai en deux mots ce qui me reste à dire. Un samedi soir, en rentrant en ville pour passer le dimanche auprès de sa femme, Mascarelli trouva la mansarde fermée. Pasqua avait disparu. Les voisins lui apprirent alors les assiduités d'un jeune officier auprès de sa femme pendant son absence ; ils lui apprirent en même temps le départ de Pasqua, la veille, avec son ravisseur. La misère, la douleur, la solitude, les séductions de tout genre d'une grande ville, tout avait concouru à la perdre, et sa chute avait été d'autant plus prompte, qu'elle-même avait été plus pure et plus malheureuse jusque-là.

Ce nouveau coup de foudre ne terrassa pas plus l'âme solidement trempée et fièrement sauvage de Mascarelli que la mort de sa fille. Sa douleur dut être bien terrible et bien profonde, car rien ne la trahit au-dehors. Il nous

dit seulement, en venant prendre congé de nous :

— « Je vous l'avais bien dit que Dieu m'abandonnait ! J'ai sauvé ma fille, mais j'ai perdu ma femme ! Maintenant, je n'ai plus rien à faire en France, puisque je n'ai plus personne à qui me dévouer. Adieu, mes amis ; soyez plus heureux que moi. »

Nos sollicitations et nos prières ne firent que hâter son départ. Il nous quitta la nuit suivante, se dirigeant d'un pas résolu vers l'Italie et nous n'eûmes plus de nouvelles de lui que trois ans après. Nous apprîmes alors par un de ses compatriotes, qu'il avait été pris les armes à la main, à Turin, pendant l'insurrection de 1834, et qu'il venait de tomber sous les balles des carabiniers de Charles-Albert.

Ainsi la misère qui dévorait le peuple piémontais, les chaînes qui le retenaient dans l'ignorance et la servitude, détruisirent une famille que Dieu avait créée pour le travail, pour la tendresse et le bonheur domestique. Le père, forcé de s'expatrier, ne put veiller sur son enfant pour écarter d'elle à temps le riche qui voulait la flétrir et à qui la pauvre jeune fille



laissa en partant sa vie avec son cœur. Et la mère, qui eût vécu aimée et honorée au foyer conjugal, forcée de s'expatrier aussi, vint briser sa vie contre des écueils qu'elle eût toujours ignorés et qui la surprirent sans expérience pour les éviter.

De ces trois êtres qui auraient pu vivre heureux sous le toit natal, il ne reste plus, grâce au sort que le gouvernement piémontais a fait longtemps à ses sujets, que trois cadavres enterrés à cent lieues l'un de l'autre : celui de Mascarelli, mutilé par la fusillade dans le cimetière de Turin ; celui de sa fille, morte d'amour et de douleur, dans un enclos du lazaret de Toulon ; et celui de Pasqua dans quelque lieu ignoré où elle aura été, loin de tous ceux qui l'ont connue , cacher sa flétrissure et ses remords.



## NUIT BLANCHE A L'AUBERGE

---

Drôle de titre, n'est-ce pas? Histoire plus drôle encore.

Il s'agissait, je m'en souviens, d'une action en rescision de partage : un de ces lamentables et hideux procès faits, sur une tombe à peine fermée, au père de famille par ses enfants, sous prétexte que le testament a avantage l'un d'eux au détriment des autres.

J'étais expert dans la cause avec Evariste B..., un de mes meilleurs amis. Nous allâmes coucher dans l'auberge du village où les propriétés à estimer étaient situées. On nous y

donna une chambre à deux lits pauvrement meublée, mais d'une irréprochable propreté.

A minuit, je lançai résolument au plafond le foulard qui me tenait lieu de casque à mèche. J'allumai la bougie, je m'assis sur le rebord du lit, et, à la suite d'un baillement démesuré qui désarticula presque mes maxillaires, je m'écriai : « Tant pis, je ne puis pas dormir ! »

Evariste, couché depuis une heure, s'éveilla en sursaut, fort maussade et fort contrarié.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas laisser dormir les autres, me dit-il. Nous avons à travailler beaucoup demain. Il me faut absolument du repos. Est-ce que tes accès de somnambulisme vont te reprendre ?

— Mon cher, répondis-je, je suis bourrelé de remords. J'ai rendu, hier soir, un jugement plus que téméraire, un jugement inique. Heureusement, ce n'était qu'en premier ressort. J'en ai appelé devant ma conscience. Il faut que je me *réforme*, et je suis en train de motiver l'arrêt. Il y a, vois-tu, des caractères qui dérouteraient La Bruyère, des physionomies qui mettraient Lavater sur les dents. As-tu remarqué notre hôtesse ?

— Au diable Lavater, La Bruyère, ton jugement, ton hôtesse et toi. Tu m'ennuies incommensurablement. Je crie : au voleur ! si tu ne te tiens pas tranquille. Eteins ta bougie et dors.

Cela fut dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Evariste se rendormit comme quelqu'un qui n'a rien à se reprocher. Je me vis donc contraint d'instruire et de juger le procès que je me faisais à moi-même, seul, sans assistance de ministère public ni d'avocat et, ce qui est bien autrement humiliant, sans auditoire.

Le fait est que j'avais très mal jugé notre hôtesse. C'était une petite femme jeune encore, pas belle, pas aimable du tout, du moins en apparence, qui, à premier examen, paraissait acariâtre, ennuyée, lymphatique, sottée, dépay-sée et abhorrant cordialement le milieu dans lequel elle vivait.

Eh bien ! elle était l'antipode de tout cela. Elle était modeste, bonne, alerte, dévouée, épouse adorée, admirable mère, vaillante ménagère, d'une infatigable activité, devinant et prévenant les goûts des voyageurs, songeant aux moindres détails. digne enfin d'être chérie

admirée dans cet humble intérieur dont elle était l'âme, le centre et le rayonnement.

Et moi je l'avais prise pour une fainéante et une pie-grièche !!...

Mon arrêt infirmatif ne fut rendu qu'à trois heures du matin. Après quoi, en repos cette fois avec ma conscience, édifié sur la valeur des appréciations humaines en général, et des miennes en particulier, je m'endormis à mon tour du sommeil du juste.

Je l'avais bien gagné !

Cependant, dès que j'eus fermé les yeux, les préoccupations dont je m'étais cru délivré me poursuivirent en rêve. A un moment donné, il me sembla même qu'une voix répétait distinctement cette phrase à mon oreille : « Il y a des caractères qui dérouteraient La Bruyère, des physionomies qui mettraient Lavater sur les dents. » J'entr'ouvris les paupières. C'était Evariste qui, penché sur mon lit, me rendait la monnaie de ma pièce.

— Ce n'est pas généreux ! m'écriai-je.

— Mon cher, tu as affiché des prétentions à l'intégrité et à la sagesse. Il est quatre heures

du matin et l'aube va poindre. Or tu le sais :

Quand on fut toujours vertueux,  
On aime à voir lever l'aurore.

Du reste, moi aussi j'ai une histoire à te raconter. Elle donne raison aux théories que tu m'exposais cette nuit, et cela doit flatter ton amour-propre. Donc, tandis que notre hôtesse, réhabilitée dans ton estime, prépare notre café, écoute mon histoire, qui date de 1859.

— Raconte donc, bourreau, lui dis-je en sautant à bas du lit et en cherchant à rallier mes vêtements éparpillés en désordre sur les deux ou trois chaises de l'auberge.

— Voici, dit Evariste en s'asseyant. J'avais, sans l'avoir jamais vué, échangé, à de rares intervalles, quelques lettres affectueuses avec la fille d'un de mes amis, brave et digne travailleur, un véritable *vir probus*, un de ces hommes honnêtes, intelligents, dignes de l'estime et du respect de tous et qui sont l'honneur de la classe à laquelle ils appartiennent. Il habitait une petite ville au bord de la Marne, près d'Eprenay.

Sa fille avait alors vingt-un ans : du moins, elle accusait cet âge. Elle était donc majeure aux termes du Code civil et sa correspondance, malgré les mille enfantillages évidemment affectés dont elle l'émaillait, révélait qu'elle l'était à tous autres égards.

Elle avait été sérieusement malade à la suite du rude hiver de 1859. Sa longue convalescence amena de sa part, au printemps, une recrudescence épistolaire qui trahissait, outre ses souffrances physiques réelles, un récent et profond chagrin de cœur.

Je sais, par expérience, tout le bien que peut produire, en pareil cas, un déplacement soudain, un changement radical de régime et de milieu, et j'eus la pensée de l'inviter à venir passer quelques semaines à Marseille.

Je soumis ce projet à ma jeune sœur, dont tu connais le caractère calme et réservé. Elle ne l'accueillit pas précisément avec enthousiasme ; néanmoins, voyant que j'y tenais, elle ne m'en dissuada pas.

J'écrivis dans ce sens et j'eus bien soin, très grand soin de donner sur notre intérieur simple et modeste, sur notre genre de vie paisible, la-

borieuse et un peu solitaire, les indications les plus précises et les plus sincères, afin que si ce que nous avions à offrir de bon cœur ne convenait pas, la chère malade pût d'elle-même renoncer au voyage. J'insistai particulièrement sur ce point que l'été torride de notre Midi, c'est-à-dire la saison des insulations, approchant à grands pas, il y aurait forcément des jours de claustration au gynécée, et que, dans cette prévision, il était indispensable de se prémunir par un travail sédentaire quelconque de couture ou de broderie, contre l'ennui de cette claustration diurne.

J'offris, bien entendu, de me charger d'office de tous les accessoires du déplacement.

Tout fut accepté sans la moindre hésitation.

Elle arriva dans les premiers jours de juin. Nous la reçûmes avec empressement et bonheur. Elle était grande, blonde, élancée, pas jolie dans le sens rigoureux du mot, ayant la lèvre inférieure saillante et sensuelle, paraissant d'ailleurs sensiblement plus âgée qu'elle n'était en réalité. Mais elle était bien plantée, avec une physionomie très intelligente, très expressive, très sympathique et une assez jolie



voix dont je la trouvais trop infatuée dès le début. Mais que serait la jeunesse, me disais-je, si elle n'était pas l'expansion et la prodigalité ?

Je sollicitai et j'obtins un congé d'une quinzaine de jours. Je lui fis parcourir et visiter toute la France méridionale et tous nos sites remarquables du littoral. Sa santé se rétablissait à vue d'œil. Elle fut, dans les premiers jours, enjouée, charmante, épanouie. J'étais enchanté d'elle et ma sœur, dont l'âge ne différait pas de celui de notre voyageuse, sans se départir d'un reste de prévention involontaire, la traitait avec un abandon, une cordialité et un dévouement exemplaires.

— Bref, interrompis-je brusquement, tu en devins sottement amoureux ?

— Encore un jugement téméraire ! dit Evariste avec un calme imperturbable. A quoi t'a donc servi la leçon que tu te donnais toi-même hier soir et qui t'a coûté une nuit d'insomnie ? Attends un peu, que diable ! Je ne t'ai montré que le dessus du panier.

— Tu vas donc m'en dire du mal à présent ? Alors, je te préviens que je persiste dans mon opinion.

— A ton aise, mon très cher.

— Ma foi, repris-je, tu m'ennuies incommensurablement à ton tour. Je répète ton gros ad-  
verbe de tout-à-l'heure. Si tu n'a pas été amoureux de ta voyageuse, en quoi ton histoire peut-elle m'intéresser ?

— C'est cela, reprit-il, il faut un vaudeville à Monsieur ! Il faut indispensablement qu'à la fin Arthur épouse Virginie.

— Ah ! elle s'appelait Virginie ?

— Je ne t'ai pas dit son nom ? Mettons Virginie et écoute.

— Mon cher, ajoutai-je, il m'est tout-à-fait impossible de t'écouter si je ne retrouve pas ma cravate que j'ai perdue. Ne l'aurais-tu pas fourrée par distraction dans ta valise ?

Evariste ramassa ma cravate qui avait couru, je ne sais comment, une bordée jusque sous son lit, et me la lançant avec humeur, il continua bravement son récit.

Je vis qu'il n'y avait plus moyen de l'esquiver et je me résignai.

— Je te disais donc, poursuivit-il, que nous n'avions vu encore que le dessus du sac. Voici maintenant le fond.

Dès que nos excursions furent suspendues et qu'il fallut garder la maison, au moins pendant les heures brûlantes de la journée, toutes ces joies intimes s'écroulèrent et la situation changea cap pour cap.

Virginie déclara à ma sœur, qui eut le tort de me le cacher d'abord, qu'elle n'était pas faite pour vivre ainsi, qu'il lui fallait du grand air, de l'exercice, des distractions, du bruit, de la société, que sais-je? finalement qu'elle *s'embêtait*. Et elle appuya largement sur l'e circonflexe du mot.

Elle lâcha la bonde, fermée jusque-là probablement par un reste de pudeur, à un flux intarissable de bavardages qui ne se faisaient remarquer ni par le bon sens ni par le bon goût. Les Provençaux parlent peu, tu le sais. C'est une affaire de climat. Plus on descend vers le Midi, plus les peuples sont taciturnes, et les Turcs ne parlent même plus du tout.

Ma sœur me regardait stupéfaite et ahurie et semblait me dire : « Avais-je tort? »

Il en fut de même sous un autre rapport plus pénible. Il se peut, je n'examine pas la question, que dans le Nord le vin, pris à doses copieuses,

surtout en dehors des repas, soit un stimulant nécessaire. C'est aussi affaire de climat et d'hygiène. Mais, par la même raison, la tempérance est forcée dans les pays chauds. Les Provençaux sont déjà très sobres. Les Espagnols le sont davantage encore et les Musulmans ne connaissent plus du tout l'usage du vin proscrit par le Koran. J'avais charge d'âme. Je dus faire sur ce point, dans l'intérêt d'une santé à peine rétablie, des observations qui furent accueillies par un roulement de la langue contre le palais, par un *prrrrt* qui signifiait clairement et nettement : « Je m'en fiche pas mal ! »

Et, sans doute, à titre de réponse péremptoire à mon observation, elle entonna cet air de *bravura* de *Rigoletto* qu'elle avait, du reste, toujours aux lèvres :

Buvons, buvons jusqu'à la lie, etc.

Ajoute à cela des excentricités de toilette et d'allures incompatibles avec les mœurs tranquilles d'une ville de province. On le remarqua et on le railla. Cela nous priva de retourner avec elle sur les promenades publiques

et dans quelques maisons amies où nous nous étions fait un plaisir de la produire au début de son séjour.

Un détail caractéristique entre deux parenthèses : avec ses allures quelque peu débraillées il était rare qu'à table sa serviette ne roulât pas sous sa chaise avant la fin du repas. Je ne l'ai jamais vue une seule fois se baisser pour la ramasser. Fi donc !

Quant au travail sédentaire, aux distractions de gynécée conseillées d'avance, prrrrt ! Elle passait ses journées étendue sur un canapé ou s'admirant dans une glace. Ces stations de chaque minute devant le miroir pour y étudier des gestes et des attitudes de théâtre, des regards et des sourires de pensionnaire amoureuse, cette adoration perpétuelle de soi, après nous avoir diverti pendant quelque temps, nous agacèrent à un tel point que nous finîmes par n'y plus faire attention. C'était bête et odieux.

La conséquence naturelle de cette extase devant sa beauté fut de trouver tout le monde fort laid autour d'elle. Nous passâmes tous à ce crible et, certainement, elle crut nous faire une grande concession d'indulgence en nous dé-

clarant et en écrivant à ses connaissances que nous étions tout simplement *affreux*. J'ai retenu cette aménité. Nous n'y mettions pas de coquetterie et ce fut fort risible pour nous, car c'est la seule chose qu'elle ait dite de bonne foi.

Un jour, je constatai que, pour satisfaire sans doute à un sentiment de vanité puérile qui pouvait m'attirer à moi de graves désagrémens, elle écrivait sa correspondance sur du papier portant imprimés en tête les titres de l'administration que je servais. La provision de papier blanc que j'avais eu soin de lui faire était restée intacte.

D'un autre côté, comme il fallait un aliment, un dérivatif à son désœuvrement physique et moral, elle se mit sans façon, pendant mes absences, à ouvrir, à fureter et à inventorier mes tiroirs, à lire tous mes papiers d'affaires et de famille. Je n'ai pas de secrets à cacher, mais il y a des choses intimes auxquelles on n'aime pas à laisser prendre l'air, et je fus très vexé.

Dès que je m'aperçus de ce manque de discrétion la plus élémentaire, je fis le déména-

gement immédiat de tous mes dossiers. C'était triste, mais c'était indispensable.

Ce lui fut sans doute contre moi un terrible grief d'amour-propre blessé car, le lendemain, tandis que je m'amusais à donner quelques notions de gymnastique à mon neveu, enfant de six ans, elle feignit de prendre part à la leçon ; puis, tout d'un coup, elle partit comme un trait vers le salon en répétant à haute voix, évidemment à mon adresse : « Vieil animal ! » avec un B..... majuscule devant cette exclamation.

Je fus consterné du coup, tu penses bien !

— Et tu ne la flanquas pas à la porte tout de suite.

— Non. Je fus lâche devant le châtiment que la chose exigeait.

— Alors tu méritais l'épithète.

— Je m'exagérai mes devoirs d'hospitalité non plus vis-à-vis d'elle, car elle avait châté, pour ainsi dire, mon dévouement, mais vis-à-vis des siens que j'estimais et que j'aimais et que je ne pouvais rendre solidaires de cette avanie. J'espérais que ma sœur n'avait pas entendu cette insulte, mais elle l'avait parfaitement

entendue, hélas ! et elle fit sur son cœur, comme sur le mien, l'effet d'un corrosif.

A partir de ce moment, ne pouvant plus, sans passer pour un Géronte à mes propres yeux, vivre sur le pied d'une familiarité qui avait engendré cette situation, je n'eus plus avec elle, tout en veillant toujours avec une parfaite sollicitude à son bien-être matériel, que des rapports de stricte et froide politesse. J'eus un instant l'espoir que ce changement de vie lui inspirerait la pensée d'un départ plus ou moins prompt, et pour le hâter, j'en mis tous les moyens nécessaires à sa disposition. C'était clair. Mais elle n'y prit pas garde et se plaignit à ma sœur de ma froideur, avec un air d'ingénuité qui était l'apogée de l'hy-pocrisie.

En fait, son parti était pris de rester à Marseille jusqu'à l'automne. Elle l'avait annoncé et je ne l'ai su qu'après coup, avec bien d'autres choses qu'il me reste à te dire.

Ma générosité, du reste, n'eut d'autre résultat que de la laisser se démasquer plus complètement. Je n'avais rien dit à sa famille de ces turpitudes. Au contraire, nous avions



toujours écrit l'un et l'autre chez elle en nous communiquant nos lettres avant de les fermer. Un jour, j'en lus une qu'elle avait posée tout ouverte sur mon bureau, évidemment dans cette intention. Ce fut un nouveau crime. J'avais violé les importants secrets de sa correspondance !

Elle s'enferma dans sa chambre et m'écrivit *ab irato* quatre pages d'impertinences qu'elle étala sur mon secrétaire, que je déchirai sans les lire jusqu'au bout et dont elle fit soigneusement disparaître les morceaux.

Un autre soir, après le dîner, elle s'étendit de tout son long sur la terrasse de notre petit jardin. L'atmosphère était humide ; on avait signalé des cas mortels de choléra. Je la suppliai de rentrer et de ne pas s'exposer volontairement à quelque accident terrible. Elle m'envoya me coucher si tel était mon goût. Je voulus insister et j'insistai. Elle me répondit par le fameux prrrrt après lequel il n'y avait plus rien à dire ni à tenter. Elle faillit payer cher cette stupide imprudence. Elle fut malade le lendemain et je le fus plus qu'elle de légitime irritation.

En dehors de ces faits, qui me furent tout personnels, et qui dévoilaient une partie de son caractère, elle se révélait elle-même par ses conversations quotidiennes à la maison, conversations que j'ai ignorées jusqu'à la dernière heure, qui étaient certainement sans danger pour ma sœur dont le cœur est un diamant inaltérable, mais qui m'eussent contraint à faire déguerpir sans plus de façon la belle Virginie, si je les avais connues à temps.

Elle racontait là, sans remarquer le mutisme dédaigneux de son auditoire ni le sentiment de pitié douloureuse qu'elle provoquait, les extravagances les plus audacieuses, les *blagues* les plus inqualifiables. Ainsi, dans son pays, — certes, elle eut dû naître aux bords de la Garonne et non pas aux bords de la Marne, — tous les jeunes hommes avaient été fous d'elle. Elle les avait *tous* vu se traîner à ses genoux, et elle les avait repoussés du pied avec mépris, n'en trouvant pas un seul digne de ses regards. Elle avait des goûts et des talents *d'artiste* qui l'élevaient bien au-dessus de tout le monde d'autour d'elle ; elle avait vu Paris et ses fêtes de Mabille et *d'ailleurs*, où les étudiants l'a-

vaient admirée et adorée. Elle rêvait et enviait le succès des célébrités du demi-monde. Elle méprisait, elle exécrait la vie et les soins du ménage, bons tout au plus pour les femmes laides et bornées. — Compliment direct à ma sœur ! — Elle n'exceptait pas même, la malheureuse, son humble et doux foyer de cet anathème farouche et impie. Elle avait des parents à Paris qui la feraient très riche un jour, et qui la logeaient dans un boudoir capitonné de soie d'azur et tendu de glaces de Venise au plafond et aux murs. Son lit était, là, un flot de mouselines et de dentelles : — comparaison flatteuse pour notre mobilier bourgeois ! — Elle avait refusé trente partis de mariage *indignes d'elle*, parce qu'elle connaissait sa *valeur personnelle* et qu'elle voulait tout au moins une grande fortune et un grand nom. Rien que cela ! Du reste, elle exerçait à volonté, par le feu et le jeu de ses yeux, une fascination telle qu'elle foudroyait d'amour tous ceux qui avaient la témérité de la regarder. — Jour de Dieu ! s'écriait-elle, quand *j'allume mes yeux*, il faut que toute la jeunesse mâle du pays flambe comme une allumette phosphorique !

J'en passe et des meilleurs, comme on dit. Bref, de la phraséologie, des *blagues*, je le répète ; *des effets* pour la galerie qui s'en moque ou s'en indigne, un échafaudage babélonien de mensonges comiques et monstrueux, une précoce et rare perversité d'imagination ; une dépravation raffinée, un déraillement cérébral complet, une sorte d'hystérie morale qui, à ces heures de pollutions malades et malsaines, la rendaient presque hideuse.

Ma pauvre sœur, qui n'est ni bégueule ni prude, tant s'en faut ; qui, élevée à l'austère école du travail et du malheur, est si bonne fille et si indulgente, au contraire, se lassa à la fin et me signifia sa fatigue et son ennui.

Sur ces entrefaites, la belle Virginie eut une fantaisie d'un autre genre. Elle alla, — c'est à tomber des nues ! — se confesser et même communier. C'était son droit. Je professe le plus grand respect pour la religion et la plus grande estime pour ceux qui la pratiquent, à la condition toutefois qu'ils le font sincèrement.

Au retour de l'église, elle vint me demander une explication. Je la lui donnai paternellement, loyalement et carrément. Je lui demandai,

entre autres choses, s'il lui arrivait, chez elle, de traiter son père de vieil animal.

— Quelquefois, me dit-elle ; mais cela ne tire pas à conséquence, *comme ici*.

Elle daigna cependant s'excuser de ces paroles *maladroites*. Mais elle ajouta, à titre de correctif, qu'elle *s'humiliait* en faisant cela ; que je devais en être bien content, que c'était la première fois de sa vie, qu'elle ne l'avait jamais fait et ne le ferait jamais plus pour personne. Ma foi ! je ne lui en demandais pas tant. Un mot de repentir sincère m'eût bien autrement suffi et touché. Elle pleura même, mais de ces larmes dont beaucoup de femmes ont un réservoir toujours plein pour toutes les circonstances et dont le robinet fonctionne avec une si merveilleuse facilité. J'ajoutai, pour l'acquies de ma conscience, quelques réflexions attristées, quelques conseils plus affectueux que sévères. Ils amenèrent à la fois sur ses lèvres un sourire méchant et un prrrt qui, cette fois pourtant, n'en osa pas sortir.

Eh bien, mon cher, elle rentra à la maison, pimpante et triomphante. Elle raconta à ma sœur qu'elle venait de me *mettre au pas* et de

*me rendre souple comme un gant.* Toujours l'atroce et stupide vanité et le besoin d'y sacrifier, à titre de victimes, l'affection, la vérité, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, pour s'en faire un piédestal ! Et elle sortait de confesse !

Mais, attends ! elle n'avait pas fait rien que cela. Elle avait écrit à un de ses oncles, ingénieur des mines dans les Alpes, une lettre qui le suppliait de prendre en pitié sa position chez nous, lettre dans laquelle j'étais, si j'en juge par la réponse qui suivit, représenté comme un ogre, un Barbe-Bleue, comme un Dumolard, peut-être même comme un Léotade ! Ce brave homme m'ordonna de suite, ce que j'eusse fait à sa place en pareil cas, de lui renvoyer sa nièce dans les 24 heures : une véritable sommation où le bénéfice légal des distances ne m'était pas même accordé.

Certes, je ne songeai pas à réclamer : Je saisis au bond cette balle bénie et je dis à Virginie en lui remettant la lettre : **Ma chère enfant, vous partez demain.**

Elle resta glacée. Je vis que cette démarche avait été un mensonge de sa part et qu'elle

avait follement compté que cette mise en demeure exercerait sur moi une sorte d'intimidation.

— Mais, me dit-elle, je ne puis pas partir sans l'autorisation de ma famille.

— Alors, à quoi bon la sommation ? dis-je. Du reste, qu'à cela ne tienne. Demandez l'autorisation. Voulez-vous télégraphier ?

Cela ne faisait décidément pas son compte. Mais cette dernière goutte d'amertume avait fait déborder le vase. J'en étais arrivé à l'aversion. J'écrivis moi-même d'office et en de tels termes que l'ordre de rappel arriva courrier par courrier.

Cette fois, il fallut s'exécuter. Nous préparâmes toutes choses pour le départ, avec le soin et la sollicitude dont je ne m'étais jamais départi.

Il se passa, au dernier moment, une scène finale que je ne puis omettre. Ce fut le bouquet.

Dans une de nos excursions, un de mes amis lui avait fait cadeau de quelques colifichets, parmi lesquels une sorte de petit canif ou grattoir pour curer les ongles. Elle l'avait égaré

et réclamé à diverses reprises. Nous le trouvâmes dans son lit un mois après. Je lui en avais acheté un autre à peu près semblable et je l'avais glissé dans sa valise pour qu'elle l'y trouvât en route.

Pendant que ma sœur improvisait le dîner en toute hâte, Virginie se mit à chavirer littéralement les tiroirs de nos meubles, et je t'affirme que jamais commissaire central de police, muni par le parquet d'un mandat de perquisition, ne s'est livré à une visite domiciliaire plus complète. Ma sœur la surprit dans cette opération.

— Que faites-vous donc ? demanda-t-elle.

— Ma chère, répondit-elle d'un ton déluré, je cherche mon grattoir. Je veux en avoir le *cœur net*.

— Alors, vous supposez qu'on vous l'a volé ici ?

Ma sœur eut un tel accès d'indignation, qu'elle en fut comme étranglée. Elle ferma la porte de l'appartement avec violence et se réfugia dans la cuisine où je la trouvai suffoquée.

Le soir arriva enfin. Nous l'accompagnâmes à la gare. J'obtins pour elle du personnel ad-



ministratif d'utiles et sûres recommandations. Elle monta en wagon, fière et raide, sans se retourner vers moi, sans articuler un remerciement ou un adieu. Je fus obligé, par pudeur pour elle vis-à-vis des fonctionnaires à qui je l'avais recommandée, d'aller la saluer dans le wagon avant que le train ne fût lancé. — Le lendemain, elle écrivait à sa famille : « C'est incroyable ce que j'ai versé de larmes en quittant la Provence ! Il m'a semblé que je m'exilais, etc., etc. »

Le sifflet de la locomotive retentit enfin. Elle était partie !

— Ouf ! dis-je à Evariste, il me semble éprouver le soulagement d'épaules que tu dus ressentir à ce moment. Quelle délivrance !

— Oui et non, me dit-il mélancoliquement. J'étais content et navré à la fois, malgré l'irréprochable témoignage de ma conscience. N'avais-je pas pris trop au sérieux les écarts de cette jeune tête ? N'était-elle pas une enfant gâtée d'abord, devenue une enfant terrible, et qui sera une femme malheureuse ? A-t-elle retiré de notre contact tout le bien qu'elle eût pu en emporter ? Je l'eusse gardée auprès de moi

dix ans et jusqu'au jugement dernier si elle eût été telle que je l'avais supposé. Elle eut égayé l'austérité, la chaste et grève solitude de notre intérieur. J'avais fait pour elle d'heureux et chers projets qu'elle a sottement renversés.

— Quels projets ? demandai-je étonné.

— Ceci, répliqua Evariste, est étranger à l'évènement.

— Pas du tout, puisque tu la juges moins sévèrement que moi et moins qu'elle ne mérite.

— Je n'ai voulu, après tout, que te faire connaître et étudier un type que tu peux, à ton tour, rencontrer chez d'autres femmes, au moins dans quelques-unes de ses manifestations.

— Dieu m'en préserve ! interrompis-je. Quel joli numéro à tirer à la loterie du mariage !

Evariste poursuivit :

— J'ai eu beau me dire qu'il faut beaucoup pardonner à la jeunesse, qu'il faut être très tolérant à l'égard d'autrui, que ce qui est défaut aux yeux des uns est qualité aux yeux des autres, suivant l'âge et le tempérament du juge ; je n'ai jamais pu, malgré tout mon bon

vouloir, toute ma bonhomie et toute ma mansuétude, parvenir à excuser ces abominables travers, cet égoïsme brutal, cette sécheresse de cœur, cet orgueil aveugle, cet oubli et ce mépris absolus de tout ce qui n'est pas soi.

Et maintenant, qu'attendre de cette créature si bien douée après tout, qui eût pu être heureuse et faire le bonheur des autres dans le milieu calme et sain où elle est née et qu'elle renie? à qui j'ai vu faire parade de quelques pièces d'or et d'un billet de banque devant la pauvreté, uniquement pour humilier celle-ci et tenter son envie? Que faut-il augurer de ce féroce égoïsme, de cette personnalité effrénée, cynique même, qui rapporte tout à elle, qui foule aux pieds les sentiments et les choses les plus respectables, qui répond par un prrrrt aux révoltes de la conscience d'autrui et de la sienne propre? qui, bien que sa première fleur de jeunesse soit déjà passée, se décerne d'office le talent et la beauté, et prétend froidement s'en faire des instruments de fortune et de domination? dont chaque mot signifie : périsse l'affection, la justice, la vérité, pourvu que j'arrive et que je triomphe! et qui se cou-

ronne crânement de ses propres mains : ce qui n'a jamais réussi à personne, que je sache, pas même aux plus grands génies ?

Je sais bien qu'à un moment donné, l'amour peut briser cette cuirasse et que toute cette glace peut fondre sous une goutte de cette rosée du ciel : la tendresse. Mais il est bien tard déjà pour elle. Et puis, l'amour est une plante délicate et exclusive. Trouvera-t-il une place pour éclore, dans ce sein bouleversé et envahi par tant de broussailles, de ronces et d'orties ? Et s'il n'y vient pas ?

— Et toi, où veux-tu en venir avec ta jérémiade ?

— Certes, continua-t-il sans me répondre, la femme n'est plus, comme aux temps bibliques, comme sous les lois primitives et barbares du Lévitique et du Deutéronome, comme elle est encore en Afrique, la bête de somme de l'homme, la femelle, l'esclave passive du mâle, son maître et son seigneur. Elle ne doit pas être davantage l'Agnès d'Arnolphe, c'est-à-dire vivre uniquement pour écumer le pot-au-feu et ravauder des hauts-de-chausses ; mais elle ne doit pas être non plus ce que l'ont

faite notre coupable système d'éducation moderne, notre vanité et notre folie, le type des gravures des journaux de modes, la poupée qui s'habille, babille et se déshabille, le saint sacrement exposé devant son miroir où elle s'adore perpétuellement elle-même dans une atmosphère de pommades, de poudre de riz, de cold-cream, et d'essence de lavande en guise d'encens. — La femme est la compagne de l'homme. Elle a droit à son respect et à son amour, mais à la condition qu'elle méritera cet amour et ce respect, qu'elle aura un cœur, qu'elle sera épouse et mère de famille dans l'acception évangélique et chrétienne de ces mots; qu'elle sera la gardienne, la joie et l'âme du foyer.

— Cela, dis-je, Proudhon l'a dit avant toi avec moins de naïveté et plus de concision. Il a résumé la femme ainsi : « ménagère ou courtisane. »

— Je le sais, et Balzac a ajouté comme troisième catégorie : « ou grande dame. »

— Espérons donc, mon cher Tiberge, dis-je en riant, que mademoiselle Virginie sera grande dame selon son rêve et son vœu.

A ce moment, la porte de notre chambre s'ouvrit discrètement et une gentille et accorte petite femme nous cria : « Messieurs, le café vous attend. »

C'était notre hôtesse. Une ménagère, celle-là!

Elle fit sur moi l'effet d'un remords vivant. Evariste sourit; il allait reprendre son thème, lorsque je lui dis à brûle-pourpoint :

— Voyons, et la conclusion de ton histoire?

— Il se gratta l'oreille avec un désappointement évident. Je n'eus pas l'air de m'apercevoir de sa détresse.

— La conclusion, la conclusion, demandai-je impatienté.

— La conclusion, me dit-il en faisant un effort violent pour sortir de sa rêverie, la voici : C'est d'abord qu'il faut faire le bien uniquement pour la satisfaction de bien faire.

— Connu : réédité de La Palisse. C'est bête. Prrrt ! comme elle disait. Après ?

— Après ? C'est que malgré nos cheveux gris et notre vieille expérience des hommes et des choses — tu remarqueras que je laisse les fem-

mes de côté, — nous sommes toi et moi deux parfaits imbéciles : toi, pour avoir étourdissement et à première vue si mal jugé notre hôtesse ; moi, pour avoir, sur ses lettres et sur sa mine, si bien jugé l'aimable personne dont je viens de t'esquisser l'édifiant portrait.

— Accepté le compliment d'imbécile en ce qui me concerne et pas de contestation sur la même qualification à ton égard. Mais, dis-moi, qu'est devenue ton amour de blonde ?

— Je n'en ai plus entendu parler.

— Comment ! tu n'as pas cherché à en avoir *le cœur net*, comme elle de son grattoir ?

— Ma foi ! non. Elle m'écrivit deux fois après son départ. Je n'ai jamais décacheté ses lettres. Elles contiennent ou des remerciements ou des reproches. Je suis fixé sur la sincérité des premiers et, franchement, je ne crois pas mériter les seconds. Ces deux petits sphinx de papier blanc n'ont donc jamais tenté ma curiosité et ils gardent le mot d'une énigme que je n'ai jamais tenu à approfondir davantage. Je n'ai plus eu de ses nouvelles et n'en ai jamais demandé.

Ilà-dessus, comme le soleil matinier étince-

lait aux vitres de l'auberge; nous allâmes savourer notre café, qui était exquis, et procéder ensuite à notre mandat judiciaire.





## SOUVENIR DE VACANCES

---

Le cœur humain est une énigme indéchiffrable, un contraste perpétuel avec lui-même, une sorte d'antithèse vivante, basculant toujours sur les extrêmes et cherchant vainement un point d'appui pour y fixer le repos et le plaisir, ces biens que Dieu met presque constamment à notre portée, mais à côté desquels nous passons sans les regarder, afin de nous donner le droit stupide et impie de dire qu'ils n'existent pas.

J'avais pendant tout l'hiver et tout l'été derniers, soupiré après les vacances, me promettant

bien, cette fois, de les dépenser en artiste, le sac au dos et le bâton de voyage à la main. Lorsque septembre m'apporta la liberté tant souhaitée, au lieu de le saluer avec la gratitude enthousiaste du prisonnier qui voit tomber sa chaîne, je l'accueillis avec une indifférence ennuyée. J'eus l'air de lui dire : « Tu viens trop tard : je suis fatigué de t'avoir attendu. »

Là-dessus, je me drapai dans mon ennui et je continuai la vie de torpeur ou de travail fastidieux que, la veille encore, je souhaitais si ardemment de secouer.

Septembre se souciait bien de moi ! Il répandit sur les campagnes ses paisibles journées et ses doux soleils qui mûrissent les raisins de pourpre et d'or. Il donna, à qui voulut les prendre, des fruits à pleines corbeilles ; il convia aux joies de la vendange et aux émotions de la chasse, tous ceux qui eurent le bon esprit d'en profiter ; puis, me disant adieu d'un air de pitié moqueuse qui acheva de m'exaspérer, il fit place au mois d'octobre.

Je passai encore deux semaines dans ces déplorables dispositions d'esprit, me répétant chaque jour : « Les belles vacances que j'ai

cette année ! » — Un matin, pendant que je lisais je ne sais plus quoi, en pensant, bien entendu, à tout autre chose, un de mes amis entra dans ma chambre sans me dire seulement bonjour, ainsi que l'exige la politesse de l'amitié, et me cria d'une voix joyeuse qui me crispa les nerfs : « c'est demain le 15 octobre ! »

— C'est juste, répondis-je ; nous partirons ce soir.

Pour vous expliquer cette étrange et subite résolution de ma part, il faut vous dire que tous les ans, à pareille époque, un homme d'esprit et de cœur que nous chérissons de toute notre âme, convoquait ses amis dans sa villa d'Endoume, à Marseille. Artistes, littérateurs, musiciens, tous venaient, la plupart de fort loin, s'asseoir à cette table où régnaient la plus franche affection et la plus cordiale gaieté. Tous venaient à l'envi, sur ce rocher d'Endoume que notre Amphytrion a converti en un délicieux Tibur, apporter des fleurs et des souhaits à la femme affectueuse et dévouée dont la fête nous réunissait. C'était, pendant tout un jour, en face de la mer bleue, un feu roulant de musique, de danses, de jeux im-

provisés, de chansons, de madrigaux, de saillies spirituelles, de fusées de calembourgs à donner le vertige aux têtes les plus froides et les plus solides. Méry, qui était un des convives assidus de ces réunions, prétendait qu'il s'y dépensait plus d'esprit en vingt-quatre heures qu'à l'Académie française dans vingt-quatre ans. Si c'est un paradoxe, ce n'est pas moi qui protesterai, car Méry en faisait à lui seul une incontestable vérité.

Le 15 octobre donc, nous étions à Endoume, heureux autant qu'on peut l'être à ces rares moments où la munificence de Dieu nous donne un bonheur sans mélange d'alliage. — Ma fatigue et mon spleen avaient disparu ; la glace était rompue, et je m'aperçus que j'étais en verve de jouir de mes vacances juste au moment où elles allaient finir. — N'importe ! j'étais lancé, et ce fut avec une indicible émotion que, le lendemain, je sentis le wagon dans lequel je m'étais blotti dès sept heures du matin, brûler les rails et m'emporter vers Avignon. Je voulais voir Vaucluse du même coup.

Vous connaissez Avignon, sans doute ? Je ne

comprendrais pas qu'on ne soit pas allé au moins une fois à Avignon, ne fut-ce, en dehors de toute curiosité, que pour avoir le plaisir de franchir trente lieues en trois heures et de saluer au vol les arènes d'Arles, les perspectives du Rhône et le château de Tarascon, un des plus magnifiques monuments du XV<sup>me</sup> siècle, commencé par Henry II et achevé par le roi René. Si vous connaissez Avignon, vous connaissez aussi Vaucluse, car on ne va pas plus à Avignon sans voir la célèbre fontaine, qu'on ne va à Rome sans voir le pape. Je ne vous en dirai donc rien, sinon que j'ai trouvé le site de Vaucluse beaucoup moins sublime que mon imagination, montée au diapason de la lyre de Pétrarque, ne se l'était représenté. Les poètes n'en font pas d'autres, direz-vous. J'en conviens. Ce sont en général de grands mystificateurs et si, d'avance, on ne se met en garde contre l'admiration qu'ils vous inspirent pour les objets qu'ils décrivent, souvent sans les avoir vus, on s'expose, quand on a la naïveté d'aller les voir soi-même, à de titanesques déceptions.

Cette remarque ne s'applique peut-être pas précisément aux environs de Vaucluse. Il se

peut qu'au temps où Pétrarque les chantait, ils fussent plus beaux et plus gais qu'aujourd'hui. Comme je ne puis pas, à quatre siècles de distance, contrôler l'exactitude de ses sonnets à cet égard, je vous dirai qu'après avoir exploré, pèlerin pieux mais déçu, les bords de la Sorgue, le roc de Vaucluse et sa source tant vantée, je revins à Avignon avec l'intention de me dédommager le lendemain par la visite des beautés architecturales de cette ville célèbre.

Le proverbe dit : « Il ne faut jamais compter sans l'hôte. » Or, si les poètes mentent toujours, les proverbes qui sont, vous le savez, la sagesse des nations, ne mentent jamais.

Celui que je cite le prouva victorieusement une fois de plus. En effet, en rentrant à l'hôtel le soir, l'hôte, avec lequel je n'avais pas encore *compté*, me présenta, avec un sourire gouguenard, une ribambelle de cartes de visite dont la simple inspection fit éclore sur mes traits une surprise aussi vive qu'agréable.

Ces cartes m'apprenaient la présence à Avignon de compatriotes que j'avais quittés la veille à Marseille, et d'amis que je n'avais pas

vus depuis longtemps, tous membres d'une même famille, dispersés dans les diverses grandes villes du midi. Ma joie fut au comble lorsque l'hôte, toujours avec son petit sourire sardonique aux lèvres, me dit que *ces dames et ces messieurs* étaient précisément logés dans son hôtel et qu'ils *avaient l'honneur* de m'attendre pour diner.

J'escaladai les marches quatre à quatre et je m'élançai au milieu d'eux.

Mon entrée dans la salle fut une véritable ovation.

C'est à peine si je trouvais le temps de respirer pour répondre aux mille questions qui se croisaient à mes oreilles. Je finis cependant par articuler que je venais de Vaucluse et que je comptais visiter Avignon le lendemain dans la journée, pour retourner à Marseille le soir.

Un éclat de rire homérique m'apprit que, cette fois encore, j'avais *compté sans l'hôte*, et que *l'homme propose, mais que les femmes disposent*. D'abord, on me signifia que je ne verrai pas Avignon le lendemain, attendu qu'on avait projeté de visiter autre chose ailleurs ; ensuite,

on me plaisanta sans pitié sur mon voyage à  
Vaucluse, à la poursuite de l'ombre de la belle  
Laure, laquelle n'a jamais existé, ce qu'on me  
démontra irréfutablement, d'abord par ce vers  
de M. Scribe, dans *Robert le Diable* :

• *Laure est une chimère,* •

ensuite par ces vers de Méry, auxquels il n'y a  
rien à répliquer :

- « Vous qui lisez Pétrarque et qui, dans votre tête,
- « Avez tous les sonnets de ce fécond poète,
- « De quel genre était-il, son amour ? quel lien
- « Unissait la Française à cet Italien ?
- « Laure aimait-elle ou non ? et cette femme a-t-elle
- « Mérité, par sa faute, une gloire immortelle ?
- « Pétrarque n'a jamais des airs bien triomphants.
- « Sa blonde d'Avignon, mère de sept enfants,
- « Dévote à faire peur et rebelle à la stance,
- « Aurait, je crois, tenu son Pétrarque à distance
- « Et, fidèle au respect qu'une femme se doit,
- « A ses lèvres n'a mis que le bout de son doigt.
- « Je vais même plus loin, je crois que cette Laure
- « Que, de tous ses rayons, le poète colore,
- « N'a jamais existé ; que Pétrarque un beau jour



- « Pour charmer ses ennuis s'inventa cet amour,
- « Qu'à Vaucluse il créa son gracieux fantôme
- « Pour remplir de sonnets cinq cents pages d'un tome
- « Et qu'ensuite, content d'avoir fait retentir
- « Son nom, ce grand poète est mort vierge.. et martyr ! »

Pendant que je recevais ainsi à bout portant cette bordée d'alexandrins, nous soupions avec un appétit de touriste. Au dessert, on daigna enfin m'apprendre que, le lendemain matin, je ferais partie de la caravane qui allait en pèlerinage au Pont-du-Gard.

Le lendemain, en effet, un omnibus stationnait dès l'aube, à la porte de l'hôtel. Le temps était gris et plein de sourdes menaces. Néanmoins, il ne nous intimida pas.

Quand l'omnibus traversa presque au galop le pont d'Avignon sur lequel, d'après la chanson, tout le monde danse, nous fûmes sérieusement tentés de descendre de voiture et d'exécuter une farandole à faire crouler les arches et les piles du pont. Les dames étaient d'une gaieté folle qui eût donné à cette proposition de sérieuses chances de succès. Mais nous étions en train de faire des choses originales et il nous

répugna de danser sur un pont où tout le monde est censé se livrer à cet exercice. Nous décidâmes de ne danser que sur le Pont-du-Gard, où la chanson n'a encore fait danser personne.

Nous grimpâmes bientôt une côte à pied. En remontant en voiture, le besoin de déjeuner se faisant généralement sentir, on mit, avec le sans-façon du voyage, table sur les genoux. Un de nos compagnons nous raconta des histoires de voleurs à donner la chair de poule aux héros de la *Batterie des hommes sans peur*. Il nous énuméra les victimes qui avaient été égorgées sur notre route. L'oncle même du narrateur avait été, nous dit-il, dévalisé pendant la Révolution à l'endroit où nous nous trouvions. Les voleurs furent volés, ajouta-t-il, car ils ne trouvèrent dans la valise éventrée que 6,000 francs en assignats qui représentaient juste, à cette époque, la valeur qu'ils avaient avant leur émission.

J'écoutais en mangeant comme un forcené. Rien n'agace l'appétit comme les histoires de brigands. C'est l'absinthe la plus infailible et je la conseille aux gastralgiques de tout sexe

qui se bourrent en vain de rhubarbe et d'eau de Seltz.

Puis vinrent les paradoxes les plus étourdisants à propos du Pont-du-Gard et de son magnifique rival, l'aqueduc de Roquefavour, le chef-d'œuvre de Montricher. Mademoiselle N..., ma belle compatriote, se distingua tellement dans cet exercice, que je lui décochai avec un grand aplomb ce très mauvais madrigal :

Vos lèvres exhalent un  
Parfum  
De paradoxe, ma belle,  
Qui fait que dans vos discours  
Toujours  
La Vérité se révèle.

Elle me regarda avec assurance et me répondit avec un sourire aussi moqueur que celui de l'hôtelier d'Avignon :

Par ces jours brumeux d'équinoxe,  
Par ces soirs d'ennuis somnolents,  
Cultivons le gai paradoxe.  
— Le vieux mensonge en cheveux blancs  
Brouille tout depuis six mille ans :

Nation, famille ou ménage !  
Soyons sans respect pour son âge.  
Amusons-nous à ses dépens  
Et déchirons à belles dents  
Cet hypocrite personnage.  
Des prêtres de la Vérité  
Le paradoxe fut l'ouvrage  
Et c'est lui seul qui du naufrage  
Sauva cette divinité.

Cette boutade fit rire et, comme la gaiété cordiale et expansive est très-contagieuse, la nôtre alla réveiller le soleil qui, voilé jusque-là, lança sur la terre ses plus beaux rayons, juste au moment où le Pont-du-Gard, terme et but de notre pèlerinage, déroulait à nos yeux ses trois rangs d'arches majestueuses.

Nous payâmes notre tribut d'admiration à ce gigantesque chef-d'œuvre de l'art romain, que dix-sept siècles ont respecté, mais dont les proportions sont loin d'égaliser celles de l'aqueduc de Roquefavour. Nous ne dansâmes pas précisément sur les couronnements du pont, comme nous l'avions projeté, mais nous le traversâmes en courant sur toute sa longueur, au risque de nous casser vingt fois le cou. Puis,

nous descendîmes sur les berges du Gardon, folâtrant avec un véritable entrain d'écoliers, allant à la découverte de toutes les grottes que nous présumions devoir y rencontrer et scandalisant au plus haut degré une grave famille d'Anglais, qui était venue comme nous admirer l'aqueduc romain. Elle dut nous prendre à coup sûr pour des écervelés échappés à la surveillance du guichetier d'une prison de fous. J'allai même, sans respect pour la propriété d'autrui, faire main basse sur un parterre voisin et tresser des bouquets sous les yeux du propriétaire en personne que mon incroyable audace avait à peu près transformé en statue. Quand je l'aperçus cependant, j'allai droit à lui et lui dis avec le plus grand sang-froid : « Monsieur, pardonnez-moi, c'est pour les nymphes du Gardon. » Et je lui désignai du doigt nos belles voyageuses. Malgré ce compliment local, j'avais une peur terrible d'être éconduit comme je le méritais, mais notre homme, à ma sincère stupéfaction, me répondit par une gracieuse invitation à continuer.

Notre course finie, notre estomac ressentit un intolérable besoin de dîner. Je reconnus, aux

tiraillements que j'y éprouvais moi-même, l'influence rétrospective de nos récentes histoires de brigands. Nous rebroussâmes donc chemin en toute hâte et nous vîmes, en longeant toujours les rives du Gardon, diner au village de la Foux, dans l'hôtellerie duquel nous découvrîmes l'*Ile des Cocos*, dont il me reste à vous parler.

On se rappelle la spirituelle origine que Demoustiers donne au plus délicieux ornement naturel de la femme. L'Amour enseignait la géographie aux hôtes de l'Olympe. Hébé, sa gentille écolière, fatiguée de porter la sphère du monde, trouva plus commode de la couper par le milieu et de suspendre à son cou, par un ruban, les deux hémisphères. Cependant, comme la pétulante enfant remuait toujours et imprimait à son fardeau des oscillations qui déroutaient la leçon, l'Amour, dans un moment de colère divine, les colla à jamais contre sa poitrine. Flore toucha du bout des doigts les pôles des mappemondes et y fit éclore un bouton de rose. La chose fut trouvée délicieuse ; toutes les déesses s'en parèrent l'une après l'autre et bientôt la mode en passa chez les sim-

ples mortelles. Ceci est la reproduction en vile prose, d'un adorable fragment des *Lettres à Emilie*.

Le salon de l'auberge, dans lequel nous dînions, était recouvert d'une tapisserie à personnages, représentant une île quelconque d'un pays inconnu à la géographie en général et particulièrement à celle de l'amour. En effet, le beau sexe de l'île, en costume d'Eve, étalait orgueilleusement à nos yeux les hémisphères susdites ; mais, hélas ! outre que l'artiste leur avait infligé de révoltantes proportions, il les avait recouvertes d'une couche de bistre ou de sépia qui les faisait ressembler absolument aux fruits sombres du cocotier. Voilà pourquoi nous baptisâmes l'île que nous venions de découvrir sur cette tapisserie du nom un peu problématique d'*Ile des Cocos*.

A la fin du dîner, on nous servit un rôti dont la couleur avait une analogie peu appétissante avec celle des mappemondes de l'île. Mademoiselle N... s'écria : Ah mon Dieu ! c'est du rôti-coco !

— Pourvu qu'il soit *sain* ! dit un autre.

— Sein ou non, reprit un des convives, faisons-en toujours des gorges... chaudes.

La conversation, on le voit, allait d'un train de locomotive et ce fut au milieu des rires joyeux qu'elle provoquait qu'il fallut songer à la retraite.

La joie nous accompagna au retour à Avignon, où nous attendait une soirée charmante dont les fatigues de la journée n'altérèrent pas un instant l'entrain et la gaité.

Je revins le lendemain à Marseille, aussi heureux de ces deux jours de vacances que si j'avais dépensé mes deux mois de septembre et d'octobre à courir seul les grands chemins, comme je l'avais d'abord projeté. J'étais arrivé à la dernière heure à la vigne du plaisir, et cependant, comme dans l'Évangile, j'étais récompensé comme ceux qui y avaient travaillé depuis le matin.

J'ai appris, dans cette excursion, que les monuments et les lieux que l'on va admirer ne sont réellement beaux que par les dispositions d'esprit qu'on y apporte et le cadre qu'on leur fait. J'avais été maussade à Vaucluse parce que j'y avais été seul. et je revenais transporté du



Pont-du-Gard parce que je l'avais visité avec des compagnons intelligents et sympathiques. Je ne vous ai presque rien dit de l'un ni de l'autre, et je vous renvoie, au besoin, aux ouvrages spéciaux qui peuvent donner une complète satisfaction à votre curiosité; mais en revanche, je vous ai raconté tout au long mes impressions personnelles et je vous demande très humblement pardon de ma prolixité.



## HISTOIRE D'UN PASTEL

---

Nice est devenue, comme certaines villes Suisses, une vaste hôtellerie où descendent, aux approches de l'hiver, les lords frileux, les ladys splénétiques et les miss poitrinaires. Le contact des étrangers qu'elle accueille a effacé sa physionomie nationale pour y substituer je ne sais quoi de banal qui, à force de vouloir ressembler à tout, ne ressemble plus à rien. Mais les artistes aiment encore cet heureux séjour. Nice a toujours gardé son beau ciel et sa tiède atmosphère. La mer qui baise le pied

de ses villaâs a toujours conservé son calme inaltérable et son lumineux azur. Enfin l'air qu'on y respire est toujours salubre et doux, imprégné des senteurs qu'exhalent les algues vertes sur les grèves et les citronniers dans les jardins.

Un jeune peintre arriva à Nice au mois d'octobre. Il y était attendu par un autre peintre, Philippe Tanneur. Le célèbre mariniste marseillais aimait trop la Méditerranée natale pour hiverner ailleurs que sur ses rives. Il achevait en ce moment sa grande toile de la *Belle-Poule*.

Le jeune peintre passa quelques jours auprès de son illustre ami. Lui aussi était né aux bords de la Méditerranée, et quand le génie fermenta dans son sang méridional, il saisit ses pinceaux pour peindre cette mer qui déroulait devant lui son magnifique musée.

J'ai dit que le ciel de Nice est toujours pur et sa mer toujours calme. Mais quel est l'Eldorado de la terre qui n'a pas ses jours d'orages? Un soir, le vent d'Est secoua violemment les orangers chargés de fruits d'or qui

croissent sur ces rives hespériennes et souleva les vagues blanches sur le golfe.

Le soleil semblait dans les flots, qu'il teignait d'une couleur de sang ; les lames hurlaient et le canon d'alarme résonnait au large à de courts intervalles. Une foule immense de curieux et de pêcheurs était rassemblée sur la colline qui s'élève à l'Est des *Ponchettes*. Les curieux contemplaient la tempête ; les pêcheurs, plus émus, fixaient sur les navires en détresse des regards consternés ; les femmes pleuraient, et les enfants, étonnés et muets devant cette désolation, regardaient à leur tour la mer comme pour lui demander la cause de sa colère.

Les deux peintres s'étaient réunis aux groupes nombreux des *Ponchettes*. Un soleil couchant par un jour d'ouragan est une bonne fortune pour des artistes. C'est un spectacle de ce genre qui inspira à Lucrèce les plus beaux vers de ce poète. Nos deux célèbres marinistes étudiaient des yeux la mer, le ciel, les nuages et les navires luttant contre la tempête.

Le jeune peintre voulant étudier les vagues de plus près, descendit de la colline sur la

rive. Philippe Tanneur affligé, comme Byron, d'une difformité pédestre, resta sur les *Ponchettes*.

Au moment où l'extase du jeune peintre était à son apogée, une vague comme le golfe de Nice n'en avait jamais vu rouler dans ses eaux, une vague à la crête haute et blanche comme un mont couronné de frimas, s'avanca vers la plage avec une rapidité vertigineuse. Un instant, l'intérêt douloureux excité par les navires prêts à se briser sur les falaises, fut suspendu pour se reporter sur le téméraire artiste qui, absorbé dans sa contemplation, voyait la monstrueuse lame s'avancer vers lui, sans faire un pas en arrière. Mille bouches s'ouvrirent à la fois et ne formèrent qu'un seul cri, mais trop tard. L'écume de la vague mouillait déjà ses pieds. Il courut vers la terre ; la vague, plus prompte que lui, l'atteignit et l'enveloppa. Effrayé par les cris des pêcheurs, il oublia de regarder à ses pieds et tandis que, l'œil fixé sur les rochers de la rive, il croyait les embrasser déjà, ses genoux heurtèrent la roche aiguë. Il tomba, mais il conserva heureusement assez de sang-froid et de présence

d'esprit pour étreindre le roc afin de n'être pas emporté par le ressac.

Quand la vague fut redescendue dans le golfe, les pêcheurs vinrent retirer l'artiste évanoui sur l'arène. Le lendemain, il quitta Nice, malade et blessé, mais il en emportait tout un monde de souvenirs et le sujet d'une magnifique marine.

Il n'attendit pas sa complète guérison pour se mettre à l'œuvre. Un matin, il sauta de son lit. Sa poitrine aspira, avec la santé revenue, le souffle ardent de l'inspiration; il saisit ses pastels et dessina de souvenir la tempête du golfe de Nice.

Le tableau qu'il en fit réunit la réalité de la nature et la magie puissante de l'art. L'artiste, dans un cadre étroit, a déroulé l'infini du ciel et de la mer. La vague monstrueuse s'avance sur la rive et l'on serait tenté de battre en retraite devant elle, si, quand on regarde le tableau, on n'était, comme l'artiste, absorbé tout entier dans la contemplation de cette sublime horreur.

Après avoir fixé la vague énorme qui déferle déjà sur les premiers écueils, qui bouillonne

comme si quelque volcan sous-marin embrassait ses eaux livides et qui lance, par dessus la colline, d'étincelantes colonnes d'écume, de sorte qu'on croit voir jaillir un puit artésien de chaque anfractuosité des rocs, le regard se perd dans l'infini de la mer. Le lointain sombre se confond avec le ciel orageux. La mer, couleur de plomb, reflète les nuages massifs qui semblent l'étouffer. On sent que l'haleine puissante de la tempête bouleverse l'air et les flots. — Chaque trait de crayon est empreint d'une sauvage et sinistre poésie. On croit entendre les navires craquer, comme des poitrines humaines, sous l'étreinte de la mer qui les défonce et dont la grande voix couvre même les détonations du canon d'alarme.

Trois goëlands attardés sur la plage regagnent péniblement leurs ilots. Le vent paralyse l'effort de leurs larges ailes triangulaires. Ces oiseaux attristés semblent dire un dernier adieu aux navires que les écueils vont broyer dans quelques instants. Ils n'osent pas raser la mer de crainte qu'un bond rapide de la vague ne les engloutisse ; ils n'osent pas non plus s'é-

lever trop haut dans l'air parce que le ciel est aussi menaçant, aussi exaspéré que la mer. Leur vol lent et tourmenté s'harmonise parfaitement avec la tristesse des éléments, avec le deuil des spectateurs de cette lamentable scène.

On voit, près des falaises, l'antenne d'une tartane qui va s'y briser. Deux bricks marchands se débattent convulsivement contre le vent et les flots. La mer couvre le corps des bâtiments comme s'ils avaient déjà sombré à moitié, et les mâts penchés laissent pendre leurs vergues qui se croisent en pantennes.

L'horizon est rayé de grandes cannelures sombres, comme les cieux tropicaux aux jours d'orage. Un grand nuage noir, géant funèbre, escalade la partie supérieure du tableau et s'étend comme un suaire sur le golfe. Au premier plan, près de deux rochers à fleur d'eau dont l'un est probablement celui qui a blessé l'artiste, on voit un long fragment de mât et sa hune démantelée traîner dans la mer. Le vent fait siffler dans l'air les cordages détendus et semble porter aux autres navires qui luttent encore, la prière d'agonie de celui qu'il vient



de briser. Sur les *Ponchettes* que la mer couvre de sa blanche écume, les pêcheurs se signent avec terreur, les uns sont à genoux, les autres jettent sur la mer des regards consternés et de sourdes malédictions; d'autres enfin pleurent et se tordent les mains, désespérés de ne pouvoir secourir les naufragés. L'écume qui monte en trombe de fumée obscurcit jusqu'aux derniers rayons du soleil couchant. Tout est terreur, ténèbres et désolation dans cette page si éloquente et si horriblement vraie!

Ce magnifique tableau réunit aux qualités solides de la peinture à l'huile, tout l'éclat et toute l'énergie du pastel. Il est signé : COURDOUAN.



1841  
1842  
1843  
1844  
1845  
1846  
1847  
1848  
1849  
1850

TABLE  
DES  
MATIÈRES

---

	Pages.
Leila . . . . .	5
Les Baignades . . . . .	48
La Sainte-Barbe . . . . .	52
Des caractères et des goûts . . . . .	67
Vence . . . . .	77
Abd-el-Kader au fort Lamalgue . . . . .	116
Les Préventions nationales . . . . .	131
Marguerite. . . . .	153

Mascarelli. . . . .	223
Nuit blanche à l'auberge. . . . .	254
Souvenir de vacances . . . . .	285
Histoire d'un pastel. . . . .	302





thèque  
d'Ottawa  
nce

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

---

--	--	--



a39003



002502671b

CE PQ 2382

.P88 1867 V007

COO PONCY, CHARL OEUVRES.

ACC# 1381553

